





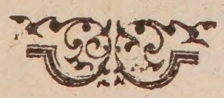
Ad usum Boyreau

TRAITÉ
DE LA
GONORRHÉE.

TRAITÉ DE LA NATURE DES CAUSES, DES SYMPTOMES, ET DE LA CURATION DE L'ACCIDENT LE PLUS ORDINAIRE DU MAL VENERIEN.

Par M. GUILLAUME COKBURN, Docteur en Medecine, & de la Societé Royale de Londres.

Traduit sur l'Edition Latine imprimée à Leyde en 1717. par M. DEVAUX, Maître Chirurgien Juré à Paris, & ancien *Prevôt* de sa Compagnie.



A PARIS,
Chez les FRERES OSMONT, Quay des Augustins, près le Pont Saint Michel, au Soleil d'Or.
Et au Palais,
Dans la Grande Sale, au coin de l'Arcade de la Sale Dauphine.

M. DCC. XXX.

Avec approbation & Privilege du Roi.



PREFACE.

Les insignes bévûës des Auteurs qui ont écrit jusqu'à present de la nature de la Gonorrhée, & des remedes qui lui conviennent, & leur honteuse & lascive maniere de traiter ce sujet, ont fait une telle impression sur mon esprit, que je me suis déterminé à rendre publiques les réflexions que j'ai faites depuis long-tems sur cette maladie.

Mais mon principal soin sera de donner lieu à mes Lecteurs d'en bien comprendre la nature, & la meilleure méthode de la traiter, sans leur exciter, autant qu'il me sera possible, le moindre mouvement de convoitise; & comme un grand nombre de dissertations que

l'on a mis au jour ſur cette matiere ſemblent avoir avoir été plus propres à exciter dans l'idée des jeunes gens le feu de la lubricité, qu'à leur fournir des ſecours ſalutaires tendant à éteindre cette ardeur peſtilente : il eſt aiſé de concevoir que ces écrits n'ont pas moins contribuez à gâter leur eſprit, que cette contagion a été propre à ruiner leur corps & leur ſanté.

Or ſi l'on conſidere que tout le mal qui en réſulte des deux côtez, ſe peut prévenir par une diſcuſſion plus modeſte de la maladie, parce qu'en n'inſpirant point à ces malalades des deſirs de laſciveté, l'on s'ouvre une route plus aiſée de parvenir à mieux connoître la Gonorrhée, & à la guerir plus heureuſement; en uſant ainſi j'ai lieu d'eſperer que les gens de bien, m'accorderont toute l'eſtime qu'ils ont coutume d'avoir pour ceux qui enviſagent dans ce qu'ils entrepren-

nent une fin honnête pareille à celle que je me propose.

Les plus habiles Medecins sçavent mieux que qui que ce soit, combien la methode que l'on suit vulgairement dans le traitement de cette maladie est défectueuse, & la douleur qu'ils ont de tous ses défauts, fait qu'ils souhaitent avec empressement que l'on y puisse suppléer par de meilleurs préceptes.

Les bornes dans lesquelles il faut renfermer un discours préliminaires ne me permettent pas de faire ici un long détail de toutes les erreurs qui se trouvent dans ces differens écrits, parce quelles se montreront d'elles-mêmes encore plus clairement dans la suite de ce Traité.

Il suffit à present de faire entendre que les termes dont on se sert communément, dans ces dissertations sont obscurs, que l'on

y fait des descriptions peu exactes, que les symptomes n'y sont pas nettement expliquez, & qu'enfin la maladie même y est si peu connuë, qu'au lieu de ce qu'elle est en elle-même, elle n'est désignée que par un seul de ses signes.

Cessons donc de nous étonner de ce qu'on n'est pas encore parvenu à la connoissance des moyens les plus convenables pour guerir ce mal, puisque sa source & les ruisseaux qui en découlent aussi-bien que leurs issuës, tout cela est encore enseveli dans d'épaisses tenebres; d'où il s'ensuit que la terminaison de ce mal sera toûjours fort équivoque; & que les suites en seront encore très-souvent funestes.

J'ose pourtant me promettre que dans le Traité que j'entreprens toutes ces erreurs se pro-

duiront non-ſeulement au grand jour; mais qn'elles y ſeront même entierement corrigées, parce qu'ayant inventé de nouveaux remedes, j'ai auſſi trouvé de nouveaux moyens de les faire agir, de maniere, qu'en peu de tems, & ſans cauſer de douleur aux malades, tous les ſyptomes de la Gonorrhée ſe trouveront très-ſurement domptez.

J'ai omis de propos déliberé de parler du temps auquel ce mal a paru dans le monde, parce que j'ai crû qu'il étoit plus utile, d'en découvrir le caractere & la maniere de le guerir, que d'inſiſter ſur des faits qui ſont embaraſſez dans des diſcuſſions fort incertaines. Je me contenterai avec Eudoxe, dans le Traité de Fernel des cauſes des choſes cachées, de ne point diſputer avec vehemence, ſur l'origine de ce mal, mais

de tâcher d'en expliquer de mon mieux, la nature, les cauſes, le progrès, puiſque c'eſt de là qu'on peut tirer les plus juſtes indications pour parvenir à ſa cure.



AVIS
DU TRADUCTEUR.

ENtre les accidens du mal Venerien la Gonorrhée eſt le plus fréquent, & celui qui fait plûtôt connoître aux courtiſans de l'impudique Venus, que le culte qu'ils ont rendu à cette ingrate Divinité ne l'a pas prévenuë à leur avantage ; la plus prompte reſſource qu'ils ayent dans leur diſgrace, eſt de s'adreſſer aux Chirurgiens pour arrêter autant qu'il eſt poſſible le progrès de ce ſymptome le plus ordinaire du mal Venerien.

Compatiſſant en mon par-

ticulier aux peines de tant de gens ſeduits par les preſtiges d'une paſſion preſque invincible, j'ai crû que je pouvois du moins indirectement contribuer à leur ſoulagement, en mettant entre les mains de pluſieurs Chirurgiens, dont la latinité ne s'eſt que trop éclipſée, la traduction de l'excellent Traité de M. COCKBURN Medecin de Londres, dans lequel l'Auteur s'eſt ſur-tout appliqué à penetrer plus à fond que l'on n'a fait juſqu'à preſent, la nature & les cauſes de la Gonorrhée virulente, ne doutant point que ces Chirurgiens privez de lire l'original,

ne trouvent dans la traduction, tout informe qu'elle eſt, des idées capables de rectifier leur theorie, d'où ils pourront tirer des indications plus juſtes pour conduire ſûrement leurs malades vers l'unique vûë où ils doivent tendre, qui eſt de les garentir des facheuſes ſuites de cette fatale contagion, dont on n'a que trop éprouvé les ravages depuis trois ſiecles, dans toutes les parties de l'univers.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Traité de la nature des causes, des symptomes, & de la curation de l'accident le plus ordinaire du mal venerien, par M. Guillaume Cockburn Docteur en Medecine & de la societé Royale de Londres, traduction Françoise sur l'édition Latine imprimée à Leyde en l'annee* 1717. & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression, Fait à Paris, ce 22, Janvier 1729. ANDRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé JEAN BAPTISTE OSMONT, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs Traitez qui ont pour titre: *Traité de la vertu des Medicamens par le Sieur Herman Boerhaave, traduit en François par le Sieur de Vaux Chirurgien de Paris; Traité de la Nature des causes des Symptomes, & de la curation de l'accident le plus ordinaire du mal venerien par Guillaume Cocburn, traduit de l'Anglois; Traité du Sieur Gauthier Haris, concernant les maladies aiguës des enfans, & sur l'origine de la nature & la curation de la maladie venerienne, traduit de l'Anglois; Traité des maladies qui arrivent aux parties genitales des deux sexes par le Sieur Jacques Vercelloni, traduit de l'Anglois; Emmenologie ou Traité de l'évacuation ordinaire aux femmes par le Sieur Freind, traduit de l'Anglois*, qu'il souhaitoit faire imprimer & donner au Public s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de la faire imprimer en bon papier & beaux

caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Traitez ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Traitez ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction en langue Latine ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Roïaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notament à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Traitez, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & Féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chau-

velin ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr ledit Exposant, ou ses aïant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le treiziéme jour du mois de Mai l'an de grace mil sept cens vingt-neuf, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 78. fol. 321. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui de 1723. A Paris, le premier Juin mil sept cent vingt-neuf. Signé,

P. A. LE MERCIER, *Syndic.*

Je soussigné cede à Jacques Clouzier la moitié au present Privilege, pour en joüir suivant l'accord fait entre-nous. A Paris ce 20. Septembre 1729. J. B. L. OSMONT.

Registré la cession ci-dessus sur le Registre VII. de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris, page 378. conformément au Reglement, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le vingt Septembre mil sept cens vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER. Syndic.

De l'Imprimerie de JACQUES GUERIN Quay des Augustins.



TRAITÉ DE LA NATURE, DES CAUSES, DES SYMPTOMES,

Et des differentes manieres de guerir l'accident le plus ordinaire du mal vénerien, qui est la Gonorrhée virulente.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la Gonorrhée.



ETTE espece de contagion venerienne dont nous traitons ici en particulier, à beaucoup de ressemblance & d'affinité avec un flux qui est distinctement

marqué dans l'Ecriture Sainte beaucoup plus ancienne, que les monumens les plus reculez dont se puisse parer la Medecine, & le nom même de Gonorrhée qui fut donné à ce flux chez les Grecs est aussi donné à cette infection par les Medecins modernes.

Il y a pourtant une grande difference entre cet ancien flux & la Gonorrhée dont nous parlons, tant parce que celle-ci est comme une espece de pestilence que les deux sexes repandent & communiquent également, qu'à cause qu'elle est accompagnée d'accidens beaucoup plus facheux & en plus grand nombre ; de maniere que c'est avec raison qu'on luy donne le titre de Gonorrhée honteuse & virulente.

L'écoulement d'une matiere mêlée d'un blanc jaunâtre & verdâtre qui sort de la verge d'un homme qui est tenduë ou relâchée, ou du vagin des femmes, sans que l'homme ni la femme en ressentent aucun plaisir, & qui sort même avec douleur, est ce que l'on appelle une Gonorrhée virulente.

Cette virulence s'échappe de la verge avec une force quasi égale, soit que les malades veillent ou dorment, & la

matiere qui en sort est si acre, que les conduits de la verge ou du vagin par où elle passe en sont bien-tôt irritez & corrodez de telle sorte, qu'elle cause en urinant des douleurs si aiguës, que plusieurs Medecins on crû que les malades étoient plûtôt tourmentez des douleurs que leur causoit une pierre dans la vessie, que par l'irritation d'une sanie virulente qui traversoit secretement le canal de l'uretre ou le vagin, jusqu'à ce que par la differente nature des symptomes, l'experience eut fait connoître à ces Medecins la differente espece de ces maladies.

L'irritation de l'uretre, cause dans l'érection une excessive douleur à ceux qui sont attaquez de cette maladie, & cause au malade un sentiment presque semblable à celui dont il auroit la perception, si sa verge étoit tout autour environnée d'un lien qui la tirât en arriere. Mais cette humeur rongeante n'irrite & n'agace pas seulement l'uretre, le vagin, & toutes les autres parties qu'elle traverse, mais elle secouë & elle ébranle aussi la tête du gland le tissu du frein, & en tirant l'un & l'autre en arriere elle cause quelquefois une ouverture beante à l'extremité de l'uretre, & la retrogra-

dation du gland vers le perinée.

Car le virus soit durant le coït, ou pendant que dure son acrimonie, cause une espece de demangeaison qui s'étend plûtôt du côté du prépuce que du gland, & qui ressemblant à un chancre, est aussi appellée de ce nom par les François & par les nôtres.

Ces especes de chancres qui s'étendent sur le gland ou sur le prépuce, gonflent souvent ces parties de telle sorte, que le prépuce paroissant comme serré par les liens d'une bourse, embrasse si étroitement tout le gland, qu'il ne s'en peut débarasser qu'avec beaucoup de peine, ou qu'au contraire il adhere si fortement au delà de la couronne du gland, qu'il ne peut plus le recouvrir. Cette derniere maladie est appellée des Grecs Paraphymosis & la premiere Phymosis: & ces termes sont si expressifs, que les Latins & les Medecins les plus récens les ont conservez.

Il se trouve quelquefois encore au prépuce des vésicules remplies d'une serosité limpide & luisante, ausquelles on donne le nom de cristallines, à cause que leur substance lucide les fait ressembler au cristal.

L'on voit aussi tout de même sortir du

vagin des femmes une humeur acre, qui irrite ſon ſphincter & les autres parties qu'elle touche en paſſant, & y cauſe une inflammation, de grandes ardeurs, des douleurs aiguës en rendant l'urine, & de petits ulceres incruſtez dans toutes ſes parties.

Mais comme les femmes ſont ſouvent attaquées d'une certaine maladie que l'on nomme fleurs blanches, qui eſt ſemblable à la Gonorrhée, tant par la matiere qu'elle fournit, que par l'acreté de l'urine : ainſi s'il eſt d'une grande utilité aux Medecins de ſçavoir bien diſtinguer ces maladies ſi ambiguës, il leur eſt auſſi très-difficile d'y réuſſir, parce que leur caractere & la maniere de les guerir ſont peut-être fort differens. Or je m'aſſûre de pouvoir établir dans la ſuite de ce traité cette difference qui a été juſqu'à preſent ſi difficile à déterminer, que les obſervations les mieux ſuivies n'ont pû encore en faciliter le ſuccès.

Quoique la deſcription que nous venons de donner de la Gonorrhée, ſoit tout-à-fait claire, ſi préciſe, & ſi particuliere à cette maladie, qu'elle ne comprenne aucun des ſymptomes qui ſuc-

cedent à la verole, nous ſommes pourtant certains que les ordonnances des Medecins pour ſa cure ont été très-confuſes & très-incertaines.

Car les premiers de ces Medecins, comme Aquilanus, Leonicenus, Maſſa, & bien d'autres, n'ont pas fait pendant quarante ans la moindre mention de la Gonorrhée, & les autres, comme Fullone, en ont parlé d'une maniere ſi douteuſe, & ont tellement heſité dans ce qu'ils en ont dit, qu'il paroit que s'ils ont eu quelque legere notion de cette maladie, ç'a été ſeulement pour la regarder comme un ſigne inſeparable, & comme la compagne fidele de la verole; mais d'autres ont prétendu qu'elle étoit plûtôt ſa ſuivante que ſon précurſeur, & que ſon origine venoit de la ſemence qui ſe corrompant premierement dans ſes reſervoirs, s'échapoit enſuite comme un torrent hors du vagin.

Cela étant ſi ces Auteurs ont fait heureuſement quelque découverte, où s'ils nous ont laiſſé quelque tradition fidele, c'eſt aſſûrement pour nous donner lieu de penſer que la verole s'eſt communiqué d'une maniere dans les anciens tems & d'une maniere toute differente

dans les tems les plus proches du nôtre.

Or comme ces tems d'obſcurité n'ont duré que pendant quarante ans, reprenant les choſes depuis ce tems là, nous nous ſommes aperçûs que chacune de ces maladies avoit ſes cauſes fixes & déterminées, mais fort differentes les unes des autres auſſi bien que dans leurs procedez : ſçavoir que la Gonorrhée (comme nous en ſommes déja convenus) vient d'un coït impur, & que la verole eſt produite, ou par la Gonorrhée ou par un chancre mal traité, à quoi les Medecins les plus habiles pourront-ils rapporter plus juſtement la cauſe de tant d'incertitude dans les jugemens, ou d'une ſi grande obſcurité dans les ſignes de cette maladie, ſi ce n'eſt à l'incroyable difficulté de connoiſtre la nature, ou du moins d'établir les indices d'une contagion ſi facheuſe & ſi ſurprenante ?

Mais certes cette obſcurité s'eſt de nos jours abſolument évanouie, & l'autorité des Auteurs que nous venons de citer eſt devenuë d'un grand poids chez les Medecins de notre ſiecle ; ce qui paroîtra plus évidemment dans la ſuite de notre diſſertation.

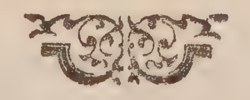
De toutes les choſes qui ont déja été

dites nous tirons manifeſtement cette conſequence que la matiere de la Gonorrhée virulente, (ſelon tous les anciens qui ont examiné cette maladie, & ſelon que pluſieurs modernes en conviennent,) que cette matiere, dis-je, procede ou d'une ſemence corrompuë, ou que c'eſt une eſpece de ſanie engendrée dans le lieu où la cauſe de la contagion doit être portée, ou qu'elle vient de la dépravation de certaines liqueurs que la nature fournit, & qui ſont ſeparées de la maſſe dans des lieux convenables, ou enfin de la jonction d'un carcinome à cette dépravation.

Cependant afin de découvrir plus heureuſement quelle eſt la matiere de la Gonorrhée, & quels ſont les lieux les plus ſuſceptibles des chancres, les plus propres à les fomenter, & comment la contagion peut paſſer d'un lieu à un autre, le moyen d'y réuſſir ſera d'examiner legerement les parties où ce mal peut ſe fixer.

Car il y a beaucoup d'apparence que nous réſoudrons plus aiſément toutes ces difficultez, dés que nous ſerons bien informez de la ſtructure & des uſages de ces parties, & des routes qui y me-

nent, parce que ſi les endroits où cette maladie à coutume de s'attacher, ne peuvent pas luy fournir un entretien ſuffiſant; & que celles qui le peuvent ne puiſſent en être atteints, ſur tout dans ſon commencement, à cauſe de leur éloignement, nous devons neceſſairement inferer qu'alors la matiere de cet écoulement ne peut être tirée de ces parties bien qu'elles paroiſſent d'ailleurs propres à la fournir; mais qu'il faut qu'elle en attaque d'autres dans le lieu même où elle ſe trouve, qui puiſſent entretenir cette contagion par l'abondance de leurs ſucs, ou en recevoir l'impreſſion par leur proximité. Il me ſemble donc qu'il eſt fort à propos en gardant toute la modeſtie poſſible, de faire une exacte deſcription des parties où la Gonorrhée a ſon ſiege & ſa reſidence.



CHAPITRE II.

Des parties du corps où l'on établit ordinairement le ſiege de la Gonorrhée.

LEs differentes hypotheſes des Medecins que nous avons propoſées dans le Chapitre précedent ſemblent nous induire principalement à examiner les parties du corps qui influent en quelque maniere que ce ſoit ſur la matiere de la Gonorrhée ; or ces parties ſont deſtinées ou à ſeparer la ſemence, ou à la reſerver, ou à l'expulſer.

Mais comme cette recherche ne peut être bien faite que par ceux qui connoiſſent bien la forme de tous les organes qui ſervent à la génération des deux ſexes : mon deſſein eſt à mon égard de décrire plus exactement que l'on n'a fait la ſtructure interieure de ces parties, tant parce qu'elles ſont moins expoſées à la vûë, qu'à cauſe quelles peuvent beaucoup éclaircir ce que nous avons à dire dans le cours de cet ouvrage.

Entre ces ſortes de parties le vagin des femmes eſt celle qui s'offre la pre-

miere à notre examen, & que nous devons décrire avec plus de ſoin, parce qu'elle a peut être plus de part au progrés de la Gonorrhée, que celles que l'on croit dans l'opinion vulgaire y être plus intereſſées.

Le vagin dans toutes les femmes qui ſont en âge de ſouffrir l'approche d'un homme, eſt tellement conſtruit dans l'ordre naturel, qu'il a toute l'étenduë dont il a beſoin pour admettre le membre viril & pour l'excluſion du fœtus, quoique l'orifice interne de la matrice ſoit fort étroit. Sa ſubſtance interieure eſt nerveuſe, & l'exterieure eſt formée par une membrane plus lâche qui eſt entretiſſuë de quelques fibres charnuës.

On remarque dans le vagin quantité de petits canaux, d'où il en part encore de plus amples & de plus multipliez vers ſes parties inferieures où s'inſere l'uretre. Ces petits ruiſſeaux fourniſſent certainement une quantité de ſeroſité viſqueuſe déterminée qui ſert tant à enduire le canal de l'uretre qu'à le défendre contre l'acreté de l'urine. Cette liqueur ſort avec plus d'abondance au tems du coït, & les anciens avoient quelque raiſon de regarder cette humeur

comme la ſemence de la femme.

Les conduits excreteurs des petites glandes ſituées entre les ſphincters de l'uretre, & la membrane interieure du vagin, ont été découverts par les Anatomiſtes, avant les autres conduits, ils meritent de porter le même nom, & auſquels ils donnent le nom de lacunes.

On obſerve encore au vagin un certain muſcle nommé ſphincter qui étant ſitué un peu plus bas que le clitoris, ſert à reſſerrer cette partie, & à reprimer ſa trop gande dilatation.

Ce que nous venons de dire de la ſubſtance, de la ſtructure, & des uſages du vagin nous paroiſſent ſuffire à notre deſſein, les noms ſeuls de levres, de nymphes, & de clitoris ſuffiſent auſſi au lecteur pour connoiſtre de ces organes ce que nous voulons qu'il en ſçache, parce qu'il ne ſeroit pas ſéant d'inſiſter ſur ces endroits plus long-tems qu'il n'eſt neceſſaire.

Je voudrois ſeulement remarquer en paſſant que tout l'uſage des parties qui ſervent à élargir celles dont les ſages femmes ont beſoin dans l'exercice de leur profeſſion, doit être réduit à l'action du muſcle ſphincter du vagin; car

toutes ces autres parties ne ſervent de rien à la dilatation de la matrice, & le vagin n'a pas beſoin de cette dilatation.

Car comme l'uſage de ces parties ne facilite en rien leurs fonctions, & qu'au contraire elles leur ſont nuiſibles, & comme ceux qui veulent en faire uſage ou cherchent à ſetromper, ou à tromper les autres, je m'abſtiendray pour le preſent d'en dire d'avantage, principalement parce que l'induſtrie des artiſans pourroit nous fournir aſſez d'autres inſtrumens, ſi l'experience en avoit fait connoître une veritable utilité.

Je paſſe maintenant à l'examen des parties genitales de l'homme que l'on eſtime être plus ſouvent le ſiege de la Gonorrhée, & parce qu'il y a bien des gens qui croyent que le virus qui cauſe cette maladie coule des proſtates & des veſicules ſéminaires dans l'uretre, nous examinerons un peu plus à loiſir, ce que la diſſection fait obſerver de particulier dans ces parties.

Or les parties de la verge que la virulence de ce mal attaque préferablement aux autres, ſont, le prépuce, le frein, le gland, & l'uretre.

La peau redoublée de la verge forme

le prépuce que sa structure ainsi que celle du frein met en état de s'avancer sur le gland & de retrograder avec beaucoup de facilité; & tout son usage consiste à conserver au gland en le recouvrant son sentiment exquis, & à le défendre des injures exterieures.

Le frein n'est autre chose que la membrane exterieure du gland qui se redouble en cet endroit, où il se trouve une espece de cavité dans laquelle ce ligament s'étend.

Le gland est l'extremité de la verge qui est doüée d'un sentiment très-vif & très-délicat : sa racine est plus grosse que la partie de la verge où elle s'attache, & diminuant insensiblement elle se termine à peu près en pointe. Les membranes qui la composent sont très-fines & très-déliées, ce qui la rend d'un sentiment très-exquis.

Il y a aussi des glandes qui séparent une humeur qui enduit toute sa surface, & qui donne lieu au prépuce qui en est lubrifié de se mouvoir sur le gland avec plus de facilité. Une partie de cette humeur est aussi separée par d'autres glandules qui sont à la pointe de la verge, & que l'on nomme glandes odorantes,

Je m'étendrois davantage ſur la ſtructure interieure de la verge qui eſt merveilleuſe,& ſur les corps fongueux qui en compoſent la meilleure partie, ſi la brieveté que je me ſuis propoſée me le permettoit, parce que ces parties de quelque façon qu'on les conſidere ſemblent contribuer moins à entretenir la Gonorrhée que quelques autres, qu'il faut par conſequent examiner avec plus d'attention.

Nous voici donc arrivez au conduit qui ſert à l'écoulement de la ſemence & de l'urine, & au travers duquel il n'y a point auſſi de doute que la virulence de la Gonorrhée ne trouve ſon iſſuë.

L'uretre ſe trouve ſitué ſous les deux corps nerveux & ſpongieux de la verge, ou pour mieux dire entre ces deux corps au milieu deſquels il ſemble être engagé; il eſt compoſé de deux membranes minces & d'un tiſſu fort ſerré: la plus exterieure de ces membranes couvre la partie exterieure de l'uretre & l'interieure du prépuce; & l'interieure compoſe uniquement l'interieur du canal.

Entre ces deux membranes il y a un certain eſpace rempli d'une ſubſtance

fongueuſe & de glandules : cette ſubſtance glanduleuſe eſt fort ſemblable à celle des corps nerveux & ſpongieux, & elle ſe gonfle auſſi-tôt qu'on la ſoufle, l'uretre ſe trouve auſſi plus denſe & plus ſerré comme par degrez plus il approche du gland, juſqu'à ce qu'en continuant toûjours à s'émincir, il ſe confond & s'identifie pour ainſi dire avec cet organe.

Il y a encore outre cela pluſieurs canaux qui entrent dans l'uretre entre leſquels il y en a un qui eſt ſitué ſur la racine du gland qui s'éleve au-deſſus des autres ſur la région de l'uretre qui s'étend ſur les corps nerveux & ſpongieux, & qui étant preſſé avec le droit rend une humeur blanche & viſqueuſe.

Pluſieurs autres conduits qui partant de la glande de M. Littre, traverſent la membrane interieure de l'uretre & y déchargent la liqueur qui eſt ſeparée par cette glande. Cette liqueur eſt mêlée avec une certaine mucoſité huileuſe qui eſt par conſequent très-propre à enduire l'uretre de ſon oੱtuoſité.

Les glandes du celebre Cowper (dont les conduits excreteurs s'uniſſant d'abord ſe diſtribuent par un même canal dans

dans toute la ſubſtance fongueuſe de l'uretre & penetrent enfin dans ſa membrane interieure) de ces glandes, dis-je, il s'échape une liqueur d'une nature ſemblable à la précedente, & d'une onctuoſité toute pareille.

Car nous ſçavons certainement que dans l'érection de la verge il ne ſçauroit s'échaper de ces conduits aucune liqueur, c'eſt pourquoi cette liqueur ne ſert de rien à la genération, mais ſeulement à enduire l'uretre de peur qu'il ne ſoit bleſſé par l'acrimonie de la ſemence & de l'urine.

Le deſſein que nous nous ſommes propoſez nous appelle à preſent à l'explication des proſtates, des caroncules, de la crête de coq, & des veſicules ſeminales.

Celles de ces parties qui ſe preſentent les premieres ſont compoſées d'une eſpece de ſubſtance membraneuſe, & ſont ſituées vers le cou de la veſſie, entre la veſſie même & l'inteſtin droit; elles ſont étroitement liées à ce cou & aux parties circonvoiſines. Les cavitez de ces canaux ſont plus amples les unes que les autres, ce qui fait que de petites cavitez ſemblables à des cellules ſe

forment de coté & d'autre, qui ne laiſſent pas de ſe communiquer entre elles, enſorte que l'une étant gonflée les autres ſe gonflent en même tems.

Ces veſicules ſe terminent toutes dans un petit conduit qui du derriere de l'uretre vient ſe décharger à un pouce ou environ, & au-deſſous de la tête du même canal.

Ce petit conduit fournit à chaque orifice des petits conduits qui terminent ces veſicules, une eſpece de petite cloiſon qui empêche que la ſemence qui eſt exprimée d'un de ces orifices, rejaliſſant enſuite contre les autres, ne s'y attachât.

Cette petite particule eſt appellée tête de coq, & par les yeux de cette tête qui ſont les petits orifices dont nous avons parlé la ſemence diſtille dans l'uretre. Il y a une petite caroncule placée à chaque orifice des viſicules ſeminales, qui faiſant la fonction de valvule prévient la ſemence & empêche qu'elle ne s'élance continuellement, & quoique ces caroncules ſouffrent les mêmes impulſions que la ſemence, elles répriment pourtant auſſi-tôt leur premiere ſituation.

A la racine de l'uretre aux deux côtez de la tête des veſicules ſéminales, on aperçoit des petits corps en forme de globe qu'on nomme proſtates, dont la partie ſuperieure eſt applatie, & dont l'inferieure s'incline comme une boule. Le volume de l'un & de l'autre qui n'eſt pas à une grande diſtance, paroît de la groſſeur d'une noix aſſez groſſe dans les ſujets fort adonnez aux femmes; dans les viellards, & dans les perſonnes qui ont gardé la continence, ils n'ont que la groſſeur d'une très-petite noix. Leur ſubſtance eſt glanduleuſe: il ſort de leur conduits excreteurs du nombre deſquels on ne convient pas, une liqueur blanche ſemblable à la ſemence, & il ſuffit de les preſſer un peu avec la main pour la voir exceder de leur poroſitez. Ces tuïaux excreteurs des proſtates ſont ſituez en partie plus haut & en partie plus bas que la crête de coq, mais d'ordinaire leur ſituation eſt plus tranſverſale que celle des orifices des veſicules ſeminaires qui ſe déchargent dans l'uretre.

Regnier de Graëf, dit qu'il n'avoit jamais trouvé dans l'homme plus de dix de ces conduits excreteurs, mais qu'il en avoit compté dans un chien plus de

quatre-vingt-dix qui avoient à chaque orifice leur petite caroncule.

Feu M. Delittre ſoutient que les proſtates ne forment pas deux glandes mais une ſeule, parce que leur ſubſtance eſt continuë & non interrompuë; c'eſt ce qu'il fit voir au mois de Juillet de l'année 1700. dans une aſſemblée de l'Academie Royale des Sciences; & il prétend auſſi que ce corps glanduleux repreſente la figure d'un cœur quand ſa baze s'étend vers la veſſie.

La glande proſtate, ſi l'on en croit le même Anatomiſte, eſt entourée de fibres muſculeuſes, & eſt compoſée de douze capſules qui n'ont entre elles aucune communication, & qui contiennent autant de petits tuyaux qui ſe terminent au canal de l'uretre près du verumontanum, & chaque capſule contient un grand nombre de petites glandes, dont les conduits excreteurs (à l'extremité de chacun deſquels il donne un petit ſphincter) ſe déchargent dans la cavité des capſules, dans leſquelles l'humeur reſte ſeparée comme dans autant de petits réſervoirs.

Mais quoiqu'il en ſoit du nombre de ces glandes, ſoit qu'il y en ait deux ou

une ſeule, M. Delittre par rapport à leurs uſages convient parfaitement avec les autres Anatomiſtes. Puis donc que la liqueur des proſtates, leurs conduits excreteurs, & leurs valvules ſont des choſes dont tout le monde convient, & qui peuvent fort bien s'accommoder à nos idées : nous nous apercevrons enſuite, comme je croi, que cette explication donnera un grand jour au raiſonnement que nous allons faire.

Or comme cette exacte deſcription des lieux qui paroiſſent ſéparer ou mettre en réſerve la liqueur ſeminale n'a été faite que dans l'eſperance de découvrir plus heureuſement d'où vient la matiere de la Gonorrhée, parce que pluſieurs croyent que ce qui en ſort n'eſt qu'un ſimple pus, c'eſt ce qui nous engage à décrire encore les parties charnuës & muſculeuſes auſſi bien que la graiſſe, afin d'examiner ſi la Gonorrhée peut attaquer ces parties & les convertir en pus, parce que c'eſt ordinairement ces parties qui fourniſſent le pus.

La facilité avec laquelle on ſépare les muſcles de la verge, a donné lieu à pluſieurs diſputes touchant leur nombre : pour moi je prétens inſiſter da-

vantage ſur leur origine & ſur leur inſertion que ſur leur nombre, parce que ce ſera un moyen plus facile de concevoir comment la matiere de la Gonorrhée peut agir ſur ces parties muſculeuſes.

Il y a ſelon quelques-uns trois paires de muſcles qui appartiennent à la verge; d'autres n'ayant point d'égard à ceux qu'on nomme tranſverſaux, n'en ont reconnu que deux paires. M. de Littre en admet cinq qu'il fait ſeuls ſans les apparier. Mais puiſque tous ces muſcles venans de l'os iſchion ou de l'anus, ſe terminent ou aux corps caverneux, ou à l'uretre qui eſt une partie de la verge, ou à ſes côtez; il s'enſuit qu'il y a bien de l'apparence que ces muſcles peuvent fournir la matiere de la Gonorrhée.

M. de Littre au ſurplus marque en particulier par quelques exemples qu'il y a quelques fibres muſculeuſes qui s'étendent de la partie anterieure du muſcle accelerateur, leſquelles après avoir paſſé le long de toute la partie laterale de la verge s'arrêtent enfin au prépuce: c'eſt pourquoi quand ces fibres ſe contractent, comme il arrive dans le coït & en urinant, le prépuce ſe retire vers la racine de la verge.

Après avoir donné d'avance la description de ces parties, il eſt à propos d'examiner d'où il faut maintenant tirer l'origine de la Gonorrhée, quelle eſt la nature des parties où cette maladie ſe fixe, & quelle eſt ſa cauſe efficiente.

CHAPITRE III.

Où l'on fait voir que les proſtates, que les veſicules ſeminaires, & les parties qui ſont au-deſſus, ne doivent pas être regardées comme le ſiege originel de la Gonorrhée.

LEs deſcriptions anatomiques que nous avons données dans le Chapitre précedent, nous portent certainement d'abord à croire, ou que les proſtates, ou les véſicules ſeminaires, ſont les parties les mieux diſpoſées à fournir la matiere que l'on voit couler de la Gonorrhée, & qu'il faudroit ainſi les regarder comme le ſiege de cette maladie, s'il ne s'y rencontroit des difficultez inſurmontables, & qui nous éloignent abſolument de croire que ces parties en ſoient la veritable origine.

Car comme de l'aveu de tout le monde cette maladie vient d'une certaine humeur venimeuſe qui ſe communique au malade par la violence d'une cauſe étrangere, il eſt auſſi très-certain que l'on ne ſçauroit jamais bien expliquer par quels moyens cette humeur peut être portée de l'extremité de la verge à des lieux qui ſont ſi éloignez; d'autant que ce que l'uretre peut admettre de cette humeur; eu égard à ſon volume ou à ſa viteſſe, doit être d'une très-petite quantité: car il n'y a aucun muſcle, ni aucun battant, ni aucune machine telle qu'elle ſoit, qui puiſſe la lancer de ſi loin.

Joignez à cela que la grandeur des parties dont la contagion eſt formée, auſſi-bien que la viteſſe de ſon tranſport, étant peu conſiderable, il faut neceſſairement que leur mouvement, dont nous ſommes déja convenus, ſoit compté pour rien. Que ſi nous ſuppoſons que la violence de ce mouvement ſoit beaucoup plus augmentée qu'elle ne l'eſt en effet, il n'y auroit pas pour cela moins de difficulté, puiſqu'on ne ſçauroit diſconvenir que le canal par où il faudroit que l'humeur paſſât, devient toûjours

toûjours plus étroit qu'à l'ordinaire.

Car comme la verge s'endurcit dans ſon érection, & que l'orifice membraneux de l'uretre, qui ſe joignant aux corps caverneux qui ſont déja gonflez, en eſt fort comprimé, il ne peut manquer de devenir plus étroit, cela fait voir très-clairement que le virus eſt veritablement alors preſque interdit de tout commerce.

Cette étroiteſſe de l'uretre eſt certainement plus ſenſible quand la ſemence s'en échape au tems de l'érection.

De plus le gonflement de la ſubſtance nerveuſe & ſpongieuſe reſſerre de plus en plus le canal de l'uretre, d'où il arrive que ſes tuniques ſouffrent de toutes parts une colliſion, & que la membrane fiſtuleuſe qui forme l'interieur de ſes canaux, ſouffre une ſi forte compreſſion, qu'il n'y a aucune ſorte de liqueur pouſſée par un moindre effort, que celui qui chaſſe la ſemence & l'urine, qui puiſſe le traverſer. Comment pourrons-nous donc nous imaginer qu'une liqueur qui n'a aucun mouvement ou dumoins très-foible, peut être introduite dans l'uretre qui eſt violemment comprimé & ſerré de toutes parts?

Que ſi nous convenions que la viru-

lence peut estre portée jusqu'aux prostates & y faire ses impressions, comme quelques-uns s'imaginent, malgré les difficultez que nous venons d'alleguer, il faudroit encore en donnant dans l'opinion de ces gens-là, des forces encore plus puissantes que celles qu'ils font agir pour pousser ce venin jusqu'aux endroits où ils établissent le siege de la maladie.

Car si le sieur Blegni s'accorde avec lui-même, comme nous l'enseignerons dans la suite, pour lors les caroncules qui sont au-devant des vesicules seminaires, seront détruites par cette virulence, avant que la semence en ait pû être corrompuë, ou que le flux ait pû être excité?

Pour ce qui est des prostates, les conduits qui en partent sont si déliez, que l'on ne peut presque les apercevoir ni en sçavoir le nombre. Il seroit donc absolument necessaire à ces corps glanduleux d'un nouveau secours & de nouvelles forces pour le rendre capable d'expulser la virulence : & comme cette humeur viciée ne lui peut pas donner cette force par elle-même, il est évident que la Gonorrhée ne peut venir des

proſtates de quelque maniere que la li queur qu'ils contiennent ait été alterée.

Loin de cela ſi l'on convient que le flux purulent ne ſe peut faire ſans la conſomption des caroncules qui ſont aux orifices des petits vaiſſeaux ſeminaires, & par l'éroſion des conduits des proſtates, on ne pourroit jamais guerir radicalement cet écoulement, parce qu'il ſeroit impoſſible de réparer ces pertes.

Mais comme l'on ſçait au contraire par experience, que les remedes que l'on employe journellement contre ce mal ont un heureux ſuccès, qu'il ne ſe fait aucune éroſion dans ces parties, nous avons par conſéquent tout lieu de conclure que la Gonorrhée n'a pas ſa ſource dans ces ſortes d'organes. Ainſi l'on a beau ſuppoſer que la virulence peut être portée juſqu'aux proſtates & aux veſicules ſeminaires, elle ne pourra pourtant jamais produire l'effet que les partiſans de cette opinion lui attribuent.

Il y a eu certainement quelques-uns de ceux qui ne croyent pas qu'il ſe faſſe d'éroſion dans la Gonorrhée aux proſtates & aux veſicules ſeminaires, qui ſe ſont imaginez que l'écoulement qui ſe fait dans cette maladie, venoit d'une

certaine effervefcence ou fermentation fantaftique qu'ils prétendent fe faire par le mélange d'une humeur venimeufe avec la femence & la liqueur des proftates ; mais comme cette hypothefe repugne très-fort aux defcriptions anatomiques que nous avons données dans le Chapitre précedent, nous fommes bien perfuadez que cette effervefcence ou fermentation prétenduë eft une pure fiction, & que la Gonorrhée ne lui doit point être attribuée.

Cela étant ainfi on a lieu de conclure que le virus de la Gonorrhée ne vient point des proftates ni des vaiffeaux feminaires, parce que cette humeur contagieufe, n'a pas affez d'activité pour fe porter en haut, & que fes effets ne répondent pas aux efforts avec lefquels on veut la faire agir contre ces organes.

Les preuves que j'en vais apporter en conféquence confirment ce que nous avons déja fuffifamment établi ; & comme j'en ai fait mention ailleurs, il y a quelques années, j'efpere qu'il me fera permis de les renouveller dans ce Traité, & d'en rappeller la memoire.

La premiere preuve fe peut tirer de

certaines excroiſſances que l'on voit très-ſouvent ſe produire dans le cours d'une Gonorrhée : car comme ces tubercules ſont toûjours les ſuites d'un ulcere, il naît par tout une chair élevée & comme incruſtée, & il reſte toûjours quelqu'autre veſtige d'une petite ulceration, qui prouve qu'il y a eu un ulcere dans le même endroit. Auſſi naît-il de ces excroiſſances dans l'uretre, ce qui fait voir à n'en point douter que l'uretre eſt auſſi rongé par l'acrimonie de l'ulcere.

Ce que nous avons dit là-deſſus eſt tellement conforme à l'uſage ordinaire, que nos adverſaires n'en ſçauroient diſconvenir, quoiqu'ils tâchent d'affoiblir la conſequence que nous en tirons : car ſi l'on tombe d'accord qu'il émane auſſi des proſtates une humeur acide ; elle ne cauſeroit pas moins des ulceres & des excroiſſances, que ſi elle étoit ſéparée dans leur voiſinage ; par conſéquent l'experience tirée des ulceres de l'uretre, n'empêche pas que cette humeur acrimonieuſe ne vienne des proſtates.

Mais pour mieux juger de la grande force de cette experience, il faut remarquer ſur-tout, que ces excroiſſances ſe

trouvent toûjours à l'entrée de l'uretre que nous estimons être le siege de la Gonorrhée, & qu'il est très-rare qu'il y en ait aux environs des prostates.

Que si l'on en remarque quelque fois une ou deux auprès des prostates, cela vient de ce qu'une grande quantité de matiere qui s'y est amassée, & qui ne trouve pas son issuë, se retire en arriere ou y est renvoyée par l'impetuosité des injections dont on se sert mal à propos; ce que nous venons de dire des excroissances confirme donc notre conclusion, & l'ayant jointe aux experiences qui suivent, nous établirons une verité incontestable.

Notre seconde experience sera tirée des injections dont l'usage est très-commun; car de ce que les injections arrestent fort souvent une Gonorrhée, il il s'ensuit très-certainement que l'injection parvient jusqu'au siege de la maladie; ce qui n'arriveroit pas si les prostates ou les parties qui sont au-dessus étoient le siege du mal.

Or ce dont il faut parfaitement bien se ressouvenir, c'est ce que l'anatomie nous a fait observer au sujet de la grande courbure de l'uretre: car si nous l'exa-

minons avec attention depuis l'endroit où il se joint au cou de la vessie, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à ce corps qu'on appelle la verge, nous connoîtrons combien il seroit difficile, de si bien pousser quelque injection que ce put être qu'elle pût parvenir jusqu'aux prostates & aux vesicules seminaires.

La racine de l'uretre qui est située dans le bassin de l'hypogastre à la partie posterieure du bas-ventre, s'insinuë ensuite sous l'os pubis, & se joint enfin à la verge. Puis donc que l'uretre tire son origine du bassin de l'hypogastre, il est certain qu'elle ne peut se joindre à la verge sans une très-grande courbure. Ce progrès de l'uretre nous fait donc connoître qu'aucune injection ne peut parvenir jusqu'aux prostates, à moins qu'elle n'y soit portée par un artifice particulier.

Mais assurement quiconque sçait se servir d'une seringue, peut faire injection d'une liqueur qui arrêtera à coup sûr la Gônorrhée. Puis donc que nous voyons cet écoulement suprimé par une injection qui ne peut parvenir au-delà de la verge, il faut tenir pour assuré que la vertu des injections qui guéris-

ſent la maladie auſſi-bien que la maladie même qui eſt guérie par ces remedes, ſont bornées & contenuës dans la verge, & c'eſt ce qu'il a fallu démontrer contre l'opinion commune.

Si nous nous reſſouvenons outre cela qu'à l'ouverture de chaque petit tuyau des proſtates, il y a une petite caroncule en forme de valvule qui interdit tout commerce entre la liqueur injectée, & l'humeur des proſtates, cette conſideration ajoûtera certes une nouvelle force à cette preuve, & la verité éclatera dans toute ſon évidence.

J'ai maintenant une autre preuve à alleguer, qui eſt non-ſeulement très-facile, mais qui réſout auſſi ſans peine la difficulté dont il s'agit.

Il ne faut pour cela que prendre la verge avec la main par le milieu, & appuyer ſur l'uretre en comprimant toûjours juſqu'au gland, & la liqueur purulente en ſera promtement exprimée : mais ſi l'on fait enſuite la même conſtriction commençant au pubis juſqu'au gland, on ne verra ſortir aucune humeur après la premiere compreſſion.

Ce qui fait voir que la ſanie qui ſort par la premiere conſtriction n'eſt pas

poussée en devant par la force d'une liqueur qui se continuë des prostates jusqu'au lieu où la premiere compression a commencé. Car si l'on suppose que ce virus sort des prostates, tout le canal de l'uretre depuis sa racine jusqu'au gland seroit rempli de cette mauvaise humeur, ce qui est contraire à cette experience. On n'a donc pas lieu de penser que la Gonorrhée ait sa source, ni aux prostates ni dans leur voisinage.

Quelques-uns opposent à cette experience que cette purulence coule aussi bien de la verge dans l'érection que dans sa détente, mais qu'on peut croire que dans sa détente ayant une situation déclive, cette humeur coulant pareillement dans un canal declive, la pente de ce canal contribuë à exprimer la liqueur, comme il est marqué par l'experience; mais que si l'on considere l'origine de l'écoulement, rien n'empêche qu'elle ne la tire des prostates.

Mais comme la situation de la verge ne fait rien à la question que nous agitons, nous laissons volontiers à nos adversaires celle qui leur paroîtra la plus favorable à leur opinion.

Car si nous supposons une liqueur

qui coule dans un canal non-ſeulement incliné, ou même dans un canal dirigé en droite ligne; cette liqueur coulera peut-être avec plus de viteſſe dans ſa route déclive, il eſt pourtant neceſſaire en ce cas que la ſource leur fourniſſe ſans ceſſe la matiere de l'écoulement ; & qu'elle ſoit continuée dans toute l'étenduë du canal juſqu'à ſa ſortie,parce que les ondes qui ſortent d'un canal ſont continuellement excitées à couler par des eaux qui ſe ſuccedent, juſqu'à ce que l'on parvienne à la ſource.

Quand donc une choſe fondée ſur l'experience ne peut pas être révoquée en doute, la concluſion que nous en avons tirée doit être conforme à la verité, & partant il eſt toûjours certain, qu'aucune liqueur quand on ſerre la verge avec la main ne vient des proſtates,& il réſulte de tout cela que cette maladie n'a point ſa ſource dans les proſtates.

Nous ne craignons pas même d'avoüer qu'il ſe fait ſouvent une diſtillation de quelques gouttes de liqueur qui coulent frequemment long-tems après que le cours d'un grand fleuve eſt arrêté : & comme ces gouttes dépendent des inégalités des petits tuyaux, qui arrêtent

quelque petite portion de la liqueur quand l'impetuosité du flux est beaucoup ralentie ; ainsi dans le cas present l'objection que l'on nous fait ne favorise en rien l'opinion contraire.

Il arrive même, comme on le dira dans la suite, de semblables distillations sur la fin des Gonorrhées ; & cette observation servira beaucoup à nous faire comprendre combien il faut de tems, avant de pouvoir parvenir à la cure parfaite de la maladie.

Outre les preuves que nous avons ci-vant déduites, nous en pourrions alleguer de nouvelles, que nous tirerions de la nature des remedes dont on se sert ordinairement dans le traitement de cette maladie. Car si quelqu'un réflechit sur le bon effet des diuretiques, & sur les dangers où les remedes astringens & les injections jettent souvent les malades, il ne pourra jamais rendre raison pourquoi ceux qui sont atteints de la Gonorrhée, sont soulagez par les diuretiques, & pourquoi les astringens & les injections donnent souvent la verole, s'il croit le siege de la Gonorrhée établi dans les prostates.

Mais il y a déja trop long-tems que

nous insistons sur cet article. Je laisse donc les preuves dont je pourrois augmenter indirectement ce chapitre, de peur de me rendre ennuyeux en voulant trop éclaircir cette difficulté.

Quand le vice de cette contagion se répand quelquefois de toutes parts sur les parties voisines, je ne fais pas de difficulté d'avoüer que dans le progrès d'une longue Gonorrhée, les prostates & les vésicules séminaires ne puissent s'y trouver interressez, mais il ne s'ensuit pas pour cela que les uns ni les autres de ces organes ayent été le premier siege & l'origine de l'écoulement virulent.

Car il se fait souvent un flux de Gonorrhée fort ample & fort abondant, pendant que les prostates & les visicules séminaires restent dans leurs integrité; & si nous y faisons toute l'attention necessaire, nous serons convaincus que le premier siege de la Gonorrhée n'est pas établi dans ces parties; parce si cela étoit, les prostates & les vesicules séminaires devroient être infectées du virus avant qu'il parut aucun écoulement; il est pourtant très-probable que ces parties sont quelquefois affec-

tées quand il ne paroît point d'ulceres dans l'uretre.

Cependant cela n'arrive, que lors que les ulceres de l'uretre ont été renvoyez plus loin par des injections qui n'avoient pû parvenir aux endroits les plus éloignez, mais j'estime qu'il y a peu d'exemples de ces évenemens ; & le très-sçavant Docteur Cyprian, m'a assuré après la publication que j'avois faite de ma théorie, qu'il avoit fait là-dessus plusieurs experiences, & qu'il avoit toujours trouvé de grands dérangemens dans les uretaires de ceux qui avoient été attaquez de carnositez.

Après donc avoir fait voir d'une maniere peut-être un peu trop étenduë, que ni les prostates ni les vaisseaux séminaires, non plus que les parties qui sont au-delà ne sont point le premier siege de la Gonorrhée, il nous reste à examiner avec application les objections de nos adversaires, & quel poids elles peuvent donner à leur opinion.

Et comme le sieur de Blegny est entr'autres celuy dont les raisonnemens frappent d'avantage, il suffit de rapporter ce qu'il en dit, afin de ne point entrer dans l'ennuyeuse réfutation de plusieurs auteurs.

« Il est aisé de juger, dit-il, parlant
» du siege des Gonorrhées dans les hom-
» mes, que ce ne peut point être chez
» eux la vessie, car si cela étoit, elle souf-
» friroit ou des ulceres qui seroient tou-
» jours incurables, ou une inflammation
» qui dureroit autant que la maladie,
» & qui deviendroit la cause necessai-
» re de la suppression des urines. Il est
» encore moins vray-semblable que ce
» soient les testicules; on sçait par ex-
» perience qu'ils ne pourroient pas être
» alterez de la sorte sans être doulou-
» reux, enflammez, & tumefiez; il n'y
» a pas plus d'apparence que ce puisse
» être tout le corps de la verge, les po-
» rositez, la sensibilité, l'usage & la
» situation de cette partie la rendent si
» disposée à la douleur, à l'inflamma-
» tion, aux fluxions, à la convulsion,
» à la gangrene, qu'elle ne pourroit
» être ainsi affligée dans toute sa sub-
» stance sans souffrir tous, ou la plû-
» part de ces accidens. »

Mais aprés quelques lignes qui sont la suite de son raisonnement, il concud enfin de cette maniere.

» Il faut donc necessairement que ces
» petits vases qu'on croit être les reser-

» voirs de la ſemence, ſoient le ſiege » des Gonorrhées ; en effet on ne peut » pas douter qu'ils ne ſoient conſidera- » blement alterez par la matiere véné- » rienne, quand elle fait ces indiſpo- » ſitions, puiſqu'ils ne fourniſſent plus » alors cette humidité qui eſt deſtinée à » la conſervation de l'uretre, & qu'en » preſſant l'endroit où ils ſont ſituez, » l'écoulement s'augmente ſenſible- » ment. »

» Concluons-donc que dans les hom- » mes, la matiere venerienne attaque » particulierement les paraſtates & les » proſtates, lorſqu'elle fait les Gonor- » rhées, ce qui vient apparemment de » ce que les parties ſont poreuſes, & » par conſéquent plus faciles à pénétrer » que celles qui leur ſont voiſines. Mais » que dirai-je à l'égard des femmes qui » en ſont deſtituées. »

Il ne croit pas que l'humeur virulente s'engendre chez les femmes comme chez les hommes, & qu'elle ne peut pas venir chez elles des teſticules à cauſe du grand éloignement. Au ſurplus il en exclud le vagin.

» Parce que ſi cette liqueur virulen- » te ſe mêloit dans le vagin avec l'hu-

» meur grossiere qui s'y rencontre, sa
» vertu seroit bien-tôt éteinte, ou du
» moins sans action, ou expulsée avec
» les immondices dont ce conduit est
» toûjours rempli. »

» Il s'ensuit de tout cela que le siege
» de la Gonorrhée dans les femmes,
» ne peut-être ailleurs que dans la ma-
» trice. »

Qu'il nous soit donc à present permis d'insister un peu sur cet article, & d'examiner, où nous mene toute la suite de cette dispute.

Si l'on ne peut assigner d'autres parties que les prostates, qui puissent donner issuë à ce flux virulent, ou à l'occasion desquelles ce flux ne peut pas jetter les malades dans un grand danger ni leur porter un grand préjudice, il faudra donc par hazard leur attribuer l'origine de cette maladie : de maniere que si nous convenons de toute cette hypotese, sa verité ne sera néanmoins que conjecturale ; & si nous omettons quelqu'autre partie du corps dont il ait été fait mention dans le dénombrement du sieur de Blegny, il n'est pas alors necessaire d'avoir recours aux prostates comme s'ils étoient en quelque façon

le

le ſeul aſyle de la Gonorrhée. Nous tendrons, s'il eſt permis de le dire, auſſitôt les mains vers cette partie, & nous nous y fixerons.

De plus, ſi les proſtates même ne ſont pas moins ſujets à ces terribles inflammations que les autres parties du corps, il eſt certain que les mêmes raiſons qui ont porté cet auteur à ôter cette fonction à d'autres parties, ont dû l'engager à l'ôter à celle-cy.

Mais ſi une ſeule, ou toutes les parties que nos adverſaires excluent, ne laiſſent pas d'être quelquefois ſujettes aux inflammations, ſans néanmoins être expoſées aux dangers que Blegny eſtime incurables, on ne doit pas en ce cas-là leur refuſer le pouvoir de donner un ſiege à la Gonorrhée. Or cet auteur dit en termes très-clairs que la choſe peut arriver.

» Il eſt pourtant vrai, dit-il, que la » Gonorrhée, eſt quelquefois accom- » pagnée d'inflammation à la veſſie, » d'une furieuſe fluxion ſur les teſticu- » les, & de pluſieurs ulceres dans l'u- » retre. »

Toutes ces parties devroient neanmoins être exemptes de ces maux & de

ces peines capitales, si l'on s'en rapportoit à ce qui a été dit précedemment.

Après cela, si quelqu'un admire encore l'addresse du sieur de Blegny d'avoir établi aux prostates le siege de la Gonorrhée, il meritera qu'on lui donne le titre d'un homme fort poli mais peu prudent, parce que les raisons qu'il allegue ne sont pas assez solides pour être admises ni pour entraîner notre suffrage.

C'est assurement une remarque à faire, en considerant avec combien de confiance on écarte les testicules, & avec quelle facilité & tranquilité d'esprit, on admet les parastates ou les épididymes, (qui sont si étroitement attachez aux testicules que quelques-uns même prétendent qu'ils en font parties) pour être le siege de la maladie.

Il faut au reste toûjours se bien ressouvenir que le sieur de Blegny ne préfere que par bienséance, & à cause de leurs porositez, les parastates & les prostates aux autres parties, pour être le siege de la Gonorrhée, reconnoissant que le virus leur est porté d'une façon toute extraordinaire.

Mais pour ne plus parler des pros-

tates à cauſe de la maniere inexplicable, & tout-à-fait oppoſée aux regles de la méchanique dont le virus y eſt porté, pour être le ſiege & comme l'hoſpice de la Gonorrhée, nous garderons le même ſilence ſur une autre abſurdité que la nature même de ſon hypoteſe rend abſolument inutile & ſuperfluë.

Car que dirons nous des femmes, dit cet auteur, puiſque leurs teſticules ſont très-poreux, & pour cette raiſon très-ſuceptibles de l'impreſſion du virus, cependant il les rejette parce qu'ils ſont trop éloignez. Que n'avoit-il donc recours en cette occaſion à cet admirable moyen, de tranſporter le virus dans un lieu éloigné dont il s'étoit ſi heureuſement ſervi en faveur des proſtates, puiſque la même difficulté demandoit le même appuy ?

Ainſi, pour le dire en un mot, je conviens avec le ſieur de Blegny que les proſtates, les paraſtates & les veſicules ſéminaires, ſeroient aſſez aiſément ſupceptibles de la Gonorrhée, quoiqu'il ne leur fut porté qu'une très-petite quantité de virulence, ſi leur ſituation n'étoit point trop éloignée; & c'eſt pour cela que ces parties ne peu-

vent point être, selon le systême du sieur de Blegny, le siege de ces maladies.

Je conviens que les prostates ne sont pas à beaucoup-près si éloignez que les testicules des femmes; cependant la distance au moins d'un travers de doigt sans être autant immoderée, que la distance de toute la main suffit pour empêcher ces parties de recevoir si promptement l'impression du virus, & la generation de la maladie.

Enfin pour ne pas suivre plus longtemps le sieur de Blegny à l'occasion des autres difficultez où il engage ses lecteurs, en établissant dans la matrice le siege de la Gonorrhée des femmes. Comme les raisons qu'il allegue sont ou douteuses ou tantôt opposées les unes aux autres, & que toute son hypotese est si fautive & si peu fixe qu'elle ne convient ni à l'un ni à l'autre sexe, je conclus qu'il ne faut établir le siege de la Gonorrhée ni dans les vesicules seminaires, ni dans les parties qui sont encore plus éloignées.



CHAPITRE IV.

Du veritable ſiege de la Gonorrhée dans les deux ſexes, des cauſes de la matiere qu'elle fournit, & de ſa quantité.

IL y a pluſieurs raiſons tirées de celles qui nous font connoître que les proſtates ne ſont pas le véritable ſiege de la maladie, ſelon l'opinion commune, & qui nous font auſſi juger que la Gonorrhée attaque ſeule l'uretre, & qu'elle en eſt le véritable ſiege.

Si la Gonorrhée avoit ſon origine dans les proſtates, ne faudroit-il pas que l'uretre dans toute ſa continuité, fut remplie de la matiere purulente, avant qu'elle put ſans ceſſe couler par la verge ? Comment l'injection pourroit-elle arrêter l'écoulement de cette matiere, puiſqu'elle ne ſçauroit parvenir juſqu'aux proſtates & aux véſicules ſéminales ? Quand il y a donc quelque partie de la verge où l'on ne trouve pas de cette matiere purulente, & qu'elle eſt arrêtée par les injections, il faut,

dis-je, qu'il n'y ait que l'extrémité de la verge qui ſoit affectée.

La probabilité de cette idée ſe confirme, lorſqu'on reflèchit ſur la facilité avec laquelle le virus de la Gonorrhée s'inſinuë à l'extremité & proche le gland de la verge ; de ſorte que ſi cet endroit de la verge peut fournir la matiere d'un ſi grand écoulement, il n'y a point de doute que c'eſt en cet endroit qu'il faut établir le ſiege de la maladie.

Si l'on ſe reſſouvient de ce que nous avons déja dit de la dureté du gland, il eſt très-aiſé de concevoir avec combien de facilité le virus ſe peut introduire à l'entrée de la verge : car nous avons obſervé que l'uretre continuë dans ſon uniformité juſqu'au gland, avec lequel elle ſe confond & s'évanoüit. Or comme la ſtructure du gland nous a fait connoître qu'il eſt plus ſerré & plus compacte que le reſte de la verge, & qu'il ſe gonfle plus difficilement, nous remarquons auſſi que le conduit qui parcourt le gland au lieu & place de l'uretre, eſt un peu plus relâché & plus dilaté que l'uretre même, ce qui fait que les particules virulentes peuvent ſe gliſſer plus aiſément dans ce conduit

que dans l'uretre, quoique l'on ſuppoſe que l'uretre approche plus qu'elle ne fait de l'extremité de la verge.

Enfin, comme cet endroit où le virus fait ſa premiere & plus forte impreſſion, ſe trouve entierement conforme à toutes les experiences qui ont eſté ci-devant alleguées; il ne faut pas douter, qu'un peu avant que l'uretre ſe confonde avec le gland, eſt l'endroit où la Gonorrhée a ſon ſiege. Cette verité s'éclaircira de plus en plus, en examinant avec attention les accidens qui accompagnent cette maladie, ou qui lui ſuccedent dans la ſuite de cette diſſertation.

Le ſiege de la Gonorrhée étant ainſi établi, il faut à préſent tâcher de découvrir comment il s'eſt pû faire que cette ſource, dont les ruiſſeaux ont été juſqu'icy peu connus, ait fourni une auſſi grande quantité de matiere que l'on en voit ſortir pendant le long cours d'une Gonorrhée. La ſemence que les anciens ont regardez, & que pluſieurs medecins modernes regardent encore comme la matiere de cet écoulement n'y ſuffiroit pas, comme nous en ſommes déja convenus.

Il eſt donc à propos de voir s'il ſe

fait en ces endroits quelqu'amas de pus qui puisse devenir contagieux, ou si des humeurs naturellement séparées & retenuës dans ces endroits y sont viciées, & se convertissent dans la matiere que fournit la Gonorrhée, comme on peut prévoir que cela arrive.

Que si l'on découvre que l'un ou l'autre de ces deux effets ayent quelque réalité, il ne faut point hesiter à croire que c'est de-là que procede la matiere de la Gonorrhée.

Une chose dont tout le monde convient, que le vrai pus ne se peut assembler & se reserver que dans les muscles & dans les parties musculeuses, & que plus une partie est éloignée de la nature musculeuse, & moins elle est disposée à former du pus, particulierement lorsque l'on n'y apperçoit point de graisse ; qu'il est plus rare de rencontrer une matiere putride dans les membranes qu'un véritable pus ; & que la matiere qui est formée dans les glandes, soit qu'elle soit reservée dans un kiste, ou qu'elle soit répanduë sur les parties voisines, ne doit passer que pour un pus imparfait.

Or comme dans toute l'étenduë du

canal

canal interieur de l'uretre, on n'apperçoit rien qui approche plus de la nature du muscle que les vaisseaux sanguins, il est clair qu'il ne se peut assembler qu'une très-petite quantité de pus dans l'uretre, & que son écoulement ne doit pas ètre attribué à ce canal.

Mais il paroîtra quelque chose de plus sensible, si l'on se ressouvient de ce que nous avons dit des muscles de la verge. Joint à ce que la consequence que nous en tirerons sera commune au sexe feminin; parce que les muscles du vagin ont une situation paralelle au vagin même, & que cette situation ne sert qu'à l'étressir, & à luy faire prendre son ressort, après que sa vertu interieure de constriction & d'extension a cessé d'agir.

Or ce muscle ne peut pas fournir une suffisante quantité de pus, étant inseré à la surface exterieure du vagin, comme nous l'avons fait voir ci-dessus. De plus, ce qui precede l'écoulement, ne s'accorde pas avec la nature du pus. Car la Gonorrhée paroît dans l'espace de deux ou trois jours après en avoir fait la conqueste, & le pus ne peut pas se former si promptement, si l'on con-

ſidere ſur tout la grande quantité qu'il en ſort quelquefois.

Joint encore que cet écoulement ſe fait non ſeulement plûtôt que ne le peut fournir un ulcere précedemment formé, mais auſſi que nous n'avons pas de raiſon qui nous faſſe connoître la cauſe du ſoupçon que nous pourrions avoir, qu'une inflammation prématurée put cauſer un ſemblable écoulement.

Car ſuppoſé, qu'il arrive une inflammation au cou de la veſſie, aux proſtates ou au conduit urinaire, il arrivera naturellement au malade d'avoir de fréquentes envies d'uriner, & une douleur très-vive en urinant, comme il a coutume d'arriver en ces occaſions, par exemple, lorſqu'on a fait uſage des cantharides; au lieu qu'un écoulement de matiere que l'on ſuppoſe cauſé par une inflammation, continuë ſeulement pendant deux ou trois jours ſans douleur ou ardeur d'urine; & ce ſeroit contre l'experience qu'une inflammation fut toûjours ſuivie d'écoulement. Ainſi tout ulcere ou inflammation qui arrive durant le cours de la Gonorrhée, ne produit pas l'acrimonie du mal, mais au coutraire, le mal eſt cauſé par l'acrimonie de l'humeur.

Toutes ces raiſons auront encore plus de poids ſi nous les comparons avec une autre affection, qui accompagne l'ulcere virulent : car quand un ulcere commence à faire ſon impreſſion, il cauſe toûjours des ſymptômes plus fâcheux & plus violens ; au contraire la matiere de la Gonorrhée paroît d'abord douce & traitable, & dans ſon commencement, comme nous l'avons déja remarqué, elle ne paroît pas fort corrompuë.

Ainſi comme la matiere de la Gonorrhée n'a pas beaucoup de conformité avec celle de l'ulcere, il n'y auroit pas de prudence à vouloir mettre la Gonorrhée ou rang des ulceres.

Quoique ces deux ſources de la Gonorrhée les plus ordinaires, auſquelles tous les medecins qui ont traité de cette maladie, ont coutume d'avoir recours comme à des ancres ſacrées dont ils doivent tout attendre, ſoient refutées & abſolument rejettées, & quoique toute notre attention tende à ne pas admettre un faux ſiege du mal pour le veritable : car en adoptant une fauſſe opinion, ce ne ſeroit pas le moyen de parvenir à la parfaite connoiſſance de la maladie, & à la meilleure méthode de

la guérir. Il faut donc à présent examiner sérieusement s'il se trouve dans tous ces endroits-là quelque lieu particulier, où se fasse la séparation d'une liqueur qui puisse estre corrompuë par une violence propre à se convertir en Gonorrhée.

Et pour y mieux réussir, il est bon de se remettre en memoire ce que nous avons ci-devant accordé, que differens petits vaisseaux se trouvent dans l'uretre qui y charient une liqueur blanche & visqueuse, qui sert à adoucir l'acrimonie de la semence & de l'urine. Or si la cause efficiente de la Gonorrhée peut augmenter ou diminuer la quantité de cette humeur, ou changer sa couleur, on pourra par ce moyen mettre sous les yeux du lecteur tous les symptômes de la maladie.

Et afin que nous fassions là-dessus une plus sérieuse réflexion, revenons directement à la nature de la Gonorrhée, & ne nous arrêtons pas dans un seul endroit, suivant la coutume des gens lâches & imprudens, dans la fausse crainte de ne pouvoir atteindre à rien de mieux, car on ne peut tenir l'esprit dans une gesne plus nuisible.

Nous rendrons au contraire cette hypotheſe plus conforme à la verité ; ſi nous nous mettons dans l'eſprit que l'épaiſſeur, la couleur, & la quantité de cette liqueur ſe preſentent aux ſens de la même maniere qu'auparavant, & que la malignité en eſt ou entierement enlevée ; ou du moins adoucie de la même maniere.

Au ſurplus la Gonorrhée des femmes ſe peut fort bien tirer des mêmes cauſes & expliquer ſur les mêmes fondemens, ce que nous ne pouvons pas faire en ſuivant une autre hypoteſe : ce qui nous fait connoître encore le merveilleux accord qu'il y a entre tous les effets des cauſes naturelles, au moyen de quoi des operations d'une même eſpece qui ſe font en differens tems & en differens lieux, (en agiſſant ſeulement avec prudence, ſelon ces differens lieux,) ſont accomplies en ſuivant les mêmes regles.

On conçoit manifeſtement la cauſe de tous ces effets, ſi l'on ſe ſouvient, comme nous l'avons dit, que le vagin & l'uretre ſont également pourvûs de pluſieurs de ces petits conduits.

Certes ces canaux du vagin ont été

plûtôt connus que les autres, & on leur a toûjours donné le nom de lacunes, & nous emploirons volontiers ce nom dans la ſuite, de quelque maniere que l'un ou l'autre vienne ſous notre conſideration, parce que les conduits qui portent ce nom concourent de la même maniere à exciter les mêmes accidens dans les deux ſexes, & à fournir la matiere de la Gonorrhée.

Il n'y a dans cette hypotheſe qu'une ſeule difficulté qui conſiſte à ſçavoir comment de ſi petites glandes & ſi déliées, peuvent fournir la quantité de matiere qui s'écoule dans la Gonorrhée, & comment cette liqueur que la nature fournit en ſi petite quantité à un homme ſain, s'augmente ſi fort dans un malade.

Pour réſoudre cette difficulté, il faut obſerver que l'on trouve dans l'œconomie du corps de certaines glandes, qui ne ſe déchargent pas ſeulement de la liqueur qu'elles ſéparent du ſang, mais qui en conſervent encore d'autres qui eſt enfermée dans un kiſte ou dans une capſule particuliere deſtinée à cet effet, d'où elle s'échape quand l'occaſion le demande : & qu'il y a encore

d'autres glandes d'où ſortent des conduits excretoires, qui par leurs prodigues orifices verſent ſans ceſſe la liqueur qu'elles ſéparent continuellement.

On met dans la premiere claſſe de ces glandes les proſtates, les teſticules, & les glandes qui influent dans les veſicules ſeminales; dans la ſeconde claſſe les glandes milliaires de la peau, celles du vagin, dont les conduits excreteurs s'appellent lacunes, & celles qui ſont éparſes dans l'uretre des hommes.

Il s'enſuit de-là que ſi deux glandes, ſçavoir une de chaque claſſe, fourniſſent en des certains temps, égaux & déterminez, une égale quantité de liquides, il faut que la quantité de l'une ſurpaſſe de beaucoup celle de l'autre.

Mais au moindre excès que l'on peut faire, ſi l'on ſuppoſe la quantité de la matiere preſqu'égale, elle ſera certainement égale à la quantité de la liqueur qui aura été ſéparée dans cet intervalle, & dépoſée dans les glandes. Et quoique cet excès ſoit eſtimé peu de choſe, cependant la difference qu'il y a entre leur grandeur ſera beaucoup augmentée, ſi la glande qui a la faculté de re-

tenir, peut contenir le double, le triple, ou le quadruple de liqueur, au-delà de celle qu'une autre glande en pourra évacuer par un ſeul effort : ce qui fait qu'entre les grandeurs de ces glandes on peut aſſigner telle proportion que l'on veut, quoique la liqueur ſéparée dans le temps marqué, ſoit préciſément en même quantité dans les deux glandes.

C'eſt pour cela que bien que les glandes que l'on donne à l'uretre & au vagin ſoient d'une ſi extrême petiteſſe qu'elles échapent même à la vûë ; elles peuvent neanmoins ſéparer dans un temps reglé une auſſi grande quantité de liqueur que peuvent faire les proſtates & les teſticules joints enſemble.

Mais afin que cela ſoit mieux entendus, qu'il me ſoit permis de ſuppoſer que les glandes auſquelles les lacunes tiennent lieu de conduits excreteurs, ſeparent ſans interruption dans l'eſpace d'une minute un demi grain de liqueur. De cette maniere il y en aura dans une heure trente grains de ſeparez, & dans vingt-quatre heures ou dans l'eſpace d'un jour, il y en aura douze drachmes ou une demie once, & cette quantité

ſera plus grande que celle qui ſera continuellement fournie aux proſtates, aux teſticules & aux veſicules ſeminales dans un moyen eſpace de temps.

Il eſt donc certain par cette ſupputation que les glandes de l'uretre & du vagin peuvent juridiquement eſtre regardées comme les ſources de ces grands écoulemens que l'on voit ſe faire dans le cours d'une Gonorrhée; parce qu'elles ont les mêmes conditions que les proſtates, les teſticules, & toutes les glandes les plus viſibles peuvent s'attribuer.

On pourra peut-être inſiſter contre ce que je viens d'avancer & demander comment il ſe peut faire que dans les glandes de l'uretre & du vagin pendant le cours d'une Gonorrhée, la liqueur qu'elles fourniſſent ſoit ſi fort augmentée contre l'ordre naturel ? Mais on peut faire la même difficulté à ceux qui aſſignent aux proſtates le ſiege de la Gonorrhée, qu'à nous autres qui l'établiſſons dans l'uretre & dans le vagin.

Car nous avons cy-devant démontré que le grand écoulement de la Gonorrhée comparé aux humeurs qui ſont ſeparées par les proſtates avec celles

qui le ſont par les lacunes, ſont à raiſon de la quantité, du moins en égale proportion, ſi la quantité n'eſt peut-être pas plus grande de la part des lacunes; & pour le dire en un mot, en quelqu'endroit qu'on mette le ſiege de cet écoulement, cette difficulté ſubſiſtera toûjours, & ne ſera jamais levée, à moins que nous n'ayons auparavant fait comprendre les moyens par leſquels la liqueur ſéparée par une glande peut être augmentée de cette admirable maniere, & avec un tel excès.

L'économie animale nous fait très-certainement entendre que ſi une glande, ou quelque conduit excretoire ſont irritez par quelque cauſe que ce ſoit, la liqueur qui eſt expulſée par cette irritation, ſe produira avec d'autant plus d'abondance que la force dont elle ſera irritée, ſera plus active & plus vigoureuſe.

On ſçait par experience que ſi l'on applique ſur quelque partie du corps la poudre de cantarides, il s'éleve d'abord une puſtule ſur la peau, & que la force de l'irritation tire des glandes une quantité de ſéroſité beaucoup plus abondante qu'il n'en ſort par la tranſpiration.

Il arrive ſouvent que les petites particules de cette poudre que le vehicule du ſang peut porter vers la veſſie, & les parties genitales par leur irritation inflammatoire, excitent en ces endroits de grandes inflammations des ardeurs extrêmes des priapiſmes & des ſuppreſſions d'urine très-vehementes. Et je ne doute pas que ſi l'on mettoit cette poudre ſur l'uretre ou ſur le vagin, elle n'y causât de grandes inflammations & & des ulceres, & qu'il n'en ſortit beaucoup d'humeurs ſemblables à celles de la Gonorrhée; & que ſi ces humeurs n'étoient peut-être pas ſi acres & ſi malignes que celle de la Gonorhée, leur écoulement ne dureroit peut-être pas moins.

Puis donc que le virus dont nous parlons, eſt empreint d'un certain eſprit acre & penetrant, pourquoi en irritant les glandes de l'uretre & du vagin n'y excitera-t-il pas des inflammations & des ulceres? Pourquoi n'y attirera-t-il pas par une force à peu près ſemblable à celle des cantarides, une quantité d'humeurs propre à fournir l'écoulement de la Gonorrhée?

De plus, nous ſçavons avec certitu-

de que le venin ſubtil de la Gonorrhée s'agite encore avec plus de violence, & qu'étant calmé & comme aſſoupi, il ſe reveille quelquefois ſoudainement, & ſe gonfle de nouveau & qu'il peut ſe convertir. Enfin, l'humeur glanduleuſe, en y introduiſant une dépravation encore plus fâcheuſe & plus maligne que celle que peuvent produire les cantharides.

Si l'on ajoûte à tout cela, le nombre incroyable des glandes de l'uretre & du vagin, leurs conduits ſans nombre la brieveté & la largeur de leurs excreteurs; on expliquera encore plus clairement l'abondance & la durée du flux de la Gonorrhée. Examinant donc, & peſant toutes ces choſes avec un eſprit tranquile, je ne doute pas qu'on ne convienne que toute la quantité de matiere, telle qu'on puiſſe l'obſerver dans la plus longue Gonorrhée, peut proceder des glandes de l'uretre & du vagin en y joignant l'aiguillon du virus.

Corollaire premier.

Par tous les raiſonnemens precedens, nous avons donné une ſolution facile

à l'experience du ſieur de Blegny, qui rapporte que quelques femmes ont gagné du mal ſans avoir fait au tems du coït l'éjaculation d'aucune ſemence. Et cet exemple renverſe de fond en comble ſa propre hypotheſe & celle de tous ſes ſectateurs : au lieu qu'il eſt facile d'expliquer ce Phenomene, en admettant la théorie que nous venons de donner ſur le ſiege & ſur la matiere de la Gonorrhée.

Second Corollaire.

Au ſurplus, notre opinion, ne nous oblige point à établir la Gonorrhée des femmes dans la matrice. Au contraire, il n'y a aucun de nos adverſaires, qui pour l'explication du phénomene que fourniſſent les deux exemples du même genre ci-devant alleguez, n'admette deux hypotheſes ; cela étant, ils ne ſatisferoient pas aux ſymptômes qui regardent la Gonorrhée des femmes ; comme on en peut juger très-pertinement de ce qui a été dit dans le préſent chapitre & dans le précedent.

Il y en a pourtant quelques-uns, qui n'étant pas informez des exemples que

nous avons ci-devant tirez de la pratique, & des maximes qui ne ſont fondées que ſur la théorie que nous avons alleguée, auront beaucoup de peine à ſe perſuader que la quantité d'une liqueur puiſſe être augmentée du centiéme & du milliéme, par la ſeule irritation des glandes & de leurs conduits excreteurs.

Mais ſi ces gens ſont des ignorans craſſes, & qu'ils ne ſoient initiez dans aucuns principes, ils doivent neceſſairement être convaincus à cet égard par les raiſons que nous avons ci-devant alleguées, pour peu qu'ils ſe reſſouviennent de ce qui arrivent aux femmes qui ont des fleurs blanches, & qu'ils comparent la quantité de la liqueur que l'on a coutume de rencontrer dans le vagin des femmes, avec l'incroyable quantité du flux que fournit cette maladie.

Or tout le monde convient que ce flux exceſſif ne vient que de la mauvaiſe diſpoſition du corps, & que les diverſes couleurs de la matiere de ce flux reſſemblent tellement à celle de la Gonorrhée, qu'il faut être bien routiné dans la pratique medecinale pour les pouvoir diſtinguer. Ainſi la grande quantité

d'humeurs qui s'évacuent dans les fleurs blanches, concourent également à mieux expliquer le flux de la Gonorrhée dans les femmes & même dans les hommes.

Toutes les difficultez qui se rencontrent dans l'explication de la Gonorrhée, sont par-là facilement levées en peu de paroles, & ces symptômes sont faciles à entendre pour peu qu'on se livre à notre hypothese qui tombe même sous les sens. De maniere que toute la diligence & l'attention que l'on apportera dans la suite à rassembler des faits, & à rapporter à notre hypothese tous les symptômes que l'on observe ou dans l'augmentation du mal, ou dans son declin, ne tendront à d'autre fin qu'à éclaircir la verité.

Mais avant de mettre ce projet en execution, & que nous parcourions dans le détail tous les principes qui ont été posez en general, les lecteurs, comme je crois, ne désaprouveront pas, que je rapporte quelque chose de ce que les anciens ont pensé de l'origine de la verole & de la Gonorrhée. J'emploirai pour cela les propres termes de Fernel, qui rapporte leurs sentimens avec son élegance ordinaire.

« La vapeur ou l'esprit qui rampe
» interieurement dans le conduit cave
» de la verge, (car il n'est pas croya-
» ble qu'il s'y porte quelqu'humeur,)
» corrompt le sang de la veine cave &
» l'esprit de la grande artere. Pour
» lors il se forme un bubon dans laisne:
» & la Gonorrhée se montre ensuite
» lorsque les vaisseaux spermatiques
» & les reins ont été affectez, ce qui
» donne lieu à un flux virulent, très-sale
» & très-honteux. »

CHAPITRE V.

Où l'on fait voir qu'une matiere acre communiquée d'un sexe à l'autre, donne naissance à la Gonorrhée.

NOus donnerons un éclaircissement considerable à la nature de l'acrimonie qui cause la Gonorrhée, aussi-bien qu'aux effets incroyables de la nature qui tombent sous nos yeux, si nous comparons cette acrimonie avec d'autres humeurs imbuës de la même qualité, soit que ces humeurs soient naturellement dans le corps, ou qu'elles

y ayent été introduites par une mixtion artificielle.

Si donc on vient à mêler du virus de la Gonorrhée avec la teinture de violete ou avec le ſuc de tourneſol, le dernier mélange prendra auſſi-tôt la couleur de cuivre, & la premiere mixtion ſera d'un rouge un peu plus clair ; & comme tout eſprit acide a coutume de rougir ces deux ſortes de liqueurs, il s'enſuit que la matiere que fournit la Gonorrhée, eſt chargée d'un ſel acide & corroſif.

Mais comme l'experience nous fait ſouvent connoître, que ce virus (bien qu'en plus grande quantité qu'il n'eſt neceſſaire pour produire un chancre venerien, & plus abondant encore qu'il n'en faut pour cauſer une Gonorrhée) ce virus, dis-je, appliqué ſur la verge, ni excite, ni puſtule, ni le moindre ulcere, & n'y cauſe point les irritations ordinaires des acides, & qu'il ne fait aucune impreſſion ſur la ſubſtance délicate du gland, dans certains hommes qui l'ont toûjours découvert, pendant que ceux qui ne le découvrent qu'au tems du coït ſont très-ſujets à contracter des ulceres chancreux.

Il eſt donc aiſé d'inferer de là que cet

ulcere chancreux n'eſt pas également excité dans ces deux glandes, dont la ſubſtance eſt ſemblable, mais dont la diſpoſition de la peau eſt differente, qu'il agit neanmoins avec tant de force, qu'il ulcere auſſi-bien la peau que le feu même, & l'eau forte ont coutume de faire, & la rendent rugueuſe & ſeche à la maniere d'un charbon brûlé.

Or tout de même que quelque partie que ce ſoit de la cuticule par l'oppoſition de l'eſprit de vitriol, du beure d'antimoine, de la pierre infernale, ou de quelqu'autre medicament cauſtique, eſt preſque auſſi-tôt brûlée de la même maniere, je ne diſconviendrai pas que le virus de la Gonorrhée ne ſoit bien moins acre que ces medicamens, mais il les ſurpaſſe en ce qu'il acquiert de nouvelles force étant mêlé avec une humeur capable d'augmenter en lui cette qualité malfaiſante.

Au contraire nous ſçavons certainement que cette matiere contagieuſe étant comparée avec toutes les autres liqueurs de cette eſpece que l'on ait jamais trouvées dans le corps humain, eſt plus corroſive qu'aucune autre, la ſanie très-acre qui ſort des ulceres ſcor-

butiques, où d'un herpes milliaire, ou d'un cancer ulceré, ou des ulceres phagedeniques & chironiens, appliquée en quantité ſur les parties du corps les plus délicates n'y cauſe pas le moindre ulcere, ni même la moindre puſtule.

On peut de ce que nous avons déja dit connoître la nature de cette acrimonie, qui ſera encore plus ſenſible quand nous y aurons joint l'hiſtoire de tous les accidens qui l'accompagnent. Il faut à preſent examiner l'action de l'eſprit acide qui acquiert en agiſſant des forces de plus en plus vigoureuſes, & qui dépravant tous les ſucs du corps, lui ôte quelquefois la vie, avant qu'il ſoit lui-meſme réduit à ſon dernier état, & qu'il ſoit parvenu à ſon dernier periode.

Nous inſiſterons un peu davantage ſur la maniere dont le virus ſe montre à ſa naiſſance, & comment il cauſe la Gonorrhée avec toute la ſuite de ſes accidens, parce que ce dénouëment entre dans notre deſſein.

L'action pernicieuſe de la liqueur acide conſiſte principalement en ce qu'elle agace ſans ceſſe les vaiſſeaux du corps où elle s'arrête par une violente contraction : & lorſque ces vaiſſeaux, ou

par leur élaſticité naturelle, ou par la rapidité du mouvement des liqueurs qu'ils contiennent, ſont plus ou moins rétablis dans leur integrité naturelle, ils laiſſent couler ſans ceſſe plus abondamment les humeurs qu'ils ſeparent ou qu'ils contiennent, ainſi les petites ouvertures des canaux excreteurs, & les conduits mêmes des lacunes, excités par l'aiguillon de l'eſprit contagieux, pouſſent en avant la liqueur qui ſort de ces conduits avec une impetuoſité proportionnée, toutes choſes étant égales, à l'aiguillon qui les fait agir.

C'eſt de là que nous devons tirer avec avantage la raiſon de tout ce qui peut arriver dans le cours d'une Gonorrhée ſoit prudemment, ſoit indoctement ſupprimée : parce que l'humeur contagieuſe étant ce qu'elle eſt, & étant appliquée au vaiſſeau qui la contient par la force de l'aiguillon qui la fait agir, & étant moins aperçûë par le tact que la ſubſtance de la glande, on ne peut douter que le virus qui produit la Gonorrhée ne ſoit en bien moindre quantité, que celui qui donne naiſſance à l'ulcere chancreux : enſorte que la quantité du venin qui forme la Gonorrhée ne peſe

peut-être pas la millieme partie d'un grain. Car ſi l'on peut faire quelque comparaiſon entre la matiere du chancre & de la Gonorrhée, il réſulte de ce qui a été dit précedemment qu'il n'y aura pas de quoi former une Gonorrhée.

Il eſt évident par mon hypotheſe que le chancre formé & aſſemblé dans l'interieur eſt en état de réprimer le flux de la Gonorrhée, & d'empêcher qu'il ne ſe montre au dehors, & qu'encore que l'experience ait très-ſouvent juſtifié ce que nous avançons ſur cet article, pluſieurs y ont pourtant été trompez, au grand danger du malade, & au deshonneur du Medecin.

C'eſt pourquoi j'eſtime qu'il eſt fort neceſſaire de rapporter un exemple de cette nature qui eſt fort convenable à ma diſſertation, exemple qui étant goûté avec un eſprit attentif & judicieux, ſervira beaucoup à faire bien connoître les accidens de la maladie, & à mieux entendre la bonne maniere de la guérir.

Le chancre dont nous allons parler ſe manifeſta à la racine du gland ayant dans ſon commencement une très-petite étenduë, & comme il n'y avoit au-

cun ſoupçon de Gonorrhée, il ſe paſſa pluſieurs jours ſans que l'on s'adreſſât au Medecin: & quoique ce chancre à cauſe de ſa petiteſſe promit une promte gueriſon, il ne ceda pourtant pas à mon onguent comme faiſoient d'autres chancres plus conſiderables, mais il s'étendit de tous côtez, & ſe communiqua de toutes parts aux parties voiſines.

Sur de ſi mauvais indices, il me vint auſſi-tôt en penſée que le virus gagnoit l'uretre dans toute ſon étenduë, & qu'une Gonorrhée ne tarderoit pas à ſe déclarer quand le chancre ſeroit ouvert. Je fis donc prendre au plûtôt des remedes interieurs au malade, leſquels après avoir heureuſement arrêté la corroſion du virus, trois ſemaines s'étant écoulées aprés le coït impur, firent paroître la Gonorrhée.

Il eſt encore à remarquer, que le flux ne s'augmenta pas peu à peu comme il fait d'ordinaire, mais qu'il coula dabord avec abondance, comme quand la Gonorrhée récidive lorſquelle a été arrêtée par des remedes aſtringens, rendant deux cuillerées de pus en douze heures, d'où il paroît clairement que l'humeur des glandes odorantes, avoit été cor-

rompuë & ſeparée trop abondamment; mais que le reſte de l'humeur ne pouvoit s'échaper juſqu'à ce que l'eſcharre du chancre qui l'avoit réprimée fut enlevé.

Ayant fortuitement communiqué la choſe à un de mes amis très-verſé dans le traitement des maux veneriens, il me dit qu'il avoit eu dans ſa pratique pluſieurs exemples ſemblables, dont la raiſon ne lui avoit pas été connuë. Il m'en cita un entr'autres qui me paroît d'une grande conſideration que je joindrai au précedent d'autant plus volontiers que le Medecin & le malade en ont été contens.

Notre ami ayant été appellé pour traiter un malade de la verole, il ſçavoit qu'on lui avoit auparavant arrêté une Gonorrhée par des purgatifs joints à des aſtringens en petite quantité, que le flux avoit été en peu de tems bien arrêté, mais que ſept ſemaines après il étoit revenu de plus belle. Ce flux recidivé ayant été réprimé par les mêmes remedes avoit paru guéri pendant un mois, mais après avoir paru pour la troiſiéme fois, il avoit été arrêté : incontinent après cette ſuppreſſion il parut au malade une

exoſtoſe ſur le front qui fut applanie par le retour de la Gonorrhée, qui ſe trouva encore arrêtée par les mêmes remedes, & reſta dans cet état pendant quelque mois, juſqu'à ce qu'enfin elle ſe convertit dans une vraie & legitime verole.

Ni le Medecin du malade ni moi ne trouverent rien à reprendre ſur la curation de la Gonorrhée, non plus qu'à imputer ſes frequentes recidives à quelque omiſſion qui eut été faite dans ſon traitement; de ſorte qu'ils furent l'un & l'autre fort étonnez de ce que la verole paroiſſoit ſi promptement, outre que dans ces frequentes recidives qui donnent lieu à de longs écoulemens, la Gonorrhée perd d'ordinaire toute ſa force & toute ſa malignité. Il étoit donc encore plus merveilleux de voir ſucceder la verole à un flux qui avoit paru à tant de repriſes & qui avoit duré ſi long-tems, ſi la prudence des Medecins n'avoit pas été reprehenſible.

Mais nous ceſſerons bien-tôt d'admirer ce qui nous paroiſſoit auparavant ſi merveilleux, en ſuppoſant qu'il y avoit un chancre caché dans l'uretre : car la malignité de cet ulcere chancreux ne pouvoit pas être détruite ni adoucie par

les remedes dont on vient de parler, ni par ceux dont nous parlerons encore, & le flux ne pouvoit non plus être arrêté par ces moyens : car s'il reſte la moindre petite particule du virus qui n'ait pas été enlevée, elle attaque les parties voiſines & ſe les aſſocie, & gâte enfin toute la maſſe des humeurs.

Lorſque le flux de la Gonorrhée s'arrête, & que l'on ceſſe d'uſer des remedes, le chancre recommence à faire ſon progrès, & reprenant de nouvelles forces, ſe tourne en Gonorrhée, laquelle étant reprimée par les remedes ci-devant énoncez, reprend enſuite ſon cours, juſqu'à ce que le mal ait été radicalement détruit, & que ſa gueriſon ſoit parfaite, ou que ſa malignité étant augmentée il produiſe une verole bien caracteriſée.

La diſſipation de l'exoſtoſe quand la Gonorrhée reprenoit ſon cours, eſt ſans doute une choſe admirable, cependant il eſt aſſez facile d'en donner l'explication ſi l'on a bien compris les choſes qui ont été dites ci-devant dans le ſecond Chapitre de ce Traité. Alexandre Trajan Petrone a eu quelque idée de ce que nous diſons, lorſqu'étant prêt de don-

ner la cure de la Gonorrhée, qui a resisté aux purgatifs & aux autres remedes, il ajoûte :

» Souvent, dit-il, il lui arrive de préserver le reste du corps de l'atteinte » de la verole.

Mais comme cette irritation fait continuellement agir ses aiguillons, il faut aussi qu'elle produise ses effets sans relâche.

De là vient que durant le jour & pendant la nuit, en quelque état que le corps soit, il se fait un continuel épanchement de cette matiere. Il est aussi très-fort à remarquer que cette liqueur ne se montre guere avant qu'il se forme quelque ulcere, & quelle est aussi beaucoup plus blanchâtre & plus visqueuse que l'ulcere même, comme nous l'avons déja insinué: ce qui fait évidemment concevoir que cette liqueur blanche & visqueuse qui paroit si-tôt au dehors, n'est autre chose que l'humeur des lacunes qui n'est pas autrement virulente & peu chargé d'esprit acide.

Cette premiere maladie bien que fort ordinaire ne peut pourtant pas être bien entenduë en suivant les précedentes hypotheses : car si tous les symptomes de

la Gonorrhée pouvoient s'entendre en ſuppoſant le ſiege de la maladie aux veſicules ſeminaires, perſonne cependant ne conviendra que l'écoulement puiſſe ſe faire avant que la ſemence ou la liqueur des proſtates ſoit corrompuë.

Mais ſi la corruption de ces matieres eſt ſuppoſée faite au même endroit, il faudroit que la liqueur conſervât la même couleur jaune ou verte dont elle auroit été teinte à l'endroit de ſa corruption, ce qui eſt contraire à l'experience. De plus ſi cette matiere corrompuë étoit formée d'un vrai pus, il faudroit qu'elle eut dés ſon commencement ſes plus mauvaiſes qualitez, manifeſtées par la couleur jaune ou verte, ce qui n'arrive pas : & comme l'explication de ce ſymptome eſt très-facile, ſelon notre hypotheſe, notre opinion tire de là une nouvelle preuve de ſa ſolidité.

La liqueur qui eſt blanchâtre & viſqueuſe au commencement de la maladie devient plus ſubtile, plus jaune & plus verdâtre dans ſon augmentation. Cette ſubtilité doit lui venir pour la plus grande partie de la quantité d'une humeur qui en eſt ſeparée, quoique l'on puiſſe peut-être l'attribuer en quelque façon

à la nature de la liqueur ou des ſels qui lui donnent cette couleur. Mais on peut encore imputer en partie cette couleur jaune, aux humeurs jaunâtres du ſang humain, & en partie encore aux ſels acides qui cauſent la Gonorrhée.

Pour ce qui eſt des premiers écoulemens, nous ſçavons fort bien que ſi la ſecretion des liqueurs eſt précipitée dans les lieux où elle ſe fait, ou que ſi les glandes ſouffrent quelque leſion, ces liqueurs qui y ſont mêlées ſont moins pures qu'ailleurs après leur ſeparation. On comprend par là pour quelle raiſon le fiel mêlé avec cette liqueur lui donne une couleur jaune : ce qui eſt non-ſeulement conforme à nos ſenſations, mais ce qui s'accorde auſſi fort bien avec l'experience la plus commune.

Dans les ſcrophules & les autres ulceres de même nature, l'humeur qui fermente eſt encore plus jaune que celle de la Gonorrhée, quoi qu'étant répanduë ſur un linge, & s'y étant ſechée ſa couleur paroiſſe un peu affoiblie : ce qui vient de ce que la liqueur de ces ulceres, qui prend cette couleur, étant plus ſubtile que celle de la Gonorrhée, elle ſe déſeche plus promptement, &

ſe diſſipe en vapeurs. Mais comme cette couleur jaune communique quelque choſe aux ulceres contagieux auſſi bien qu'à ceux qui ne le ſont pas, rien ne nous empêche d'inferer de là, que cette couleur dans ces deux ſortes d'ulceres, eſt produite de la même cauſe, ſçavoir, des particules bilieuſes du ſang.

Auſſi voyons nous ſouvent par experience que la Gonorrhée ſe guérit quoique la matiere qu'elle fournit ait juſqu'à la derniere goute une couleur jaune : ce qui ne pourroit pas être, ſi cette couleur jaune faiſoit toûjours partie de la contagion, ou qu'elle en fut une marque.

Puis donc que la verole ſuccede très-ſouvent à la ſuppreſſion de la matiere jaune que fournit la Gonorrhée, il eſt très-probable que la contagion eſt naturellement diſpoſée à produire cette couleur, & qu'on a lieu de conjecturer que cette matiere jaune & corroſive eſt de la nature d'un ſel acide, parce que mêlant avec des ſels urineux, un alcali, & les particules irregulieres de la lymphe, ce mélange lui fait prendre aiſément la couleur verte qui eſt ſa derniere couleur.

Premier Corollaire.

Tout cela fait aſſez connoître que plus le flux de la Gonorrhée a été prompt à paroître, & plus il y a eu d'acrimonie toutes choſes proportionnées ; & qu'il y en a moins lorſqu'il eſt plus longtems retenu, à moins qu'un chancre ne ſoit caché au dedans.

Second Corollaire.

L'augmentation du flux quatre ou cinq jours après ſon commencement eſt proportionnée au degré de corroſion que la virulence a acquiſe pendant cet intervale.

Troiſiéme Corollaire.

La couleur devient d'autant plus forte pendant ces quatre & cinq premiers jours, qu'il s'y joint une plus grande quantité de ſels, dont l'action s'augmente de jour en jour à proportion de la quantité des fluides.

Quatriéme Corollaire.

Quand le flux eſt fort abondant la verole ne ſçauroit ſe produire, parce que le virus ſe décharge entierement par la verge; & lorſqu'il ne peut pas s'échaper par cet endroit, il reflüe dans la maſſe du ſang, & en l'infectant il cauſe la verole.

Scholie.

En raſſemblant tout ce que nous avons dit juſqu'à preſent, il eſt évident que le virus venerien eſt un venin d'une nature particuliere qui s'allie avec les autres humeurs, & qu'il ne peut par conſequent être radicalement dompté que par l'uſage des remedes interieurs.

Mais avant de finir ce Chapitre, il eſt propos de paſſer legerement ſur une obſervation du Sieur de Blegny, parce qu'elle eſt très-ſinguliere, & quelle renverſe de fond en comble toute ſon opinion ſur la nature & le ſiege de la Gonorrhée.

» Quand, dit-il, on eſt attaqué d'une
» virulente Gonorrhée, que l'on a une

» grande envie d'uriner, & que le ca-
» nal de l'urine eſt en même tems rem-
» pli & irrité d'une grande quantité de
» pus d'une couleur un peu verdâtre
» ou jaunâtre, on ne peut alors douter
» que la veſſie & les parties de ſon voi-
» ſinage ne ſoient enflammées : mais
» nous avons ci-devant fait voir qu'il
» eſt abſurde d'attribuer ce mal à la veſ-
» ſie.

Je voudrois bien ſçavoir ce que cet Auteur veut dire en diſtinguant l'inflammation de la veſſie de cette couleur verdâtre & jaunâtre.

Que faut-il donc penſer des femmes qui ont un écoulement teint de ces couleurs jaunâtre & verdâtre? quand l'Auteur dit en meſme-tems qu'elles n'ont point cette maladie. Mais pour ne nous pas arrêter plus long-tems à refuter une hypotheſe ſi défectueuſe; il faut obſerver ce que diſent preſque unanimement tous les Medecins, ſçavoir que la matiere de la Gonorrhée s'échape ſans aucune érection de la verge dans les hommes, & ſans aucun ſentiment de plaiſir dans les deux ſexes, & que ce ſymptome pouvant ſe rencontrer également

dans la Gonorrhée benigne, & dans la virulente il ne doit pas être regardé comme un ſigne déciſif du caractere de maladie.

La raiſon en eſt d'un côté & d'autre que les écoulemens de ſa Gonorrhée doivent leur origine au relâchement des valvules qui ſont attachées aux ouvertures des vaiſſeaux ſpermatiques, ou à la liqueur excitée par l'irritation des lacunes. Mais comme ces écoulemens ne ſont de part ni d'autre les cauſes ou les effets de la convoitiſe, ils n'excitent pas le moindre ſentiment de volupté.

Il ſeroit plûtôt à remarquer ſelon l'exacte verité, que la vertu irritante de l'acrimonie du virus cauſe au commencement & à la fin de la maladie un tel ſentiment de plaiſir, qu'il ſe rencontre à peine une Gonorrhée, qui ne cauſe dans ces tems là des pollutions nocturnes.

Tout ce que nous avons crû appartenir en general aux plus communes indications de la Gonorrhée, ainſi que ſa nature, ſon ſiege & ſes cauſes, tout cela a été ſuffiſamment expliqué dans ce Chapitre; il s'agit maintenant de voir ſi notre hypotheſe cadre à l'explication

de tous ſes ſymptomes, & ſuffit à les calmer, pendant que la maladie qui les multiplie & les entretient occupe toute l'attention du Medecin.

CHAPITRE VI.

Des douleurs aiguës que l'on reſſent en urinant.

LA douleur que l'on reſſent en urinant eſt tellement inſeparable de la Gonorrhée, que les François déſignent très-ſouvent la maladie même ſous le nom de cet accident. Quand cette douleur ne ſe fait pas ſentir au commencement de la maladie, & qu'elle ne s'augmente que lorſque les humeurs ſont fort corrompuës, & quand cette douleur ſe diſſipe entierement, lorſque la force de l'acrimonie eſt amortie, cette ardeur d'urine ne doit paſſer que pour un accident.

Il ſera très-aiſé de comprendre comment l'urine cauſe ces grandes douleurs, ſi l'on convient que l'uretre eſt composé de parties tant membraneuſes que ſpongieuſes. Car comme les parties membraneuſe, ſont irritées par quelque hu-

meur acre, tout auſſi-tôt les fibres nerveuſes étant piquées par un ſentiment d'aſperité, font que les liqueurs qui cauſoient un ſentiment agréable, ou du moins dont l'inſipidité ne faiſoit aucune peine aux parties, leur cauſent enſuite une douleur très-aiguë, & les moleſtent cruellement. Ce qui vient de ce que l'urine chargée à l'excès de particules ſalines dont elle eſt comme raſſaſiée, pique fortement & frappe durement ſes fibres.

Tout cela s'éclaircira encore davantage. Si nous nous repreſentons que toutes les fibres du corps dépouillés de la peau exterieure, étant arroſées d'une ſaumure, ne pourroient manquer d'être ſaiſies d'abord d'une douleur extraordinaire.

Et parce que l'humeur même que la nature avoit deſtinée pour défendre l'uretre contre l'acreté de l'urine & de la ſemence, étant elle-même vicié, elle agace les fibres qu'elle devroit préſerver de ces atteintes, il faut neceſſairement que ce canal ſouffre une douleur plus violente, & qu'elle ſoit dans un continuel tourment.

Parce que la liqueur fournie par les

glandes odorantes, expoſe par ſon défaut à des coups redoublez, & aux impreſſions les plus facheuſes, non-ſeulement le canal de l'urine dénué de ſa défenſe naturelle, mais cette liqueur même chargée d'un eſprit acre & corrompu croît à vûë d'œil, & excite un ſentiment de douleur plus conſiderable que l'urine & la ſemence n'en peuvent cauſer. C'eſt ce qui fait encore mieux connoître, comment la ſubſtance délicate de l'uretre eſt irritée par la ſalure de l'humeur virulente.

Car comme un ſentiment de chaleur quand nous rendons l'urine échauffée porte toûjours avec elle un ſentiment douloureux, nous nous imaginons volontiers que l'ardeur de l'urine eſt cauſe de la douleur. Mais parce que les Medecins s'appercevoient que l'ardeur de l'urine, ainſi que la douleur proviennent de la boiſſon des liqueurs chargées d'un eſprit brûlant, ils ont crû que cette experience convenoit non-ſeulement au genie du terme, mais qu'elle ſuffiſoit même à l'explication du ſymptome : & ce qui ſembloit encore mieux confirmer la choſe, c'eſt que par l'uſage d'une boiſſon douce, & l'ardeur & la chaleur ſe ſe calmoient peu à peu.

Mais puiſque nous avons indiqué ci-devant la veritable cauſe de la douleur, il ne ſera pas difficile de développer & de mettre en tout leur jour tant d'exemples ſi feconds en paralogiſmes.

Car ſi cette liqueur ainſi raſſaſiée de ſels, peut cauſer à une partie privée de la peau de ſi cruelles douleurs, alors certainement plus cette liqueur ſera chargée de ſels & plus la douleur qu'elle cauſera ſera forte & conſtante, & tout au contraire moins elle aura de ſalure, moins elle ſera en état de cauſer de la douleur.

Nous ſçavons au ſurplus très-certainement que toutes les liqueurs qui ſont capables d'enyvrer, à moins que l'on n'en boive avec excès, diminuent la ſeroſité de l'urine, au lieu que celles qui ſont les plus acqueuſes l'augmentent, d'autant mieux qu'on les boit en plus grande quantité. Puis donc que la quantité de la ſeroſité eſt diminuée par les liqueurs ſpiritueuſes, & quelle eſt augmentée par les aqueuſes & ſubtiles, il faut que les ſels qui compoſent l'urine, y ſoient aſſemblez en plus grande quantité dans les yvrognes, & qu'ils cauſent par conſequent une douleur plus con-

siderable; au lieu que dans les buveurs d'eau ils sont plus rares, & ils irritent moins les fibres par leur acrimonie.

C'est pourquoi sans avoir égard aux liqueurs chaudes ou froides que nous bûvons, la douleur aiguë que l'on souffre en urinant, ou s'augmente en durée selon la quantité de la serosité, ou est soulagée en s'augmentant. On donnera encore plus de clarté à ce raisonnement si l'operation se fait par des medicamens désicatifs.

Car si l'on se sert d'une part d'un medicament qui ait la vertu d'exciter les urines, ou d'un autre qui rejette la serosité sur les autres glandes du corps, le soulagement de la douleur que donnera le premiere remede, & l'augmentation du même symptome qui sera procurée par le second, quoique ces effets soient differens, ce soulagement, dis-je, ne laissera pas d'être certain & déterminé; de toutes ces choses generalement, il est plus visible que les douleurs aiguës que l'on ressent sont excitées par les sels des urines, de maniere que cette ardeur d'urine que l'on souffre, a été jusqu'à present mal dévoilée par les Auteurs Latins & François.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'expliquer par quelle efficace la chaleur peut diſſoudre les ſels de l'urine, & animer les fibres affoiblies, & ſi nous entreprenions de réſoudre cette difficulté, elle ne ſerviroit qu'à confirmer davantage notre Théorie.

C'eſt auſſi pour la même raiſon qu'en urinant les premieres & les dernieres gouttes de l'urine font toûjours plus de douleur aux malades. Les anciens Medecins ſupçonnoient alors qu'il y avoit une pierre retenuë dans la veſſie, qui a coutume de cauſer un ſentiment à peu près ſemblable à celui d'une Gonorrhée.

Mais le caractere de cette maladie eſt plus aiſément déduit des principes qui ont été ci-devant oppoſez : car tout de même que l'urine qui coule dans le canal d'un uretre ulceré y cauſe de la douleur, cette douleur ſera auſſi plus violente, ſi l'urine y coule auſſi long-tems qu'il faut pour que toutes les particules du ſel ſoient diſſoutes & délayées par la liqueur qui ſort: or le mauvais levain de la Gonorrhée arrête un peu les premieres petites gouttes de l'urine dans leur courſe, auſſi-bien que les dernieres, & les empêche de s'échapper ſi

promptement hors de leur canal, d'où il arrive que les malades reſſentent une grande douleur en commençant & en finiſſant d'uriner, parce que les ſels de l'urine étant un plus long-tems retenus avec l'urine dans ces deux tems là, lancent plus vivement leurs aiguillons contre l'uretre.

Il faut auſſi remarquer en paſſant qu'à l'endroit où les corps carverneux ſe joignent au gland, l'ardeur d'urine & l'envie d'uriner ſe font ſentir plus vivement, & que c'eſt une nouvelle raiſon qui confirme notre opinion, & qui fait voir qu'il ne vient rien des proſtates, ni des lieux encore plus éloignez, comme de leur ſource, & c'eſt là une preuve indirecte de ce que nous avons avancé.

Les ardeurs d'urine que reſſentent les femmes qui ſont attaquées de la Gonorrhée ont aſſurement les mêmes cauſes que nous avons adoptées en parlant de celles des hommes, quoique la douleur que les femmes reſſent ne marque pas ſi ſûrement & ſi préciſement peut-être le ſiege de la maladie que celle des hommes, dont l'urine parcourt toute l'étenduë de l'uretre : car il eſt plus probable

probable que tout le vagin des femmes eſt affecté; mais que les épreintes des plus vives douleurs ſe font ſentir dans les lacunes inferieures qui ſont au-deſſous de l'uretre, & qui ſont ſeules arroſées de l'urine: cependant cette ardeur d'urine que nous croyons n'être qu'un ſymptome, eſt en telle conſideration chez les Auteurs François, que ſi on les en croit, elle merite de donner le nom à la maladie même, & d'attirer toute l'attention des Medecins pour ſon ſoulagement & pour ſa gueriſon.

Le Sieur de Blegny diſtingue effectivement le flux de la matiere de l'ardeur d'urine: mais il a beaucoup de peine à déterminer l'étenduë de l'un & de l'autre, & à prouver que l'un peut être ſans l'autre, quoiqu'il faſſe pour cela tous ſes efforts: mais il n'a pû ſe tirer d'affaires quand il a été queſtion de décider lequel des deux avoit plus de part dans la Gonorrhée virulente, quoiqu'il diſe bien-tôt après qu'il a rendu cette difference très-manifeſte.

La propoſition du Sieur de Blegny ſur cette difference entre la Gonorrhée & l'ardeur d'urine, a pour défenſeurs généralement tous les Auteurs Fran-

çois, & entr'autre le Sieur Verduc, homme de merite, qui dans la vûë de terminer la difficulté après avoir traité plus au long cette question, n'a pourtant fait que l'embarasser davantage & de tomber dans des erreurs mieux marquées.

» La Gonorhée, dit-il, est distinguée » en deux especes, dont l'une qui pro» vient d'un congrés impur, est appel» lée virulente, parce qu'il sort de l'u» retre une matiere jaunâtre & verdâ» tre qui a beaucoup d'acreté; & l'au» tre est appellée ardeur d'urine qui cau» se au malade en urinant une vive & » palpitante chaleur, laquelle est cau» sée, ou pour s'être trop échauffé dans » le congrés, ou pour avoir bû de la » biere avec excès.

» La matiere qui s'écoule qui ne me» rite pas le nom de semence, est aqueu» se, lympide, de la consistance du blanc » d'œuf, & ne cause en sortant aucun » sentiment de plaisir. Que si cette ar» deur ne s'appaise pas, mais qu'elle » s'augmente durant plusieurs jours, » elle dégenere en Gonorrhée virulen» te, elle cause une grande distension à la » verge, une grande inflammation, en-

» fin l'extenuation, la langueur, & d'au-
» tres facheux ſymptomes.

Ces ſeules deſcriptions ſemblent plus propres à faire connoître l'eſprit confus de l'Auteur & de ſes partiſans, qu'à faire comprendre la difference qu'il prétend établir entre ces deux eſpeces de Gonorrhée. Les ſymptomes qu'il attribuë à l'une & à l'autre ſont parfaitement ſemblables, en qualité de Gonorrhée; & l'on n'a pas d'experience que la Gonorrhée que les Medecins appellent ſimple, ſe ſoit jamais convertie en virulente, ainſi la difference forgée par cet Auteur entre ces deux Gonorrhées eſt une pure fiction que nous eſtimons mieux fondée dans la fantaiſie de cet Auteur qu'elle n'a de réalité dans la nature.

A l'égard de l'ardeur d'urine que cet Ecrivain regarde comme la maladie principale, & que nous avons ci-devant regardée comme un pur ſymptome, il n'eſt pas beſoin que nous en parlions d'avantage. Je me hazarderai pourtant encore à dire, qu'il y aura à cette fin une ſignification de la Gonorrhée beaucoup plus commode, pour faire voir que cette maladie peut ſe partager en differentes eſpeces.

De plus, l'extenuation & la langueur, ſont alleguées par cet Auteur; qui n'ont jamais été par aucun Medecin, mis au rang des ſignes qui ſuccedent à la Gonorrhée. Mais la ſource de toutes ces erreurs ſemble proceder, de ce que ces ſortes de praticiens avoient remarqué que ces Gonorrhées gueriſſoient quand l'ardeur de l'urine étoit calmée.

Mais comme tous les ſymptomes partent des ſources de differentes maladies particulieres, auſſi eſt-il certain que comme ils paroiſſent de jour en jour plus doux & plus traitables, la fureur de la maladie paroît auſſi viſiblement plus moderée.

Puis dont que l'ardeur d'urine (qui eſt principalement excitée, en ce que les parties interieures de l'uretre continuellement frappées par de fortes irritations ſont dépouillées de leur tegument interieur) puis, dis-je, que cette ardeur nous paroît un peu appaiſée, & malgré ce qui peut reſter de ſalure dans l'urine, que ſa chaleur eſt beaucoup ralentie, on peut alors certainement inferer que cette agréable changement vient abſolument de l'adouciſſement des irritations, d'où il s'enſuit

que l'ardeur d'urine doit toûjours se moderer, avant que le flux se termine entierement

Toutes ces choses bien considerées, il faut necessairement convenir que le flux de la matiere virulente est le veritable indice de la Gonorrhée, & que tous les autres symptomes dont nous parlerons dans la suite, sont les effets de cette matiere virulente.

CHAPITRE VII.

De la douleur de constriction que souffre le malade dans l'erection, de l'inflammation du gland & du frein de la verge; & de l'ouverture beante de l'extremité de l'uretre.

LA raison pour laquelle la verge est tenuë dans une constriction rigide contre l'ordre naturel, est encore si peu connuë, que plusieurs Medecins ont à peine osé tenter de s'en expliquer, & que plusieurs malgré l'experience & l'autorité des anciens, l'ont confonduë avec l'inflammation du frein.

Lommius conformément à la pensée

de plusieurs autres Medecins habiles parlant de l'excroissance ulcereuse de l'uretre, s'exprime ainsi : » La parfaite » generation de cet ulcere est indiquée » par une certaine douleur particuliere, » qui excite un sentiment dans la verge » qui fait croire au malade qu'elle lui » est tirée par dessous avec un lien.

Or quoique cette sorte de douleur ressemble très-bien à ce que les François & les Anglois appellent une chaudepisse cordée, ce seroit pourtant mal suivre le le genie de ces Langues, en disant qu'un malade auroit une cordée.

Mais ce seroit agir avec peu d'équité dans la pratique medecinale, de manquer à traiter d'un symptome qui se presente tous les jours, ou de le renvoyer ailleurs comme dans une espece d'exil, afin de nous tranquiliser sur une explication difficile, en nous retranchant dans l'azile d'une honteuse ignorance : car si nous en usions ainsi, (ce que l'amour de la verité nous empêchera de faire) l'experience est abandonnée, & l'on soumet sa dignité respectable, au frivole brillant des hypotheses futilement imaginées.

Nous ne pouvons cependant assez nous étonner, qu'un ulcere tel qu'il

ſoit, puiſſe donner à la partie qu'il attaque un tel mouvement que l'on s'y croit rudement ſerré par un lien, puiſque l'on ne remarque autre choſe à la partie malade qu'une ſimple divulſion & un gonflement, il eſt plus facile aux ſens de juger que des parties contiguës ſeparées des unes des autres, ſont plûtôt affectées d'um ſentiment d'extenſion que de conſtriction.

Joint à ce qu'il eſt beaucoup plus incroyable qu'un ulcere ſoit tout entier dans la ſubſtance la plus interieure de l'uretre, pendant que la force qui comprime ce canal ulceré l'agite hors de lui même.

L'opinion que nous adoptons, eſt fondée ſur ce que nous avons ci-devant établi touchant la ſtructure de l'uretre : car comme ce canal s'étend entre les corps caverneux de la verge, dés que ces corps ſont gonflez il ſouffre une compreſſion qui eſt d'autant plus forte que les parties qui l'environnent ſont plus tenduës.

De-là vient que l'uretre étant preſſé de tous côtez eſt réduit fort à l'étroit, & reſſent une douleur ſemblable à celle qu'il devroit ſentir, s'il étoit entou-

ré d'un lien qui le ſerrât exactement.

Ce retreciſſement de l'uretre le jette dans un ſi fâcheux état, comme nous en ſommes convenus ailleurs, que la ſemence & l'urine ne ſçauroient qu'avec beaucoup de peine s'échaper de ſon canal.

Premier Corollaire.

L'endroit où réſide le virus, & juſqu'où il s'étend, eſt marqué par la douleur de l'érection.

Second Corollaire.

On peut auſſi inferer de-là que les endroits de l'uretre qui ſont ſituez auprès des veſicules ſeminaires, (en cas que le virus vint de ces veſicules) devroient ſouffrir de plus vives douleurs que les autres endroits du même canal, ce qui eſt pourtant contraire à l'experience; & la douleur de conſtriction qui n'avoit point été auparavant bien expliquée, devient intelligible & palpable par notre hypotheſe.

Il ne ſeroit peut-être pas maintenant hors de propos, d'expliquer plus à fond cette érection de la verge preſque continuelle, que la Gonorrhée cauſe à quelques particuliers; mais comme l'irritation

ritation dont la verge eſt travaillée ſans ceſſe pendant tout le cours du flux virulent, eſt connüe de tout le monde pour être la cauſe de cette érection ſpontanée, que l'on nomme priapiſme, il n'eſt pas neceſſaire que nous y inſiſtions plus long-temps.

Selon le deſſein que nous avons formé, nous avons une raiſon plus preſſante d'examiner d'autres ravages que fait la Gonorrhée, comme ſont les galles, les puſtules, les ulceres, & toute ſorte de corruption ſur les parties genitales, qui ſont des marques d'une honteuſe lubricité.

Entre tous ces veſtiges de turpitude que le virus laiſſe ſur la verge, l'inflammation du gland & du frein, l'ouverture béante de l'extremité de l'uretre, les chancres, le phymoſis & le paraphymoſis, tiennent le premier rang, dont nous avons dit quelque choſe au commencement de cet ouvrage.

De tous les organes du corps, il n'y en a aucun qui puiſſe être affligé de plus fâcheuſes maladies que le gland de la verge, & qui ſoit auſſi ſuſceptible d'un plus grand plaiſir : parce que ſa ſubſtance étant toute compoſée de nerfs

& de fibres, & revêtuë d'une membrane très-délicate, il est exposé comme sans défense aux insultes de tous les autres corps, dont il reçoit & conserve les atteintes : ce qui fait que le gland est plus vivement frappé qu'aucune autre partie des coups de la virulence.

Car quoique les fibres de cette partie avec la résistance opposée d'une autre, ne soient pas d'une grande importance, cependant ces fibres étant attaquées vers la verge, aussi-tôt la vertu constrative accourcit le gland qui est sans défense, & les vaisseaux sanguins qui sont embarassez avec ces nerfs & ces fibres, se trouvant comprimez, sont obligez de se flechir entr'eux, & de commencer à se courber en arc; & le cours du sang contenu dans ces vaisseaux ainsi courbez, est bientôt arrêté. Or la quantité superfluë de ce sang fait un amas, qui causant une excessive tension aux vaisseaux capillaires, donne lieu à une inflammation très-considerable.

C'est ainsi que la force irritante du virus, est la cause principale de cette inflammation qui frappe un peu plus fortement nos yeux à cause de la délicatesse & de la transparence de la mem-

brane, dont le gland eſt environné. Mais tout de même que l'inflammation de cette partie eſt dûë à l'eſprit irritant du virus, de même auſſi la contraction des fibres eſt toujours dirigée vers les endroits où le gland ſe joint aux corps caverneux, & cette contraction eſt d'autant plus violente dans chacune de ces fibres, que la cauſe en eſt plus forte.

Que ſi la force que nous reconnoiſſons capable de mettre les fibres en contraction, tend toujours à ſe porter de l'extremité de l'uretre vers les corps caverneux, il faut abſolument, que les lévres de l'extremité de l'uretre s'écartent les unes des autres, & c'eſt ce qui rend ſon ouverture béante.

De la differente ouverture de l'uretre, nous inferons le jugement aſſez juſte que nous pouvons porter, tant des degrez de malignité du virus, que de l'efficace que peuvent avoir les remedes, ſoit pour adoucir ſon acrimonie ou pour la détruire radicalement; parce que plus l'eſprit virulent devient acre, & plus on a lieu de juger l'inflammation du gland conſiderable, & l'ouverture béante de l'uretre d'un mauvais caractere, toutes choſes étant d'ailleurs dans l'égalité.

Ce que nous venons de dire de l'inflammation que le virus cauſe au gland, ne convient pas moins à l'explication de l'inflammation & de l'épaiſſeur du frein : parce que ce frein qui eſt formé du redoublement de la membrane du gland, eſt ſujet aux mêmes indiſpoſitions qui ſont l'inflammation & l'épaiſſeur, quand il reçoit l'impreſſion de la même virulence : ſon épaiſſeur fait qu'en s'accourciſſant il tire en bas la pointe du gland, à laquelle il touche par ſon extremité ſuperieure.

Lorſque cela arrive, c'eſt ce que les medecins modernes appellent vulgairement chaudepiſſe cordée ; & c'eſt de quoy ſe plaignent tous les anciens, qui eſtiment que le nom de cette conſtriction ne doit être donné qu'à cette douleur que la verge ſouffre, à l'occaſion de l'érection qui lui arrive contre l'ordre naturel.

CHAPITRE VIII.

Des Chancres & des Criſtalines.

ENtre les premiers ſymptômes qui accompagnent le mal venerien, les chancres tiennent le premier lieu, &

Antoine Musa, entre les anciens, nous fait entendre que ces tubercules, qui paroissent quelquefois au gland ou au prépuce, ou à l'un & à l'autre, tirent leur origine de l'acrimonie des humeurs qui sont remuées dans le coït & des particules du virus vérolique, qui sont contenuës dans le cou de la matrice, ou qui sortent de la verge masculine.

Ces choses ainsi supposées, nous pouvons dire avec certitude qu'il y a une grande difference entre les chancres du frein & du prépuce, & ceux qui attaquent le gland & les autres parties du corps : car ces derniers ressemblent à des tuberositez entourées de bords durs & inegaux ; mais les premiers ne s'élevent point au-dessus de la peau, mais sont d'une substance de laquelle, étant comprimée avec la main, il en sort une matiere un peu dure, & ils ressemblent fort à ces petits ulceres qui viennent aux lévres inferieures, & qu'on appelle des chancres.

Mais parce que ces deux especes de chancres ont une substance dure & rendent des humeurs acres, & qu'ils ont aussi beaucoup d'autres qualitez propres aux chancres, nous sommes obligez de

les appeller chancreux; & la commune dénomination de chancre chez les Latins & de carcinome, chez les Grecs nom analogique, imposé dans ces derniers temps à ces ulceres leur est legitimement dûë.

Si l'on s'étonne par hazard que la methode de guerir les chancres qui sont cachez dans les replis du frein & du prépuce, ayent jetté les auteurs dans de si grands embarras & dans de si grandes difficultez, on cessera de s'en étonner, quand on sçaura que leur nature & leurs accidens n'ont pas été encore examinez avec assez d'attention : ce qui fait que l'on n'en a encore ni de justes descriptions, ni même, comme nous avons déja dit, de noms imposez qui leur soient très-convenables.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de la cure des chancres; nous ne nous embarassons pour le present que de sçavoir comment le virus de la Gonorrhée, sortant par la verge, produit un chancre. Or faisant réflexion, & nous rappellant en memoire la dureté & les autres affections du chancre, nous nous sommes mis dans l'esprit que les parties les plus voisines pouvoient bien s'endurcir par

l'impreſſion de l'eſprit acre d'une Gonorrhée, ſoit en coagulant les liqueurs ou en les diſſipant à la maniere d'un feu dévorant : de ſorte que nous croyons que ce virus peſtilent a beaucoup d'affinité avec l'huile cauſtique de vitriol ou d'origan avec la pierre infernale, ou avec le feu même.

La ſeule coagulation ou diſſipation des humeurs qui ſont répanduës dans le frein ou dans le prépuce, & dans les autres parties membraneuſes du voiſinage, ſuffiront pour l'explication des chancres qui ſont cachez dans ces parties : pour ce qui eſt des tubercules qui s'élevent ſur le gland, ils dépendent principalement de la coagulation des liqueurs ou de leur interception.

De plus, on peut dire que la dureté des chancres eſt plûtôt dûë à la cogulation des humeurs qu'à leur diſcuſſion ; ce qui eſt confirmé d'abondant par l'uſage d'un certain medicament qui a été inventé depuis quelques années, & qui n'avoit point été rendu public avant ce temps-là. Parce que les liqueurs étant facilement diſſoutes par la vertu de ce remede, & ſans cauſer de douleur au malade, le carcinome s'anéantit

ſans léſion de ſa ſubſtance ; au lieu que par l'uſage des medicamens eſcharrotiques, la chair ſe conſume avec beaucoup de douleur : ce qui a porté les Medecins à croire que les chancres, par rapport à leur cauſe, ont des qualitez approchantes de celles du feu.

Mais quand les chancres ſont cauſez par l'eſprit acre de la Gonorrhée qui irrite le prépuce & le gland ; il s'enſuit que plus les glandes ſont tendres & délicates, & plus elles ont de facilité à recevoir l'inpreſſion de ce venin peſtilent, enſorte que l'on a ſujet de plaindre la miſerable condition de ceux qui ont toûjours leur gland couvert du prépuce : car comme leur gland toûjours couvert eſt d'une ſubſtance plus molle & plus délicate, le virus qui s'y trouve arrêté a tout le temps de s'y étendre & de s'y fixer.

Cela nous fait donc comprendre comment un chancre ſe peut communiquer d'un ſujet à un autre dans l'acte venerien. Le mercure doux nous fait aſſez connoître comment ils ſe forment ; car s'il eſt donné en trop forte doſe, & s'il n'a pas été par une loüable préparation ſuffiſamment dépoüillé des poin-

tes irritantes de ſes ſels, il ne manquera pas d'exciter ſur la langue & aux jouës de petits ulceres, tout ſemblables à ceux que le virus a coutume d'exciter ſur le prépuce.

Corollaire.

Nous connoiſſons par tout ce qui a été ci-devant, les chancres qui ont une nature qui leur eſt propre, & qui ne dépend point de la Gonorrhée quoiqu'ils en ſoient pourtant quelquefois les ſymptomes, & qu'ils viennent originairement du mal venerien. Ce qui arrive, s'il ſe rencontre un juſte intervale entre le coït & l'apparition du chancre, & ſi nous avons égard aux autres conditions qui déſignent la Gonorrhée; & il eſt ſi difficile d'avoir toutes ces connoiſſances, qu'elles ont ſouvent échapé à la penetration des Medecins du plus grand eſprit, & les mieux verſez dans le traitement des maux veneriens de toute eſpece.

Tous les divers chancres dont nous avons ci-devant parlé, & dont bien des gens ne conviennent pas, n'ont pas laiſſé d'être connus du ſieur de Blegny, dont il eſt bon de citer les paro-

les, quoiqu'il n'ait pas pû nous marquer distinctement le caractere & les differences de chacun de ces chancres.

« L'experience, dit-il, nous avertit » qu'il y a eu bien des gens qui ont été » attaquez de douleurs, de galles, de » verruës & de carcinomes, sans qu'ils » eussent contracté aucun mal venerien. »

Ce qu'il nous dit ici nous fait certainement entendre que chaque petit ulcere a ses signes particuliers, qui peuvent en distinguer les especes; mais il n'a désigné en aucun endroit ces signes particuliers, que l'on peut neanmoins facilement tirer de notre precedente théorie.

Venons à présent à la consideration que nous nous sommes proposez d'avoir dans ce chapitre des cristallines, que l'on met d'ordinaire entre les principaux accompagnemens de la Gonorrhée. Ce sont des tubercules ou des phlictenes remplies d'une humeur aqueuse, & qui ressemblent à du cristal.

Au reste, comme ces vésicules ne contiennent quelquefois point d'eau, aussi se flétrissent-elles quand on les comprime avec le doigt, & s'applanissent sans causer la moindre douleur.

Ces tubercules ne ſe forment qu'au prépuce, & les parties qui les environnent ſont d'une rougeur livide, & reſſemblent à des contuſions.

Mais comme il y a une grande difference, entre la rougeur de ces parties, & la rougeur dont nous avons ci-devant parlé, qui accompagne les inflammations du prépuce & du gland, il eſt manifeſte que les tubercules criſtalins non plus que la rougeur des parties qui les entouroit, ne ſont point excitez par l'acrimonie de la Gonorrhée virulente.

Que ſi l'on compare avec un peu plus d'exactitude la couleur rouge & fuſque qui entoure ces tubercules avec celle qui ſuccede à toutes les contuſions, ont peut raiſonnablement en inferer que ces deux couleurs ſont produites de la même cauſe.

Si donc nous ſuppoſons la maniere dont ſe fait une contuſion, il nous ſera bien facile de comprendre la formation des phlyctenes, ſur-tout en rappellant en notre memoire la grande quantité de vaiſſeaux lymphatiques dont cette partie eſt pourvûë. Parce que la lymphe trouvant un obſtacle à

ſon paſſage formé par la contuſion, donnera une telle extenſion à ces véſicules, qu'elles conſerveront leur forme naturelle qui répond à la figure du criſtal. Car les vaiſſeaux lymphatiques, n'ayant pas comme les autres vaiſſeaux une ſurface plane, prennent exactement la figure conique ou cylindrique.

Or, que ces vaiſſeaux ſoient effectivement cylindriques, leurs nombreuſes valvules les rendent inégaux & pleins de nœuds : auſſi pour peu que la lymphe ſoit retardée dans ſon cours, ou forcée de rétrograder, il s'en forme des tumeurs criſtallines. Il eſt donc évident que les criſtallines peuvent être par hazard cauſées par l'excès du coït, & non pour avoir contracté aucune virulence dans l'acte vénerien; mais, à vrai dire, il les faut plûtôt imputer à la mauvaiſe diſpoſition des parties qui ſervent à la generation.

La nature en formant la partie qui ſert dans les femmes à la generation, la rend étroite, ou il peut arriver que les Sages-femmes lui donnent une mauvaiſe conformation.

Au ſurplus, la méthode que nous ſuivons dans la cure des criſtallines,

ne confirme pas mediocrement l'opinion que nous avons ci-devant établie : car comme ces tubercules paroiſſent ſouvent ſans qu'il y ait ombre de Gonorrhée, auſſi guériſſent-elles toujours ſans que l'on ait aucun égard à cette cauſe, ce qui n'arriveroit pas, ſi elles étoient des ſymptomes de la Gonorrhée. Mais toutes ces choſes ſeront encore mieux éclaircies lorſque l'on en viendra à la cure particuliere de ces tumeurs.

CHAPITRE IX.

Du Phymoſis, & du Paraphymoſis.

APrès avoir bien dévelopé la nature des chancres & des criſtallines, il n'y a preſque pas lieu de douter que ce qu'on appelle phymoſis & paraphymoſis ne ſoient plûtôt des productions des chancres & des criſtallines formez dans les replis du prépuce, que de l'eſprit acre du flux de la Gonorrhée qui cauſe ces carcinomes, quoiqu'il puiſſe peut-être bien arriver que quelques-uns de ces cruels accidens

soient produits par cette acrimonie.

Car de même que le phymosis est en quelque maniere une suffocation du gland, de maniere que le prépuce s'étant une fois allongé sur le gland, ne puisse en rétrograndant le mettre à découvert, de même aussi, lorsque le prépuce s'arrête au col du gland, ne & peut plus s'avancer en avant, Paul Eginete appelle cette maladie un paraphymosis; & nous n'aurons pas de difficulté sur la cause de ces deux indispositions, si nous examinons ce qui rend le mouvement du prépuce lubrique & facile, & ce qui en fait le retardement & la difficulté.

Les petites glandes du Balanus, comme nous en sommes déja convenus, sont destinées de la nature pour séparer quelqu'humeur, qui par son humectation donne au gland de la souplesse, & fait que le prépuce s'avance sur ce gland & s'en retire avec facilité; mais lorsque les liqueurs que fournissent ces glandules s'épaississent & se coagulent outre mesure, & n'arrosent pas le gland, pour lors le prépuce ne peut faire ses mouvemens qu'avec beaucoup de peine, & se trouvant

bleſſé de jour en jour par des tubercules & par des chancres, & s'étant beaucoup épaiſſi, il reſte ſur le gland ſans pouvoir s'en éloigner.

Joint à cela que le prépuce étant composée d'une membrane redoublée, peut avoir ſon repli interieur qui touche la verge immobile; pendant que l'exterieur reſte dans ſon integrité, de ſorte qu'une nouvelle affluence d'humeurs que la ſuffocation du gland empêche toujours de paſſer outre, l'épaiſſeur du prépuce qui s'augmente ſans ceſſe, produit de jour en jour un plus fâcheux phymoſis & paraphymoſis.

Ce ne ſera pas, comme je crois, une choſe étrangere à mon ſujet, ſi je rapporte ici l'hiſtoire d'un certain phymoſis formé de la ſéchereſſe & du gonflement du gland, ſans aucune acrimonie & ſans aucun ſoupçon du mal venerien. Le phymoſis dont je parle, arriva à un enfant qui étoit attaqué de la petite verole, & fut ſi violent qu'il lui ſupprima l'urine pendant deux jours, & ce phymoſis qui avoit commencé à la premiere déſiccation des puſtules, continua juſqu'à leur entiere extinction. Les femmes ne ſont pas exemtes du

phymoſis, non-ſeulement à l'occaſion de la Gonorrhée, mais même à l'occaſion de quelques autres maladies.

Or le phymoſis, pour parler plus juſte, n'arrive qu'aux femmes à qui l'orifice du vagin devient ſi étroit & ſi ſerré, qu'il ne puiſſe donner entrée à quoique ce ſoit. Par la même raiſon, il faudra dire que toutes les parties du corps qui doivent être naturellement libres & ouvertes, & que le gonflement aura étrecies, ſeront des phimoſis. Ce qui doit nous engager à donner ce nom à l'étreciſſement des lévres, des paupieres, & plus fréquemment du prépuce que du vagin.

Mais ce qu'il eſt très-neceſſaire d'obſerver, c'eſt que ces ſymptomes ont non-ſeulement été privez de leur nom primitif, mais que ce terme de phymoſis, a été ſi fort tranſplanté & changé par les récens, qu'ils l'ont donné à la maladie, que Galien & Paul Eginete avoient nommée paraphymoſis avec tous les anciens Medecins; neanmoins cette erreur qui a mis bien de la confuſion dans leurs écrits, paroît plûtôt partir de l'ignorance des Medecins, que d'un penchant vers la nouveauté. C'eſt pourquoi

pourquoi je ne ſçaurois aſſez m'étonner que le ſçavant Gorræus ſoit tombé dans une erreur ſi groſſiere.

Ce renverſement de noms eſt auſſi fort remarquable dans Blegny. Le phymoſis des hommes, dit cet Auteur, eſt une ſi grande contraction du prépuce, qu'il ne peut pas s'étendre aſſez ſur le gland de la verge pour la couvrir; mais de la part des malades qui ſont atteints d'un paraphymoſis, la peau eſt tellement attachée au prépuce, & il s'étend tellement au-delà de la pointe du gland, que la verge ſemble être étranglée, & que le gland couvert de la peau diſparoît totalement.

CONCLUSION.

D'où vient que les hommes ſont plus ſuſceptibles de la Gonorrhée que les femmes; & la vraie difference qu'il y a entre le flux blanc & la Gonorrhée.

SUr ce que notre maniere de raiſonner nous a fait concevoir touchant a nature & les ſymptomes de la Go-

norrhée, il eſt manifeſte que la cauſe de cette maladie & de tous ſes accidens dans les deux ſexes eſt la même, autant que les parties genitales où elle réſide peuvent permettre d'en juger; or l'explication que nous en avons donnée, eſt fort differente de toutes les autres hypoteſes, qui ſont toujours differentes par rapport aux differens ſexes, & qui le plus ſouvent ne s'accordent pas avec elles-mêmes.

Et quoique pendant tout le cours de notre théorie nous ayons principalement diſcouru ſur ce qui appartient aux hommes, nous n'avons pourtant pas laiſſé de marquer tout ce qui convient en propre & en particulier au ſexe feminin. c'eſt pourquoi il n'y a point de doute que tout ce qui intereſſe les deux ſexes ſur le fait de la Gonorrhée n'ait été agité & déterminé.

Mais avant que nous donnions à la cure de le Gonorrhée toute l'attention neceſſaire, il faut inſiſter ſur deux choſes qui ſe préſentent fort à propos.

Il faut premierement ſçavoir pourquoi les hommes ſont plus ſujets que les femmes à contracter la Gonorrhée, & nous tâcherons enſuite d'établir les

differences qu'on peut mettre, entre l'écoulement blanc des femmes, & le flux de la Gonorrhée qui eſt commun aux deux ſexes.

Pour ce qui eſt du premier article, nous ſçavons qu'il y a eu peu d'hommes qui ayent exercé le congrés avec des femmes, qui avoient très-certainement la verole ſans avoir contracté aucun mal. Au contraire, l'experience nous a fait voir que des femmes bien munies d'ailleurs de virus, ont échappé à la corruption de la Gonorrhée. Que s'il arrive à quelqu'un d'en être ſurpris, ſa ſurpriſe ceſſera, s'il conſidere que l'humeur viciée eſt rejettée par l'homme, cette mauvaiſe humeur ſe trouvant meſlée avec ſa ſemence.

Or comme la ſemence qui eſt rejettée par l'homme eſt beaucoup ſuperieure en quantité à l'humeur virulente, & comme elle eſt d'une ſubſtance très-molle & très-viſqueuſe, il eſt probable que l'acrimonie du virus, ſur-tout lorſqu'elle ſéjourne dans le vagin, eſt abſorbée dans la grande quantité de ſemence qui lui eſt ſuperieure ou énervée & embaraſſée dans ſa viſcoſité : d'où il arrive que le virus ne peut aga-

cer les lacunes du vagin ni vicier l'humeur qui part de ses conduits.

On peut de-là facilement comprendre comment une femme peut avoir un fréquent commerce avec un homme gâté, & en sortir sans gagner aucun mal : mais si l'homme prend la moindre petite étincelle de ce virus, elle s'allume aussi-tôt, & il en porte la peine : car le virus est livré à l'homme armé de toutes ses forces, & il ne s'offre à aucune autre humeur, à l'exception de celle des lacunes, qui est plus propre à dissoudre & à multiplier les sels virulens, qu'à les amortir & à les absorber.

Il faut ajouter ici que les femmes qui ont leurs mois souffrent moins l'acrimonie du virus : parce que leur sang qui sort en ce temps-là de l'orifice de leur matrice, non-seulement lie & émousse les sels acides, mais il les tire à soi fortement, & les jette hors du corps.

Le sang alors largement déchargé dans le vagin, en sort sans cesse pendant quatre ou cinq jours & souvent davantage, ce qui contribue beaucoup encore à éteindre la malignité du virus.

Personne au surplus ne peut douter

des qualitez des liqueurs molles & vifqueufes, qui les rendent propres à rompre les pointes des efprits acides, à moins que l'on ne veüille de propos déliberé contredire l'experience, ou que l'on oublie que les huiles les plus fortes & les efprits les plus ardens font adoucis & corrigez en y mêlant des liqueurs gluantes & vifqueufes, & font ainfi convertis en des medicamens très-falutaires.

Il eft donc très-facile de recueillir de-là, comment la liqueur acide de la Gonorrhée eft domptée par la femence & par le fang.

La principale & la plus importante difficulté qui nous refte à réfoudre, confifte dans une exacte difcution de la difference qu'il y a entre la Gonorrhée & les fleurs blanches, & à défigner à quelles marques & à quels caracteres, on peut les bien connoître & les bien diftinguer chacune en particulier. Car comme le flux dans ces deux maladies eft également gluant, blanchâtre, jaunâtre, & quelquefois verdâtre, & fouvent accompagné d'ardeur d'urine, on ne doit pas s'étonner que les bornes de l'une & de l'autre foient encore fi peu connuës.

Si nous en croyons le célébre Baglivi, il eſt facile de diſtinguer le flux blanc des menſtruës dans les femmes d'une vie reglée, parce que ce flux s'évanouit pendant tout le temps de l'écoulement menſtruel, & ſe confond avec le ſang qui fournit l'écoulement des regles, au lieu qu'aux femmes qui ont une Gonorrhée, le flux blanc ſignifie alors que ces deux maladies ont chacune leur flux particulier.

Mais cette remarque de Baglivi que l'on doit regarder comme une fiction, étant autant contraire à l'experience qu'à la nature de la maladie, ne merite pas que nous y inſiſtions davantage: car comment ſe pourroit-il faire que deux liqueurs qui s'uniſſent très-promptement étant comprimées dans le même conduit, ſouffrent l'une à l'égard de l'autre quelque retardement dans leur iſſuë, & s'y conſervent pures & bien diſtinguées.

Toutes ces difficultez judicieuſement examinées, on conçoit qu'il n'y a point de marques qui dénotent aſſez clairement dans ces differentes liqueurs leur ſiege & le progrès de leur écoulement, pour donner lieu d'en bien connoître la difference.

Ces deux maladies empruntent leur flux de la même ſource qui eſt la liqueur des lacunes. Nous avons ci-devant fait entendre que la couleur de ces deux flux eſt la même ; ce n'eſt donc pas ni de la matiere ni de la couleur, comme on a tâché de le faire depuis long-temps, qu'on doit s'attendre à tirer cette difference.

Puis donc que le flux blanc & tous les ſymptomes qui l'accompagnent, ſont produits par des cauſes & comme par de petites étincelles qui s'allument dans le corps des femmes, & que la Gonorrhée tire ſon origine des cauſes qui lui viennent du dehors ; il eſt par conſéquent impoſſible que nous puiſſions jamais indiquer les marques qui peuvent nous les faire bien réellement diſtinguer, à moins de nous appliquer ſerieuſement à connoître à fond la maniere toute particuliere de la géneration de l'une & de l'autre. Mais cette maniere de generation ſe conforme à l'experience journaliere.

Car après le changement des diverſes couleurs dans la Gonorrhée des femmes, & après avoir dompté ſon acrimonie, il reſte ſouvent l'iſſuë d'une

liqueur blanche & viſqueuſe, que l'on diſtingue avec peine du flux blanc : ce qui fait que la troupe immonde des empiriques engage beaucoup de malheureuſes femmes à prendre leurs remedes qu'ils prétendent ſpecifiques contre cette maladie, & exigent d'elles d'être payez comme s'ils les avoient traitez de toute la Gonorrhée, quoique ce flux n'en ſoit que la moindre partie, & ſeulement un leger veſtige.

Ce que nous avons dit auparavant de la Gonorrhée des hommes, donne un grand jour à ces dernieres obſervations : parce qu'après avoir diſſipé les mauvaiſes couleurs qui ſuccedent à leur Gonorrhée, & en avoir corrigé l'acrimonie, & l'ardeur d'urine étant calmée, le flux blanc ſans virulence ſe manifeſte auſſi-tôt.

Je n'ai pourtant jamais entendu dire que les hommes euſſent des fleurs blanches ou un flux blanc, quoiqu'on puiſſe dans le fond le leur attribuer auſſi bien qu'aux femmes.

Puis donc que tous les ſymptomes de la Gonorrhée & des fleurs blanches ont dans les femmes une ſi intime reſſemblance, il n'y a pas lieu d'attendre

ni du ſiege de la maladie, ni des couleurs de la matiere un ſigne univoque & pathognomonique qui les diſtingue très-préciſement. Il faut donc abandonner à la prudence & à la penetration des Medecins, les differens motifs de diſtinction de ces deux maladies, à moins que le flux ne ſoit accompagné de chancres qui indiquent certainement la Gonorrhée.



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la cure de la Gonorrhée en général, & en particulier de la Methode directe de traiter cette maladie.

COMME nous nous sommes donnez beaucoup de peine dans la premiere partie de ce Traité pour découvrir le siege & la nature de la Gonorrhée par les seules reflexions que nous avons faites sur les symptomes dont elle est accompagnée, sans adopter aucune des hypotheses les mieux reçûës; nous allons faire dans celle-ci notre possible pour tirer la maniere de la guerir de son propre caractere tel que nous l'avons connu, & par des moyens qui suffisent quelquefois pour parvenir à la guerison de ce flux sans le secours des remedes ordinaires.

Un projet semblable convient mieux à la fin que nous nous sommes proposée

dés le commencement, & à la nature même de la maladie dont nous entreprenons la cure, ſur-tout lorſque les remedes d'un commun uſage ne ſont que très-peu fondez pour la guerir avec ſuccès ni ſur la raiſon ni ſur l'experience.

Les raiſons que nous avons ci-devant alleguées nous perſuadent que la vraie cauſe de la Gonorrhée vîent de la dépravation d'une certaine humeur qui ſeparent les glandes qu'on nomme odorantes, dont l'acrimonie irritant beaucoup ces glandes & leurs conduits excreteurs excitent cet écoulement & l'entretiennent.

Et nous ſçavons encore très-certainement que le flux de la Gonorrhée contribuë lui-même à ſa propre guériſon ſi l'humeur qui ſort prévaut par ſa quantité ſur l'eſprit virulent qui en cauſe la dépravation, d'où il arrive que tant que l'humeur irritante fournit une continuelle matiere dans l'uretre, l'on n'eſt point en danger de contracter le mal venerien, qui ne ſçauroit faire ſes cruels ravages, à moins que le flux n'ait été inconſiderement arrêté par la mauvaiſe adminiſtration des remedes.

Quiconque veut donc réuſſir dans le

traitement de la Gonorrhée, il faut de necessité qu'il détruise radicalement la virulence qui corrompt l'humeur que fournissent les glandes odorantes, ou qu'il ait soin d'exciter le flux par lequel la maladie tend à se guerir en elle-même.

La methode qui peut nous conduire à l'execution du premier moyen, n'est pas encore bien introduite dans le commun usage, & pour le second moyen il consiste dans la juste application des medicamens qui sont entre les mains de tout le monde, & ce qui fait en cela toute la difficulté & le danger pour les malades, c'est que nous n'avons pas une parfaite connoissance de les placer avec prudence & avec sûreté.

La sagesse des Medecins si fort requise en cette occasion, est souvent cause que nous ne sommes pas sûrs de réussir dans ce traitement, parce que les accidens étant pressans l'empressement qu'on a de les calmer, les augmente & les rend plus facheux, outre que la Gonorrhée entraîne après soi une longue suite de maux beaucoup plus considerables qu'elle n'est elle-même. Il faut nous appliquer presentement à la recherche des justes indications qui nous

meneront pour ainſi dire, comme par la main, dans la droite route de la gueriſon de cette maladie.

En verité l'on ne ſçauroit aſſez s'étonner de ce que les medicamens propres à déraciner abſolument l'eſprit acre du virus ſont encore inconnus depuis un ſi long eſpace de tems : car il a fallu que les Medecins, qui n'ont connu dans ces tems là, ni la matiere de la Gonorrhée, ni ſon veritable ſiege ayent ſuivi differentes idées de Théorie, leſquelles ſi elles n'avoient été fauſſes & confuſes les auroient perſuadez que l'on ne pourroit jamais parvenir à la droite methode de la guerir.

Mais comme nous ſçavons que les glandes odorantes dont les conduits excreteurs ſont très-courts & très-proches, prolongent le flux de la Gonorrhée, il nous eſt très-aiſé de concevoir qu'une liqueur ſeringuée dans l'uretre peut très-bien parvenir juſqu'à l'interieur de ces glandes, pour arrêter le flux contre nature, & en corriger la virulence.

Auſſi les grands maux qui ſuccedent à la témeraire pratique des injections ſont une aſſez forte preuve que la ſource de la Gonorrhée & comme ſon domi-

cile en ſont touchez & agitez. Ces eſprits ruſez & ſubtils, qui ſe ſont ſi fort élevez contre l'uſage des injections, ſemblent donc avoir plûtôt eu en vûë, d'inſpirer de vaines terreurs aux malades, que de veritables ſecours pour guerir leurs maladies, puiſqu'ils ont tous les jours devant les yeux par experience les bons effets de ce remede.

Cela étant, ſi quelquefois les remedes dont les injections ſont composées ſont approuvez par des gens ſenſez ; & ſi l'experience nous apprend que la Gonorrhée a été arrêtée, & heureuſement guerie par quelques injections, & que par d'autres elle a été mal confirmée & convertie dans un plus facheux état, il n'y a qu'un homme de mauvaiſe foi qui puiſſe rejetter & proſcrire toutes les injections, mais il eſt d'un Medecin prudent & ſincere de ne condamner que celles qu'il aura connu par ſes obſervations & ſes propres experiences, ou par celles des autres, capables de cauſer quelquefois de grands maux, ou du moins de ne s'en ſervir qu'avec toutes les précautions poſſibles.

Mais quoique les raiſons que nous venons d'alleguer pour démontrer l'uti-

ſité que l'on peut tirer des injections ſemblent ſuffire à notre deſſein. Je ne laiſſerai pas d'y en ajoûter quelques autres comme par ſurcroit, qui confirmeront, comme je l'eſpere, cette methode directe, & feront plaiſir à tous ceux qui ſe piquent un peu de curioſité dans la pratique de leur profeſſion.

Et certes ce que nous diſons ici en faveur des injections paroîtra fondé en raiſon, ſi l'on conſidere qu'un remede eſt toûjours très-eſtimable, quand il eſt capable de terminer promptement la maladie ſans mettre le malade dans aucun danger.

En effet par le moyen de l'injection, non-ſeulement la Gonorrhée des hommes, mais auſſi celle des femmes eſt ſouvent beaucoup plus promptement guerie que par aucune autre methode, & le flux blanc ou fleurs blanches des femmes qui ne cedent que très-difficilement à d'autres remedes eſt quelquefois facilement arrêté & reprimé par ce moyen.

Il ne faut pas auſſi omettre que l'on peut ſe ſervir de nos injections avec ſuccès dans tous les tems de la Gonorrhée, & qu'elles ſont toûjours d'une telle effi-

cace, qu'après avoir promptement absorbé l'esprit acide du virus, elle le mettent hors d'état de donner à l'écoulement de nouvelles forces.

Si donc on s'en sert dans le commencement de la Gonorrhée, & quand même elle seroit déja un peu fortifiée, elles réussissent encore avec plus d'agrément, parce que dans un flux moderé il y a moins de particules virulentes, mais dans l'augmentation du mal la grande quantité du pus, empêche que nous ne tirions de grands avantages des medicamens diuretiques ou des purgatifs.

Car les diuretiques n'étant propres ni à corriger la malignité du virus, ni à augmenter l'écoulement, ils sont cause que la maladie (comme on le voit par experience) s'augmente par l'agitation interieure de son esprit acide: & à l'égard des purgatifs joignant leurs particules irritantes à celles de l'esprit acide qui sont contenuës dans le flux virulent, elles le rendent plus abondant & augmentent sa malignité.

Que si l'on s'avise d'examiner avec attention la difference qu'il y a entre ces autres méthodes & la nôtre, on trouvera qu'elle agit puissamment contre le vi-

rus pour en dompter la malignité, au lieu que les autres méthodes lui permettent tranquillement de s'évacuer avec le flux, ou en accelerant l'iſſuë de la ſanie elles avancent en même tems ſa ſortie, & que ces méthodes ont enſuite beſoin du ſecours des remedes aſtringens que l'on n'eſt pas obligé d'employer dans notre méthode directe.

De plus, l'uſage des injections n'eſt pas ſeulement recommandable à cauſe de ſon efficace & de la promptitude avec laquelle il guerit la Gonorrhée, mais auſſi parce qu'il ne jette les malades dans aucun danger.

Effectivement par la méthode directe des injections, l'acrimonie du virus eſt non-ſeulement éteinte, mais tous ſes cruels ſatellites ſont auſſi reduits dans l'inaction : il n'en eſt pas de même des methodes indirectes : les purgatifs par exemple, augmentent l'acreté & lui donnent plus de force ; les diuretiques ôtent aux fibres toute leur déſenſe en enlevant la viſcoſité dont elles ſont enduites. De maniere qu'en ſuivant ces deux méthodes, la douleur de conſtriction, l'ardeur d'urine, & tous les autres ſymptomes dont on a parlé

ne manquent de moleſter les malades, ce qui n'arrive pas en ſuivant la méthode directe, au contraire l'ardeur d'urine la plus violente, & qui auroit reſiſté à tous les autres remedes s'évanouit en vingt-quatre heures.

Puis donc que le conſeil que nous donnons pour la cure de la Gonorrhée, ſoit par rapport à la maniere directe de la gueriſon, ſoit à cauſe du prompt ſecours quelle procure aux malades, ſurpaſſe de beaucoup la méthode indirecte; ce qui nous reſte à faire eſt de tâcher, étant appuyez ſur les principes que nous avons ci-devant établis concernant la maladie, d'inventer une injection très-efficace.

Il faut de plus reflechir très-ſerieuſement ſur la ſûreté de gueriſon qu'on a lieu de ſe promettre de ces deux méthodes directe ou indirecte, pour en pouvoir porter un juſte jugement, Car il ne ſeroit pas juſte que ceux qui auroient été gueris par les injections fuſſent en des craintes continuelles d'une recidive; pendant que ceux qui auroient recouvert leur ſanté par d'autres méthodes n'auroieet rien à craindre pour l'avenir.

Les tems d'une ſûre gueriſon doivent être les mêmes dans les deux méthodes; & comme il n'y a point eu d'Auteur parmi les modernes qui ait défini le tems fixe, non-ſeulement d'une gueriſon qui mette les malades hors de danger de contracter la verole, mais qui doive auſſi leur ôter toute crainte de recidive, il faut écouter là-deſſus la formule du celebre Fracaſtor qui eſt veritablement très-conforme à l'experience.

» In-primis mirum illud erat: quod labe re-
» cepta,
» Sæpe tamen quater ipſa ſuum compleuerat
» orbem
Luna prius, quam ſigna ſatis manifeſta darentur.

Il étoit ſur-tout merveilleux,
Qu'après avoir contracté cette peſte,
La Lune eut quatre fois ſon cours laborieux
Fini, ſans qu'on en eut de ſigne manifeſte.

Il n'y avoit donc ſelon cette experience, plus de mal à craindre, pourvû que la Gonorrhée s'étant évanoüie pendant quatre mois, eut ceſſé de donner quelque lueur de recidive, ou quelque marque de verole.

Après avoir expliqué de notre mieux ce projet direct de gueriſon, ſuppoſant

d'avoir radicalement détruit l'acrimonie du virus, & que la Gonorrhée eſt parfaitement guerie, il nous en revient un nouvel avantage, parce qu'il eſt très-probable que le même remede qui eſt capable de détruire une grande quantité de virulence, eſt encore plus diſposé d'en détruire une moindre quantité ; & nous avons encore plus de lieu d'embraſſer cette opinion en ce que dés que notre injection parvenant à la cauſe de la Gonorrhée eſt eſtimée capable de la guerir, elle merite le titre de remede ſpecifique.

La guerison de la Gonorrhée dés ſon commencement ſans cauſer l'augmentation du flux, ne ſe peut pas eſperer en ſuivant d'autres idées terapeutiques, parce que, comme on l'a ci-devant démontré par ces méthodes le flux eſt conſiderablement augmenté, & ſa moindre ſuppreſſion eſt ſuivie de la verole.

Je ne celerai pas à mon égard, que j'ai lâché le frein de ma curioſité, en éprouvant ſes effets ſur quelques-uns des plus lubriques de l'un & de l'autre ſexe qui n'ont point été atteints du virus dans tout leur corps, quoiqu'ils ſe ſoient livrez aux plus effrenez excès. Or

la vertu de ce remede eſt trop efficace pour être prodigué à un peuple ſi laſcif, de crainte qu'en voulant le préſerver d'une peſte très-pernicieuſe, on ne m'accuſe de prendre part aux crimes qu'il commet tous les jours ; c'eſt pourquoi mon deſſein eſt d'enſevelir ce ſecret dans les tenebres.

Enfin il eſt encore très-digne de remarquer que comme nous l'avons avancé dans notre précedente Théorie, les fleurs blanches ont une grande affinité avec la veritable Gonorrhée verulente, auſſi la premiere maladie reçoit-elle un grand ſoulagement de notre remede injecté. Ce que j'ai bien voulu déclarer ici, pour faire connoître par là que notre Théorie ſe ſoutient avec avantage, & qu'elle eſt parfaite dans toute ſon étenduë.



CHAPITRE II.

De la méthode indirecte de proceder à la guerison de la Gonorrhée, en augmentant son écoulement.

LA seconde indication dans la cure de la Gonorrhée fondée sur l'hypothese que nous avons précedemment établie, se propose d'exciter son flux dans une quantité proportionnée à ce qu'il peut éteindre & absorber de la malignité du virus : par ce moyen l'humeur qui sort des glandes odorantes, est purgée de toutes ses ordures, & son flux est arrêté dans son cours, à moins que les conduits excreteurs de ces glandes qui sont très-courts, ne perdent leur ressort par la longue durée de l'écoulement.

Puis donc qu'on ne peut réussir dans la cure de cette maladie, comme nous l'avons insinué, sans émousser l'acrimonie du virus, ou sans en procurer l'évacuation, nous ne nous y arrêterons pas davantage, afin de voir comment les remedes qui nous sont recommandez dans la pratique, peuvent remplir les vûës que nous devons avoir dans l'execution de ces deux points.

Or parmi ces remedes nous devons regarder ceux qui ne jettent pas les malades en de grands perils comme les meilleurs & les plus utiles. Auſſi eſt-ce la ſeule condition qui nous doit faire enviſager chaque remede en particulier, comme préferable aux autres, & en joignant ainſi les meilleurs remedes aux meilleures méthodes de les adminiſtrer aux malades, nous arriverons heureuſement au but où nous devons tendre.

Mais avant d'aller plus loin nous ne ſçaurions nous diſpenſer d'inſiſter un peu ſur les raiſons qui peuvent avoir engagé les Medecins à ſe ſervir des remedes vulgaires, principalement parce que ces ſortes de remedes qui ont été inventées dans ce ſiecle ou dans le précedent, paſſent communément pour n'avoir pas été en uſage chez les Anciens.

Mon deſſein eſt donc de rapporter ici en peu de mots ſur quels fondemens les Anciens ont employé dans leur pratique les purgatifs, les diuretiques, les aſtringens, & les balſamiques ; j'ajoûterai les raiſons qui ont pû donner aux remedes uſitez dans la Medecine moderne leur prix & leur valeur. Enfin

quand nous aurons parlé en détail de tous ces medicamens, nous en expliquerons les vertus avec toute l'attention qu'ils meritent.

La cure de la Gonorrhée nous a été assez obscurement proposée par Bernardin Tomitan, & un peu plus clairement par Prosper Borganiti ? qui rapportent les differens inconveniens qui resultent de l'usage des désiccatifs & des styptiques. Cet Auteur attribuë au vice de la semence la cause efficiente de cette maladie suivant en cela l'opinion d'Antoine Musa ; ce qui fait qu'il donne de grandes loüanges à tous les remedes qui temperent la semence & les vesicules seminales ; il nous avertit sur tout d'éviter l'usage des astringens au commencement de la maladie, & regardant la Gonorrhée comme un symptome du mal venerien il prétend que la préparation des remedes rafraichissans se peut faire avec le gayac & la salsepareille.

Il ajoûte aussi que les remedes recommandez par Galien & par Ætius, pour la cure de la Gonorrhée simple, peuvent produire de très-bons effets dans le traitement de la Gonorrhée virulente. Or toutes ces indications curatives qui ont été

été ſuivies dans les anciens tems, & que l'on ſuit encore à preſent, n'ont eu lieu que ſur la fauſſe opinion que l'on a eûë de cette maladie & de ſes cauſes.

Il approuve auſſi beaucoup les medicamens purgatifs entre leſquels il met la caſſe au premier rang, qu'il vante comme ſpecifique contre toutes les maladies des reins & des vaiſſeaux ſpermatiques, & la vertu ſpecifique de ce purgatif eſt tellement exaltée par cet Auteur, qu'il préfere ſans heſiter cette purgation à toutes les autres, & la plûpart des modernes ſe font une eſpece de Religion de la preſcrire en toute occaſion.

Cependant il y a de certaines circonſtances où le même Auteur & pluſieurs modernes la font prendre en moindre doſe qu'à l'ordinaire, afin que ſa vertu ſpecifique un peu retardée agiſſe plus avantageuſement pour les malades en les fatiguans moins.

Après avoir fait uſer de ces premiers remedes à un malade, il prétend luy pouvoir donner les aſtringens avec plus de ſûreté. Nous déclarerons en tems & lieu les formules de ces ſortes de remedes qui ſont le plus au goût de ce Medecin.

Alexandre Trajan Petrone suit exactement la méthode du précedent. Les remedes purgatifs & laxatifs, dit-il, & ceux qui ont une vertu en quelque façon rafraichissante sont d'un très.bon usage, & sur tout la casse, laquelle en rafraichissant ne laisse pas d'avoir une vertu purgative, qui enleve les impuretez des reins & de la vessie : puis faisant le détail de la cure de la Gonorrhée virulente, il fonde toute sa pratique de la maniere suivante, sur la fausse hypothese qu'il s'est formée de cette maladie.

» Car ce mal, dit cet Auteur, est » engendré, ou d'une semence viciée, » ou par des particules affectées d'une » intemperie chaude ; ou qui, tout vice » de la semence mis à part, & toute les » autres parties, à l'exception des glan» des parastates, retablies dans leur in» tegrité ne laisse pas de perseverer, la » semence ne pouvant pas s'échaper par » les ulceres de ces glandes, qui sont » encore ouverts.

Et après avoir parlé de quelques signes qui sont sensibles de part & d'autre, & qui sont les veritables symptomes de la Gonorrhée, il dit que la principale

indication curative doit ſe tirer des ulceres des paraſtates.

Mais de peur que ſon attention fortement appliquée à l'obſervation de ces ſymptomes, ne le trouble & lui cauſe une diſtraction dans ſa pratique, il commence par propoſer les indications vulgaires, auſquelles il en ajoûte de particulieres, puis après avoir fait une exacte diſcuſſion des unes & des autres, il nous avertit de ne penſer à rien plus ſerieuſement qu'à appaiſer l'inflammation, & à calmer la violente douleur & l'ardeur d'urine, afin d'avoir lieu enſuite de faire agir les purgatifs & les diuretiques, qui ſont capables de chaſſer & d'exterminer toute la virulence.

Après avoir judicieuſement reflechi ſur les vûës des anciens, ſur les fondemens dont elles ſont appuyées, & ſur les remedes pour leſquels ils ſe déclarent conformément à leurs principes; ce que nous avons à faire maintenant, c'eſt d'examiner les principes que les modernes prétendent leur être propres, & tout à fait differens des anciens.

Le Sieur de Blegny conſiderant que la Gonorrhée pouvoit ſe convertir dans une verole entiere & parfaite, croit qu'il

faut tout mettre en œuvre pour empêcher que l'esprit virulent ne passe ses bornes, & pour cela l'expulser le plûtôt qu'il est possible ; & parce qu'un virus si mal-faisant n'a pû acquerir un tel degré de malignité, pour me servir de ses propres termes, sans qu'il soit survenu aux vesicules seminales quelque efferuescence ou fermentation extraordinaire. Le même Auteur croit qu'il ne faut pas avoir moins d'attention à corriger ce symptome qu'à traiter la maladie même.

Je rapporte dans un autre endroit & même avec un peu plus d'emphase les mêmes indications, lorsqu'il nous conseille fortement de joindre les aiguillons des purgatifs aux diuretiques. Mais quand il s'apperçoit que le virus s'évacuë assez abondamment, » je comprens, » dit-il alors, qu'il faut arrêter le flux » par les déficcatifs & par les stypti- » ques, afin que les particules du virus » qui pourroient rester étant absorbées, » les vesicules qui se sont relâchées par » un long flux, se retablissent enfin dans » leur ancienne liberté, & que toutes » ces parties soient entierement dépouil- » lées des acides pernicieux qui les pi-

» quent ſans ceſſe & qui les irritent.

Le deſſein que je me ſuis propoſé dans ce Traité ne me permet pas preſentement d'examiner à fond toute la Theorie du Sieur de Blegny ; & il ſeroit inutile en parcourant les indications curatives de comparer enſemble ce que celui-ci & tous les anciens Medecins ont dit ſur ce ſujet ; puiſqu'ils reviennent toûjours au même point : car quelle difference y a-t-il, je vous prie, entre l'évacuation du virus par le moyen des purgatifs, qui ſont merveilleuſement préconiſez par les anciens & par les modernes, & l'expulſion de ce même virus par les diuretiques qui ont auſſi les mêmes partiſans.

La caſſe eſt-elle d'un different caractere pour être extrêmement recommandée par l'ancien Trajan, & par les Medecins de notre tems ? En un mot les rafraichiſſans, les balſamiques, ou les aſtringens paroiſſent-ils pour la même raiſon fort differens d'eux-mêmes, parce que les anciens & les modernes conviennent également de leur utilité : en verité cette prétenduë difference tirée des tems eſt frivole, puiſque les anciens & les modernes ne ſe ſont propoſez

que les mêmes fins dans leur pratique. Il s'ensuit par consequent que les idées des Medecins dans leurs indications curatives ont toûjours été les mêmes, & qu'ils ont aussi employé les mêmes remedes dans le cours de tant de siecles.

Mais ce que nous avons grande raison d'avouer, c'est qu'il paroît beaucoup plus de prudence & de raison dans la pratique des anciens que dans celle des modernes : car les premiers s'en sont constamment tenus aux hypotheses qu'ils s'étoient formez, & les derniers en conservant la pratique que leurs prédecesseurs leur avoient laissée, ont honteusement méprisé les principes sur lesquels les anciens Medecins l'avoient fondée.

Que si l'on mettoit à part les foibles fondemens sur lesquels la pratique moderne est établie, les remedes que les anciens ont approuvez conserveroient leurs vertus dans tout leur éclat : car les purgatifs & les diuretiques, n'ont de plus juste cause de leur administration, que la vertu qu'ils ont d'adoucir l'humeur acre, & de lui ôter toutes ses pointes.

Et si les vertus de ces remedes avoient parfaitement répondu aux grandes idées

que nous en avions formez les modernes auroient été certainement obligez de s'en tenir de bonne foi à la doctrine des anciens, & loin de s'éloigner assez follement de leur Théorie, & de s'acharner à noircir avec fureur la réputation qu'ils ont merité, ils auroient dû se faire un plaisir d'y prendre part.

Mais comme ces remedes apportent quelquefois beaucoup de soulagement aux malades quelquefois aucun, & quelquefois même un grand préjudice, nous commencerons par exposer três-solidement pourquoi ces remedes ont lieu dans la cure de la Gonorrhée, afin que le pays d'où viennent ces dards qui font tomber nos esperances, nous soyent parfaitement connu.



CHAPITRE III.

SECTION PREMIER.

Des medicamens purgatifs qui sont d'usage dans la cure de la Gonorrhée, & quelques formules choisies de ces remedes.

PERSONNE ne s'est encore avisé de dire que les medicamens ayant par eux-mêmes la vertu de dompter l'esprit virulent de la Gonorrhée : tout leur utilité consiste donc, à ce qu'ils sont propres à entraîner quelque portion de la matiere virulente. Les parties sur lesquelles les purgatifs agissent, ou pour guerir le flux de la Gonorrhée, ou pour l'exciter, seront mieux connuës, quand je me serai un peu plus regulierement expliqué sur les facultez de ces remedes.

A la verité toutes les vertus des remedes purgatifs consistent en ce qu'ils excitent fortement, ou les secretions qui viennent des glandes des intestins, ou qu'ils irritent les fibres nerveuses par leurs

leurs aiguillons ; enſorte que par l'un ou l'autre de ces moyens ils excitent de grandes & frequentes évacuations.

Cela étant il eſt très-probable que les changemens que cauſent ces remedes procedent tous, ou des ſecretions avancées, ou de l'impetuoſité des grandes & longues évacuations, ou des irritations extraordinaires long-tems continuées.

Mais ce qu'il faut remarquer en paſſant, c'eſt que c'eſt auſſi pour la même raiſon que quelques-uns de ces remedes pris interieurement, excitent quelquefois une grande hemorragie, au lieu qu'étant appliquez exterieurement ils arrêtent le ſang : & cela parce que ſi leurs irritations ſont exceſſives ces remedes, de ſimples irritans qu'ils étoient, deviennent cauſtiques.

Or pour revenir de l'endroit d'où nous nous étions un peu écartez ; ou l'extrême ſecretion des glandes, comme nous venons de le dire, ou l'irritation des fibres trop violente, font que ces fibres ſe trouvent privées de leur contraction tonique & de leur forte tenſion.

Que ſi nous rapportons ainſi toutes

toutes ces actions communes des purgatifs au dessein que nous avons presentement formé, nous rendrons aisément raison de toute l'utilité que l'on tire de ces remedes dans le traitement de la Gonorrhée; utilité qui ne consiste pas en ce que ces sortes de remedes attaquent directement le virus même, mais en ce qu'ils soutiennent si bien la constitution de certains corps robustes qu'ils en enlevent toute la matiere virulente, & les en débarassent absolument.

Mais en verité les avantages que tire la constitution naturelle du corps du different usage des purgatifs, & le préjudice qu'ils peuvent lui porter, sont si visibles, que personne n'en peut raisonnablement douter: car quand le sang par une secretion excessive se trouve plus rarefié, & que les fibres sont toûjours plus tenduës, pour lors les conduits excreteurs étant médiocrement dilatez, les liqueurs en sortent avec moderation, de maniere que le flux se ralentissant peu à peu & le virus se trouvant enlevé, l'écoulement devient plus considerable.

Au contraire comme les purgatifs gatent le sang, la tension des fibres en est

fort affoiblie pour l'ordinaire, d'où il arrive que les conduits excreteurs des glandes étant fort relâchez, le flux eſt non-ſeulement plus abondant, mais continuë même, pour ainſi dire, juſqu'à l'entiere extinction du virus. On trouve de ces deux ſortes d'exemples dans le traitement de la Gonorrhée des deux ſexes, mais encore plus dans le traitement de celle des femmes.

Comme le flux de la matiere que fourniſſent les Gonorrhées vient principalement de l'irritation des purgatifs, & comme l'eſprit acre du virus eſt la cauſe originelle de la Gonorrhée, comme nous l'avons dit ailleurs, nous comprenons certainement que ſi ces deux aiguillons ſe joignent, le flux ſera beaucoup plus abondant; & comme cette abondance de liqueurs s'amaſſe à l'occaſion d'une certaine force qui n'y ſçauroit introduire rien de vicieux, ce flux abondant ſurmonte enfin par ſa quantité la force du virus, & c'eſt ainſi que les remedes purgatifs peuvent guerir la Gonorrhée.

Que ſi l'aiguillon des purgatifs, comme il arrive quelquefois, eſt ſi vif & ſi violent, que les conduits excreteurs

ſoient fortement dilatez, tant par la quantité de l'humeur que par la rapidité de ſon mouvement, pour lors la virulence eſt plus promptement enlevée, & le flux dure ordinairement plus longtems.

Tout ce qu'on vient de dire étant ſuppoſé, il eſt évident que les medicamens purgatifs n'agiſſent pas directement dans la cure de la Gonorrhée. On conçoit en même-tems quelles ſont les vûës que les Medecins ſe propoſent en donnant aux malades des purgatifs, & le préjudice qu'ils leur cauſent quand ils ne leur donnent pas de ſoulagement.

On comprend au ſurplus qu'il n'eſt pas permis d'employer indifferemment les purgatifs dans cette maladie : car il y en a quelques-uns entre autres qui ſont capables d'augmenter l'acrimonie du virus, le flux de la matiere, la violente inflammation des parties, la conſtriction de la verge, & l'ardeur de l'urine : il y en a d'autres que leur caractere particulier rend propres à forcer le reſſort des conduits excreteurs des glandes : il eſt ſans doute d'une grande importance pour bien réuſſir dans le traitement de la Gonorrhée de connoî-

tre les mauvaiſes qualitez des purgatifs.

Et de vrai pour dire ſincerement ce que j'en penſe, l'experience ſeule nous fait voir que les purgatifs dans l'uſage que l'on en fait dans la pratique, cauſent quelquefois de ſi violentes irritations, que la Gonorrhée pour laquelle on ne ſe ſert d'aucun remede, ſe termine plus promptement & plus heureuſement que lorſque l'on y employe les purgatifs.

Que ſi quelqu'un eſt ſurpris de ce que j'avance, ſa ſurpriſe ceſſera, s'il compare exactement les longs eſpaces de tems que le fameux Sydenham recommande pour la cure de la Gonorrhée, avec ceux que la nature prend elle-même pour parvenir à la même fin.

Cependant puiſque nos précedens raiſonnemens joints à l'experience, nous font connoître que les medicamens purgatifs ſecondent quelquefois l'intention du Medecin dans le traitement de la Gonorrhée, il eſt juſte d'en propoſer ici quelques formules qui ſont autoriſées par le frequent uſage qu'en font dans leur pratique de très-celebres Medecins, & très-verſez dans ces ſortes de traitemens.

Apozeme.

Prenez des feuilles de ſcrophulaire aquatique, du ſenné verd, deux pincées,

Mettez-les dans une chopine d'eau bouillante, & les laiſſez en infuſion, puis après avoir tiré la coulure hors du feu que le malade la prenne à deux ou trois fois.

Autre.

Prenez de la pulpe de tamarins, deux onces;
De l'eau commune, deux pintes.
Reduiſez-les par l'ébullition à trois chopines.
Faites infuſer pendant la nuit dans la coulure
Du ſenné mondé,
De la ſemence de Coriande,
De la regliſſe, &
Des fleurs de roſes rouges, de chacun, deux drachmes.

Veſtligius qui a plûtôt eu l'idée de purger que de reſtraindre, s'eſt ſervi du bol qui ſuit :

Prenez de la conserve de fleurs de mauves, &
De la poudre de racine de Rhubarbe, de chacune une drachme.
De la terebenthine de Venise, deux scrupules.

Formez-en un bol, & le donnez de grand matin.

On donne aussi pour la même fin l'aposeme suivant.

Apozeme.

Prenez de la racine d'althéa, une demie once.
Des feuilles de mauves, &
De guimauves, de chacunes une demie poignée,
Des figues grasses, une once.
Des eaux d'Embs, une pinte.

Faites bouillir le tout jusqu'à consomption du quart, & que le malade prenne la coulure par intervalles.

Comme il y a bien des gens qui sont persuadez que le mercure & ses préparations sont les veritables antidotes du mal venerien, la plûpart de ces gens là s'imaginent, qu'ils ne peuvent faire

aucun progrès dans la guerison de cette maladie s'ils ne joignent le mercure à leurs remedes. Riviere dans la premiere & seconde Centurie de ses observations propose ceux qui suivent.

Pilules.

Prenez du Calomelan de Turquet,
Des pilules cochées mineures, de chacun un scrupule.
Du syrop de Rhamnus ce qu'il en faut.
Formez-en cinq pilules.

On se sert pour la même fin des pilules suivantes qu'on appelle des trois Diables.

Autres.

Prenez des trochisques alhandal, &
Du diagredes, de chacun quatre grains.
Du mercure sublime doux, huit grains.
Du syrop de Stæchas, ce qu'il en faut.
Mêlez le tôut & formez en quatre pilules.

Autres.

Prenez de l'extrait univerſel, une demie drachme.
De la panacée mercurielle, cinq grains.
De l'élixir de proprieté ce qu'il en faut.
Formez-en cinq pilules.

Comme on peut mêler dans ces ſortes de pilules, le Turbich mineral, le précipité verd, le précipité blanc, & toutes ſortes de préparations mercurielles, on y joint auſſi la caſſe qui purge en potion très-doucement, & qui eſt ſalutaire aux reins, à la veſſie, aux ureteres.

Bol purgatif.

Prenez de la Caſſe nouvellement tirée, une demie once.
De la poudre de racine de Rhubarbe, un demi ſcrupule,
Du mercure doux un demi ſcrupule, ou
Du mercure verd, cinq grains.
Fermez-en un bol qui ſera pris le matin.

Alexandre Trajan enſeigne à prendre la caſſe ſeule en cette maniere :

Prenez de la moelle de Caſſe, deux onces.

Formez-en un bol avec les penides.

Le malade prendra ce bol tous les matins avant de manger jusqu'à quarante jours, à moins que l'eſtomac ne ſe trouble, ou que la verole ne ſe fut répanduë par tout le corps.

Prenez des yeux d'écreviſſes préparez une demie drachme,
De la gomme de gayac, &
Du diagrede, de chacun trois drachmes.
Du Criſtal mineral,
De la gomme adragant, de chacun une drachme,
Du Calomelan de Turquet, deux ſcrupules.
De la diſſolution de gomme adragant, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout, & formez en de chaque drachme dix pilules qu'il prendra en deux fois dans la journée, cinq à chaque fois.

Autres pilules.

Prenez du mercure verd, deux drachmes.
De la gomme de gayac, &
De l'antimoine diaphoretique, de chacun, une drachme.
De la ſcamonnée préparée avec le ſoufre, &
De l'aloës ſucotrin, de chacun, une demie drachme.
De la ſolution de gomme adragant, ce qu'il en faut.
Mêlez le tout & formez en une maſſe de pilules. On formera douze pilules d'une drachme & demie de cette maſſe, & le malade en prendra quatre le matin & autant le ſoir.

On pourroit tirer des Auteurs une infinité d'autres formules toutes differentes ; mais celles que nous venons de décrire ſont plus que ſuffiſantes, étant tirées des Auteurs les mieux verſez dans le traitement de la verole.



SECTION II.

Du secours ou du préjudice que les medicamens astringens peuvent apporter au traitement de la Gonnorrhée.

COMME l'enlevement du virus hors du corps des malades a donné lieu aux Medecins de mettre les purgatifs en usage, l'écoulement excessif de matiere que ces remedes ont coutume de causer, les a ensuite forcez à se servir des medicamens astringens pour le réprimer.

Et tout de même au surplus que les vertus des purgatifs sembloient d'abord leur promettre de merveilleux effets, ont été sujets dans la suite à s'attirer de grands & justes reproches, de même les remedes astringens à moins qu'ils ne soient administrez avec prudence sont sujets à causer de grands maux.

Les choses étant ainsi, ce n'a pas été sans raison que plusieurs Medecins ont été fort partagez dans leurs sentimens. Ceux qui sont engouez de ces derniers remedes non-seulement y ont recours

generalement pour reprimer toutes ſortes d'évacuations, mais en donnent auſſi de ſi fortes doſes dans le traitement de la Gonorrhée, qu'ils ſembleroient n'y pouvoir jamais exceder.

Je ne prétens pourtant pas par là bannir abſolument les aſtringens de la cure de cette maladie : car il eſt certain qu'il faut neceſſairement réprimer toutes les évacuations exceſſives, mais il eſt auſſi très-ſûr que les aſtringens ne concourent pas toûjours à parvenir heureuſement à cette fin : car il peut très-ſouvent arriver dans les grandes évacuations que la cauſe des grands deſordres qu'elles procurent eſt plûtôt miſe en action par ces remedes qu'elle n'en eſt empêchée.

Le mauvais uſage des aſtringens ne ſe remarque pas ſeulement dans la cure de la Gonorrhée, mais encore en d'autres maladies pour leſquelles ils ſont fort recommandez ; ce qui ſe remarque viſiblement dans les hemorragies & dans les flux de ventre ; & dans ces occaſions l'on ne ſe plaint pas du défaut de leur vertu.

Mais de ce que leur action inconſideremment excitée, au lieu de guerir les malades pour leſquelles on les employe,

en produiſent d'autres qui ſont plus grieves & plus facheuſes. Nous ne ſçaurions donc nous appliquer avec trop de ſoin à découvrir ce qu'il y a d'avantageux à attendre de ces remedes, auſſi bien que les maux qu'ils peuvent produire afin de s'en préſerver.

Or pour être veritablement informez du ſecours que les aſtringens peuvent apporter à la Gonorrhée, il ſuffira de remarquer les facultez qu'on leur attribuë vulgairement, qui ſont de reprimer l'écoulement exceſſif de quelque liqueur que ce ſoit, & de l'empêcher de ſe produire au dehors.

Un tel effet ne peut arriver, ou que l'on n'épaiſiſſe la maſſe des humeurs, enſorte que la liqueur ne puiſſe écouler de ſes conduits ſans beaucoup de difficulté, ou en diſpoſant tellement les canaux qu'il s'y trouve comme une barriere qui arrête l'humeur, & qui l'y retienne comme ſi elle y avoit été pouſſée par injection; & c'eſt là ſur-tout ce que doivent faire les aſtringens comme on le voit par les cauteriſations actuelles & potentielles, les ſutures & les autres méthodes reſtrainctives, leſquelles en paroiſſant prendre differen-

tes formes tendent neanmoins toûjours au même but.

Les remedes aſtringens ſont d'un excellent uſage quand il s'agit d'obſtruer toute la maſſe des humeurs, ou de ſerrer ſimplement une petite branche d'un ſeul canal, puiſqu'ils peuvent ou corriger la trop grande relaxation des conduits excreteurs des glandes quand elle eſt faite, ou empêcher qu'elle ne ſe faſſe; & qu'ils ne ſont pas moins capables de retablir la mauvaiſe conſtitution du ſang dans ſon integrité, ſoit qu'elle ait été alterée par l'uſage déreglé des purgatifs, par quelque mauvaiſe criſe arrivée à un malade, enſorte qu'une évacuation menacante de telle nature qu'elle puiſſe être, ſoit promptement reprimée.

Premier Corollaire.

Cette hiſtoire des aſtringens fait voir manifeſtement que ces remedes ne peuvent pas avoir beaucoup d'action ſur les liqueurs qui ſont conſervées dans leurs réceptacles. C'eſt pourquoi ſi comme on le croit vulgairement, la matiere de la Gonorrhée étoit venuë des proſtates & des veſicules ſeminaires, ces

remedes n'auroient eu aucun effet.

Second Corollaire.

Tout cela nous fait aſſez comprendre pourquoi le flux virulant ayant été reprimé par des remedes aſtringens, retourne dans le ſang, & répandant ſon venin dans toute ſa maſſe y produit la verole; & ſi la ſuppreſſion de ce flux eſt prématurée, ſi elle eſt totale, ou ſi elle n'eſt faite qu'en partie, elle contractera differens degrez de malignité; ſi elle eſt totale, ſa malignité ſera dans un degré plus éminent, & elle cauſera de plus dangereux ſymptomes, & ſi le flux n'eſt ſupprimé qu'en partie les accidens ſeront moindres.

Et quand même la Gonorrhée ſeroit dépouillée de toutes les pointes du virus, cependant ſi les remedes aſtringens reſerroient les veſicules ſeminales avant que le flux eut été ſuffiſamment reprimé, la matiere n'étant pas retenuë au-delà de ce que les conduits excreteurs en peuvent contenir, la digue étant rompuë bien-tôt après le torent de l'humeur ſe précipite, & il ſe fait un flux qui renouvelle très-ſouvent la Gonorrhée.

Il

Il resulte de tout cela que les canaux excreteurs par l'usage d'une trop grande quantité d'astringens souffrent ensuite un si extrême relâchement, & que ne pouvant recouvrer leur ressort qu'avec beaucoup de peine, il se fait de fréquentes & facheuses récidives de ce flux, dont il n'est pas facile de tarir la source.

Au contraire les astringens les plus forts, & que l'on réïtere fréquemment, non-seulement repriment si fortement la liqueur morbifique, mais encore l'écoulement naturel des lacunes, que l'uretre privée de son enduit visqueux est incessamment irrité par l'acreté de l'urine; d'où il arrive qu'après la guerison de la Gonorrhée l'ardeur d'urine subsiste encore long-tems.

Bernardin Tomitan après avoir rapporté un triste exemple des astringens imprudemment administrez, recommande beaucoup l'usage des remedes suivans dans le tems qu'ils conviennent, qui sont l'encens, le mastic, le corail, & la gomme adragant.

Après avoir fait voir quelle est l'utilité des astringens dans la cure de la Gonorrhée, l'égard qu'il faut avoir au

tems de s'en ſervir, & les doſes auſquelles il faut ſe renfermer, quand on veut préſerver les malades de la verole. Il nous reſte à en donner quelques formules des mieux choiſies.

Poudres aſtringentes.

Prenez du ſafran de Mars aſtringent, quatre ſcrupules.
De l'os de ſeche.
Du ſuccin.
Des deux ſortes de coraux, &
De l'yvoire, de chacun, deux ſcrupules.

Mêlez tout pour une poudre dont on donnera une demie drachme deux fois par jour.

Prenez des feuilles de menthe.
De la mumie.
Du corail rouge.
De l'agnus Caſtus, &
Du Carabé, de chacun, deux drachmes.

Mêlez le tout pour une poudre dont vous donnerez tous les matins deux drachmes au malade dans un œuf frais.

Prenez du magiſtere d'os de ſeche, une demie drachme.

De la poudre de roſes rouges, un ſcrupule.

Mêlez cela pour une ſeule doſe,

Claude Deodat préconiſe à merveille le ſucre de Saturne.

Electuaire aſtringent.

Prenez de la ſemence de laituë.

D'agnus caſtus,

Du ſang dragon,

De la myrrhe,

De la terre ſigillée, &

De l'Iris, de chacun deux drachmes.

De la conſerve de roſes rouges, demie once.

Du ſyrop de Menthe, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout pour en former une opiate, dont on fera prendre chaque jour au malade la groſſeur d'une noix muſcade.

Bol aſtringent.

Prenez du maſtic.

Du corail rouge préparé.

Du ſuccin blanc, &

Du ſucre de Saturne, de chacun quinze grains.

Du syrop de ronces, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout, & formez-en un bol partagé en deux prises, l'une sera donnée le soir, & l'autre de bon matin le jour suivant.

La potion de Claude Mousset.

Prenez des sommitez & des fleurs de sauges rouges, de chacune une poignée. Adoucissez les en versant dessus du lait de vache, & les laissez ensuite en infusion pendant la nuit. Ajoûtez à la coulure,

De la terebenthine cuite pulverisée,
Du succin, &
De la noix muscade, de chacun, un scrupule.

Que le malade prenne cette potion le matin, & qu'on lui en prépare une seconde pour le soir.

Apozeme astringente.

Prenez des racines de grande consoude, une once.
De plantain.
De queuë de cheval.
De petite Pasquete.

De Renouée, &
D'oſeille, de chacune, une poignée & demie.
Des ſemences de plantain, une drachme.
D'oſeille, &
De mauves, de chacune une demie once.
Des fleurs de roſes rouges, une pincée.
Des raiſins paſſés, demie once.
De la régliſſe, trois drachmes.

Faites bouillir le tout dans dix pintes d'eau, puis ajoûtez à la coulure des ſyrops de pourpier & de myrthe, de chacun, une once & demie, pour trois doſes.

Pilules aſtringentes.

Prenez des ſemences d'alkekenge.
Des quatre grandes ſemences froides.
De pavot blanc.
De laituë, &
De plantain, de chacunes demie once.
De la Rhubarbe choiſie, deux drachmes.
Du maſtic, une drachme & demie.

De la gomme arabique.
Du bol d'Armenie,
Du ſuccin,
De la gomme adragant, &
De l'amidon, de chacun une drachme.
De la ſemence d'agnus caſtus, &
Des roſes rouges, de chacune, demie drachme.
De la ſolution de gomme adragant ce qu'il en faut.
Faites-en une maſſe de pilules.

Autres.

Prenez des yeux d'écreviſſes préparez, demie once.
De la gomme de gayac, deux drachmes.
Du blanc de baleine, une drachme & demie.
Du criſtal mineral, &
De la gomme adragant, de chacun, une drachme.
Du Bezoard mineral,
Du camfre,
Du Baume de Copahu, &
Du mercure doux, de chacun, deux ſcrupules.
Du baume de ſoufre aniſé, un ſcrupule,

De l'huile de ſabine, dix gouttes.

Mêlez le tout, & formez en après l'exacte mixtion, une maſſe de pilules, de chaque drachme de laquelle on formera quatorze pilules, dont le malade prendra quatre au matin & autant le ſoir.

Autres.

Prenez du ſafran de Mars aſtringent, deux ſcrupules.
Des trochiſques de Carabé, une drachme.
De l'os de ſeche préparé, un ſcrupule.
Du ſucre de ſaturne, quinze grains.
Du ſyrop de nenuphar, ce qu'il en faut.

Formez de tout cela des pilules de la groſſeur d'un pois.

Autres.

Prenez des gommes arabique, & adragant,
Du carabé.
De la mumie, &
Du bol d'Armenie, de chacun, une drachme.
Du ſyrop de roſes ſeches, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout, & formez-en une masse de pilules, dont le malade prendra un scrupule tous les matins.

Injections astringentes.

Prenez des cendres de gousses de feves, &
De l'eau de plantin ce qu'il en faut.
Mêlez-les, & en faites injection.

Autre.

Prenez du vin rouge, &
De l'eau de grande consoude, de chacun, cinq onces.
Des feuilles de scordium, une poignée.
Infusez-y pendant la nuit,
Des grains de genievre concassez, trois drachmes.
Du bol d'Armenie alkoolisé, demie once.

Faites les bouillir legerement la matin, filtrez la liqueur, puis servez-vous-en pour injection.

Autre,

Prenez du verd de gris, une demie drachme.

De

De l'eau de fontaine, une pinte.

Laiſſez-les enſemble juſqu'à ce que l'eau change de couleur, puis diſſolvez y trois grains de mercure doux. Filtrez la liqueur pour ſervir d'injection.

Autre.

Prenez de l'eau de plantain, un demi-ſetier.

Du mercure doux pulveriſé, deux drachmes.

Mêlez-les, & les agitez dans une phiole, au lieu de Mercure doux, on peut y ſubſtituer le ſel de Saturne.

Autre.

Prenez de l'eau de plantain, cinq onces.

Du vitriol Romain, demie drachme.

Du ſafran de Mars aſtringent, deux ſcrupules.

Mêlez-les, & filtrez la liqueur qui eſt rouge.

Autre.

Prenez de la pierre medic. de Crollius, deux drachmes.

De l'eau de roſes rouges, une chopine.

Mêlez-les, & vous en servez pour injection dans l'uretre.

SECTION III.

Des medicamens Balsamiques.

QUand les Medecins instruits par l'experience, s'aperçûrent que l'usage des remedes astringens pour la Gonorrhée, n'avoient point d'effet certain, mais au contraire qu'ils jettoient souvent les malades en de grands perils, ils se déterminerent à se servir de remedes qui leur paroissoient être d'un autre caractere.

Parce que comme ils s'imaginoient que la Gonorrhée étoit formée d'une espece de purulence particuliere, ils crurent que les remedes qui étoient propres à cicatriser les ulceres, étoient ceux qu'ils devoient employer, ne doutant pas que les mêmes effets que produisoient ces remedes appliquez sur les ulceres, opereroient également dans la cure de la Gonorrhée.

Mais si nous examinons avec attention les proprietez des medicamens balsamiques dont on se sert contre la Go-

norrhée, nous comprendrons bien-tôt que leur effet eſt bien different étant pris interieurement, ou lorſqu'ils ſont appliquez pour topiques. La raiſon en eſt que leur operation n'eſt précedée d'aucune digeſtion.

Or la matiere de la Gonorrhée quoiqu'un peu blanchâtre, n'eſt pas pour cela renduë plus molle & plus douce, mais encore beaucoup plus groſſiere & plus tenace que lorſque les balſamiques ſont expliquez exterieurement, & pour tout dire en un mot, l'operation des balſamiques n'eſt pas fort differente de celle des aſtringens.

Cela étant ainſi, on ne peut douter que l'operation de ces ſortes de remedes ne doivent à preſent être expliquée d'une autre maniere, qu'elle ne l'a été par le paſſé.

Car la matiere de la Gonorrhée n'étant pas formée de pus, & au ſurplus les remedes balſamiques operant bien differemment dans la cure de la Gonorrhée, de la maniere dont ils agiſſent lorſqu'ils ſont immediatement appliquez ſur une playe, on comprend aiſément que toute l'utilité que l'on tire des balſamiques, ne doit pas être attribuée à

leur vertu ſanative & unitive: de même auſſi ces ſortes de remedes produiſant à l'égard de la Gonorrhée un effet ſemblable à celui des aſtringens, ils diſpoſent à l'égard du flux la voie de ſa ſuppreſſion, & expoſent les malades à de triſtes recidives; on ne peut donc s'empêcher de les mettre au rang des aſtringens.

Auſſi ne faut-il pas omettre, ce qui eſt d'une grande importance, que les medicamens balſamiques, ſe peuvent convertir en aſtringens, & être alors d'un très-bon uſage.

Car ſi leur ſoufre ou leur huile leur ſont enlevez, comme on le peut faire, en les faiſant bouillir dans l'eau commune, leur vertu aſtringente reſte en ſon entier, & l'on peut s'en bien ſervir pour guerir la Gonorrhée. Pour mettre la choſe dans toute ſon évidence, il n'y a qu'à faire bouillir de la terebenthine: car cette liqueur balſamique dont la vertu digeſtive ſe montre mieux qu'en aucun autre ingredient, perd en bouillant toute ſa qualité balſamique, & agit enſuite comme un remede aſtringent, ſoit qu'on la donne interieurement, ou qu'on l'applique en forme topique avec une telle efficace, que pluſieurs Medecins

préferant la poudre de terebenthine à celle qui eſt en ſubſtance, la donnent avec ſuccès contre la Gonorrhée, après même que les balſamiques n'ont point eu d'effet.

Il eſt maintenant à propos de donner, comme nous avons ci-devant fait des autres remedes, quelques formules de balſamiques ſeparez des autres medicamens, mais que l'on peut joindre aux purgatifs & aux aſtringens : parce que l'on ſçait par experience que ces remedes ſe prêtent un mutuel ſecours, en ſe communiquant leurs qualitez, ſuivant le dire d'un ancien.

Quæ non proſunt ſingula, multa juvant.

Ce qui n'a pas d'effet en ſon particulier ;

Produit joint à pluſieurs un effet ſingulier.

Mixtion blanche.

Prenez de la meilleure terebenthine, une once, & le jaune d'un œuf. Agitez-les enſemble dans un mortier ; ajoutez-y enſuite une cho-

pine d'eau d'agrimoine. Mettez pendant la nuit cette mixtion au bain Marie. Ajoutez-y :

Du ſuc de limons, trois onces.

Du ſucre blanc, ce qu'il en faut pour donner de l'agrément à la mixtion.

On peut faire de ſemblables mixtions avec le beaume blanc de Judée, celui de Copahu, ou du Perou, joints à un véhicule convenable.

Autre.

Prenez une chopine d'eau de chaux.

Des baumes blanc, de Copahu, & du Perou, de chacun une drachme, avec le jaune d'un œuf; faites une mixtion blanche. Que le malade en prenne trois cueillerées, ou de la précedente, trois fois dans la journée.

Autre.

Prenez trente gouttes de beaume blanc de Judée, que le malade les prenne empâtées avec du ſucre blanc.

Bol Balſamique.

Prenez de la rhubarbe rôtie.
De la noix muſcade rôtie.
Du beaume de Tolut, de chacun 15. grains.
Du ſucre de Saturne, ſix grains.
De la terebenthine de Veniſe, ce qu'il en faut.
Mêlez le tout pour un bol qui ſera donné au malade le matin & le ſoir, à l'heure du ſommeil.

Autre.

Prenez de la caſſe nouvellement mondée,
De la terebenthine de Veniſe, de chacune deux ſcrupules.
Du mercure doux, un demi ſcrupule.
Mêlez-les pour un bol qui ſera pris matin.

Autre.

Prenez de la terebenthine de Veniſe, deux drachmes & demie.
Du mercure doux, dix grains.
Mêlez-les, & envelopez le bol dans le pain à chanter, que l'on prendra de deux jours l'un.

Electuaire Balsamique.

Prenez de la pulpe de casse nouvellement mondée, deux drachmes.
Du beaume de Copahu, une once.
Du mercure doux.
Des yeux d'écrevisses préparez, &
Du cristal mineral, de chacun une drachme.
Du sel volatil de succin, quatre scrupule.
Du sirop d'Althea de Fernel, ce qu'il en faut.
Mêlez le tout, & formez-en une conserve, dont le malade prendra la grosseur d'une noix muscade des plus grosses, deux & trois fois par jour.

Le precedent Electuaire a été longtemps fort usité parmi les Medecins Flamands; & on en lit la description dans la pratique chymique, au chapitre de la Gonorrhée, pag. 115. & il approche de celui que M. Walus donnoit chez nous, & auquel il a donné son nom.

Prenez de l'Electuaire lenitif, deux onces.

Du beaume de Copahu, ſix drachmes.
Des yeux d'écreviſſes préparez, trois drachmes.
De la noix muſcade raſpée, &
Du criſtal mineral, de chacun, deux drachmes.
Du mercure verd, quatre ſcrupules.
Mêlez le tout pour un Electuaire.

Autre.

Prenez du ſang dragon, &
De l'amidon, de chacun trois drachmes.
Du beaume blanc, demie once.
De la terebenthine de Cypre, une drachme & demie.
Mêlez le tout, & le mettez pour l'incruſter au four d'un confiſeur, & que le malade en prenne trois & quatre fois dans la journée.

Pilules Balſamiques.

Prenez de la mumie.
Du ſang dragon.
De la terebenthine cuite, &
Du corail rouge, de chacun, deux ſcrupules.

Du beaume du Perou, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout, & formez-en une masse de chaque drachme, de laquelle on formera dix pilules; dont on en prendra quatre le soir, & le matin.

Autre.

Prenez des yeux d'écrevisses préparez, une drachme.
De la gomme de Gayac naturelle, &
Du beaume de Tolut; de chacun deux scrupules.
De la terebenthine de Cypre, ce qu'il en faut.

Reduisez le tout en pilules d'une moyenne grosseur.

SECTION QUATRIE'ME.

Des remedes Diuretiques.

LEs anciens Medecins & les modernes ont été si fort entêtez des remedes Diuretiques, afin de procurer un grand flux d'urine, qu'ils sont restez dans cet usage, quoique la cure de la Gonorrhée n'ait pas répondu à leurs

ſouhaits, & ils ſe ſont même ſervis des plus violens & des plus dangereux, par la raiſon ſeule qu'ils procuroient plus ſûrement un grand flux d'urine.

Mais au ſurplus, une grande quantité d'urine, ſoit qu'on la rende en une ſeule ou en pluſieurs fois, ne peut pourtant pas agir d'une telle maniere ſur la Gonorrhée, qu'elle en corrige abſolument l'acrimonie, & qu'elle conſerve aux conduits qui ſervent à ſon écoulement leur reſſort naturel; enfin elle ne ſçauroit même aider la nature juſqu'au point d'éloigner toute la virulence par le flux d'urine le plus exceſſif.

Reprenons maintenant la choſe d'un peu plus loin, & voyons l'utilité que peut appporter à la Gonorrhée un grand flux d'urine ſouvent réïteré.

Il paroît premierement que l'urine qui coule abondamment de la veſſie, lave beaucoup les conduits par où elle paſſe, c'eſt pourquoi une mediocre quantité d'urine ſouvent réïterée, lavera plus efficacement ces conduits, qu'une très-grande quantité qui s'échapera ſoudainement comme par un torrent.

Car comme l'urine ne s'échape que

pour laver ſon canal, auſſi ſçavons-nous certainement que toute la pratique des remedes Diuretiques ne ſuffit pas pour corriger la virulence, mais que toute ſon action conſiſte à laver les canaux qui lui donnent paſſage.

Parce que la matiere de cette maladie étant ſans ceſſe detachée des côtez de l'uretre par la vertu de ces remedes, elle ne peut ni retrograder quand ſa quantité s'augmente, ni contracter une nouvelle acrimonie ; ce qui arriveroit ſi elle pouvoit reſter plus long-temps dans ces endroits : cette operation n'eſt donc pas differente de celle que nous ferions en lavant un ulcere avec de l'eau vive, & cet uſage commodement mis en pratique, auroit le même effet que les remedes Diuretiques dans la cure de cette maladie.

Il eſt donc manifeſte que la guériſon de la Gonorrhée que procure l'uſage des Diuretiques, ne s'accorde pas avec la fin que les Medecins ſe propoſent, quand ils ſe déterminent à les employer. Car comme il n'y a que l'uretre qui puiſſe être lavé par cette copieuſe inondation, il faut neceſſairement établir le ſiege de la Gonorrhée

dans l'uretre; & c'eſt à quoi ces Medecins n'ont point penſé. De plus, c'eſt de-là qu'on peut conclure, que les Diuretiques ne peuvent concourir en nulle maniere à la guériſon des Gonorrhées des femmes, parce qu'ayant leur ſiege dans la profondeur de leur vagin, il eſt impoſſible que l'urine puiſſe s'y porter.

Tout ce que nous venons d'alleguer ſera encore beaucoup plus éclairci, ſi nous examinons la choſe avec plus d'exactitude : car ſoit que l'on prétende que les proſtates ne forment qu'une ſeule glande, ou qu'ils ſoient partagez en deux, quoiqu'il en ſoit, neanmoins cette liqueur ſéparée dans leurs conduits ne peut être lavée par l'urine, avant que toute la maſſe des proſtates ou du moins des conduits de la vulve ne ſoient détruits par une corroſion particuliere.

Que ſi quelqu'un entre par hazard dans cette penſée, il ne s'imaginera pourtant pas que cet aſſemblage des proſtates puiſſe ſe renouveller par cette ſeule ablution ; c'eſt pourquoi quand cette ablution ſe pourroit faire, elle n'auroit aucun effet.

Mais au contraire, si la Gonorrhée avoit son siege dans les prostates, & qu'elle déchargeât sans cesse son flux dans l'uretre, il n'y auroit pourtant personne qui put croire que les prostates pussent être guéries par l'urine, connoissant qu'il ne peut y avoir aucun commerce entre les urines & l'humeur des prostates, d'où il s'ensuit que les remedes Diuretiques, même selon la théorie de ces Auteurs, ne peuvent rien operer pour avancer la guérison de cette maladie, ce qui est même contraire à l'experience.

La même raison aura encore plus de poids si l'on veut placer le siege de la maladie aux vésicules séminales, parce que la semence a encore moins de correspondance avec l'urine que la liqueur des prostates. Joint à cela que l'urine n'approchant pas même de la face exterieure de ces vésicules, nous avons lieu de croire que la cure de la Gonorrhée se peut encore moins obtenir par le secours des Diuretiques, en corrigeant l'acrimonie du virus dans ces vésicules.

Il s'agit maintenant de faire connoître les inconveniens que l'usage im-

moderé des Diuretiques peut causer aux malades dans le traitement de la Gonorrhée. Ils sont en si grand nombre, & si fâcheux que c'est avec raison que la plûpart des Medecins n'en usent à présent qu'avec beaucoup de moderation & de réserve.

Hyppocrate refléchissant sur le préjudice que bien des gens se portent à eux-mêmes en bûvant également en hyver & en esté, conseille de boire peu en hyver : or le plus grand préjudice qui en arrive au malade est de fournir trop d'urine, ce qui est confirmé par les experiences de la medecine statique; ce qui produit un grand nombre de maladies.

Et comme l'accomplissement de notre dessein m'oblige à désigner précisement les maladies que produit sans cesse une trop grande quantité d'urine dans la cure de la Gonorrhée ; j'en vais au moins marquer une dont Hippocrate a parlé, mais qui a été omise de la plûpart des autres Medecins, quoiqu'elle se présente assez fréquemment dans la pratique, & qu'elle cause de si vives douleurs, qu'on la prend souvent pour la pierre en la vessie ; erreur qui n'est pas sans conséquence.

On en trouve une defcription très-jufte dans fon livre de la nature de l'homme, & fi l'on compare exactement cet endroit d'Hippocrate avec ce qu'on lit dans le livre des maladies internes du même Auteur, on parviendra à connoître l'origine de cette maladie très-fâcheufe, & fi peu obfervée : mais revenons à notre propos.

Le long ufage des Diuretiques, eft caufe non-feulement que la virulence de la Gonorrhée, mais auffi que la mucofité qui enduit & défend le canal de l'uretre, font enlevées en même temps: ce qui fait que ce canal eft dans toute fon étenduë tellement irritée par l'acrimonie de la femence & de l'urine, que les malades fouffrent quelquefois dans tout le cours de ce canal de cruelles douleurs jufqu'au cou de la veffie.

Joint à celà, que lorfque cette irritation perfevere, elle caufe fur cet organe fortement molefté un dépôt confiderable, lequel épaififfant les membranes de l'uretre, fon canal s'étreffit de telle forte qu'il en réfulte une difficulté d'urine, & quelquefois même une entiere fuppreffion: d'où il arrive qu'il faut avoir recours aux bains pour appaifer

paiſer l'inflammation, & ſi ce moyen ne réüſſit pas, on eſt obligé de faire la ponction au perinée.

Il eſt au reſte à obſerver que cette grande inflammation de l'uretre & des proſtates, n'admet dans aucun diſpenſaire d'autres remedes que des Diuretiques ; méthode qui eſt fort goûtée des Medecins François.

Mais à mon égard, quand je penſe à l'incertitude des évenemens, dont la méthode diuretique eſt ſuivie ; il me ſemble qu'aucun autre n'a ſi judicieuſement prévenu ces évenemens, que le ſage & ſenſé M. Bonjat, le bonheur de ſes réüſſites doit plûtôt être imputé à ſon bon eſprit, qu'à l'excellence de cette méthode.

Poudres Diuretiques.

Prenez de la terebenthine cuite pulveriſée.
Du criſtal mineral, &
De la noix muſcade pulveriſée, de chacun, un ſcrupule.
Mêlez ces poudres, & partagez-les en trois doſes, qui ſeront priſes le même jour, à différentes heures.

Autre.

Prenez de la crême de tartre.
Du ſel d'abſinthe.
Du corail calciné à blancheur, &
De la verge dorée, de chacun, un ſcrupule.
Mêlez-les, partagez-les, & qu'on s'en ſerve comme de la précedente.

Bol Diuretique.

Prenez des perles préparées, &
De la racine d'Althea pulveriſée, de chacune une demie drachme.
Du nitre préparé, un ſcrupule.
De la conſerve de fleurs de mauves, ce qu'il en faut.
Mêlez le tout, & formez-en un bol pour deux doſes, l'une au matin & l'autre le ſoir.

Apozême Diuretique.

Prenez des racines d'Althea, &
De perſil, de chacune, ſix drachmes.
Du chiendent, une demie once.
Des raiſins paſſez ſans pepins, ſix drachmes.
Faites tout boüillir dans une ſuffiſan-

te quantité d'eau commune, c'est-à-dire, jusqu'à une pinte.

Dissolvez dans la coulure, une demie gros livre de nitre purifié.

Mêlez le tout pour une Aposême.

Autre.

Prenez une pinte de décoction faite avec :

Les capillaires.

L'hépatique.

Le plantain.

La scolopendre.

Ajoutez sur chaque verre de cette décoction, une demie cuillerée de sirop violat.

Autre.

Prenez de la décoction des cinq racines aperitives, une pinte.

Du cristal mineral, deux drachmes.

Du sucre blanc, cinq dragmes.

Mêlez-les pour un Aposême.

Riviere, & plusieurs autres Medecins, vantent fort une eau balamique & diuretique contre la Gonorrhée virulente, sous le nom d'eau de Quercetan, dont voici la description.

Prenez de la menthe féche, trois onces.
Des femences de laituë.
De Rhuë.
D'agnus caftus, de chacunes deux onces & demie.
De l'iris de Florence, deux onces,
Des feüilles de dictame de crete. dix drachmes.
Du fucre blanc, deux livres.
Du meilleur vin blanc, 30. onces.
Diftillez tout cela au bain Marie. On en donne trois cuillerées au malade le matin à jeun, & autant le foir avant de fe mettre au lit.

Les Chimiftes vantent puiffamment une teinture compofée de vers ramaffez au mois de May, & mêlée avec le fel de tartre, dont ils donnent vingt ou trente gouttes. Ils ne donnent pas de moindres éloges à la teinture de bayes de genievre, dont voici la formule.

Teinture de Bayes de Geniévre.

Prenez des bayes de geniévre meures & choifies, ce que vous voudrez. Broyez-les, & verfez deffus de l'eau de faxifrage ce qu'il

en faut ; mettez cela en digeſtion, & l'exprimez enſuite, puis en tournant cette infuſion épaiſſiſſez-là en conſiſtance de miel épais.

Prenez dix cuillerées de ce miel, & les mêlez avec l'eau-de-vie de geniévre, laiſſez cette diſſolution en digeſtion, pour en faire une teinture ou un élixir de geniévre.

Electuaire Diuretique.

Prenez de la conſerve de mauve, une once.
De conſoude, demie once.
De la racine d'areſte-bœuf pulveriſée, trois drachmes.
Des ſemences de petits houlx, deux drachmes.
Du ſirop d'Althea de Fernel, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout, & formez-en un Electuaire, dont le malade prendra la groſſeur d'une noix muſcade des mieux nourrie.

En dernier lieu quelques autres remedes du genre des diuretiques ont été mis en uſage, qui n'excitent pas ſeulement une plus grande quantité d'u-

rine, mais qui causent aussi quelqu'ess pece d'irritation aux parties par où ils passent, & on les estiment beaucoup plus excellens pour la cure de la Gonorrhée, tant pour changer la couleur de sa matiere, que pour la guérir plus promptement, que les diuretiques qui ne causent aucune irritation dans leur passage.

En effet, les Medecins n'aïant pas eu lieu d'être contens des foibles diuretiques, & s'étant tournez du côté de ceux qui provoquoient l'urine plus vivement, ils s'apperçeurent que ces remedes avoient une vertu irritante, qui ne servant de rien pour avancer la guerison de la Gonorrhée, y mettoit plûtôt un obstacle.

Mais nous sçavons d'ailleurs que tout ce que les diuretiques ont pû produire de bon contre la Gonorrhée, n'est point dû à leur vertu diuretique, mais à leur vertu irritante. Parce que l'aiguillon de ces medicamens, étant joint aux acides virulens de la Gonorrhée, entraînent plus promptement son levain contagieux, que s'il étoit simplement expulsé par l'effort de la nature.

Or quand ce bon effet est produit

par une méthode auſſi irreguliere, on ne doit pas s'étonner que de violentes douleurs & d'autres ſymptômes très-fâcheux ſoient excitez par ces deux ſortes d'aiguillons ; ce qui fait que quelques-uns ayant ignorez la maniere d'adoucir & de moderer l'activité de ces ſortes de remedes, ont été contraints de les abandonner avant que la cure du mal eût été abſolument terminée.

Il faut à la verité convenir que ces ſortes de diuretiques, étant mêlez avec des huiles & d'autres medicamens mous & flexibles en ſont corrigez ; mais cette correction ôte d'abord au remede ſa vertu irritante, de maniere que ſon effort s'évanoüit ; & qu'il perd ainſi toute ſon utilité.

Puis donc que les précedentes obſervations, nous inſinuent des moyens de moderer ces remedes ; je vais en propoſer quelques formules.

Prenez une cantharide entiere.
Du vin du Rhin, trois onces, ou :
Autant d'eſprit de vin. Laiſſez l'infuſion pendant quelques jours. Filtrez-là enſuite. Puis mêlez une cuillerée de cette teinture dans un verre de bierre ou de vin.

Cette méthode fut premierement communiquée par Thomas Bartholin; pour un uſage qui ne regarde pas la Gonorrhée, il explique aſſez au long dans ſes lettres la maniere de préparer les cantharides, & les effets que produit ſa teinture.

Mais comme cette teinture cauſe ſouvent de très-vives douleurs, qu'elle rend l'urine ſanglante, & qu'elle excite, comme on le ſçait aſſez, de terribles ſymptomes, on la mêle avec quelqu'huile, le ſuc de boüillon blanc, ou le ſirop de guimauve, tous propres émouſſer la cruelle activité de ce remede, dont l'uſage peut-être ſuivi de tant de maux.

Que ſi ce remede a été pendant quelque temps uſité & préconiſé avec excès, ç'a plûtôt été ſur l'eſperance qu'on avoit conceuë de ſes bons effets, que ſur des preuves ſolides qu'il eut donné de ſon efficace: mais ſa grande vogue ne dura pas long-temps: car ou les grandes douleurs qu'il excitoit, ou ſa vertu détruite par les ingrédiens que l'on étoit obligé d'y joindre pour calmer ſa violence, l'avoient fait tomber d'une maniere à ne s'en pas relever, ſi quelques modernes n'avoient tâché d'en

d'en rendre l'uſage moins dangereux par des préparations que l'évenement n'a pas trop juſtifiées, quoiqu'il en ſoit, en voici quelques-unes de celles qu'ils ont propoſées.

Prenez de l'eſprit de vin, neuf onces.
De la rhubarbe choiſie, une drachme & demie.
Des cantharides, au nombre de deux.
De la gomme de Gayac.
De la cochenille, & :
Du beaume du Perou, de chacun une drachme.
Mêlez le tout, & tirez-en une teinture.

Prenez de l'eſprit de vin, une chopine.
Des cantharides pulveriſées, une drachme.
De la rhubarbe choiſie, une drachme & demie.
De la gomme lacque, une drachme.
De la gomme de Gayac, deux drachmes.
Faites-les digerer au bain Marie pendant trois jours.

Prenez de la rhubarbe choisie, une drachme & demie.
Des cantharides, une drachme.
De la gomme de Gayac.
Du beaume du Perou, &:
De la cochenille, de chacun, une demie drachme.
De l'esprit de sel armoniac, une once & demie.
Mêlez le tout, & tirez-en une teinture.

Toutes ces préparations ne nous sont proposées que pour nous donner lieu d'éviter tous les inconveniens où l'usage des cantharides expose les malades. Mais en verité que ces compositions sont mal entenduës & peu sensées ! où l'on assemble pêle-mêle toutes les drogues qui ont jamais été employées & contre la Gonorrhée, & contre la verole, sans ordre & sans jugement.

Mais avant que j'abandone entierement l'ingrate & l'ignorante ordonnance de ces mixtions si mal digerées. Je ne puis m'empêcher d'observer que les anciens Medecins sont non-seulement convenus avec les modernes, que la Gonorrhee pouvoit être guérie par les purgatifs & par les diuretiques, mais

aussi qu'en fabriquant les formules de ces remedes, les modernes n'ont pas surpassé les anciens.

Ajoutez à cela que la plûpart des formules, dont se servent aujourd'hui les Medecins les plus recens, quoiqu'opposées directement aux idées qu'ils se sont faites de la Gonorrhée, s'accommodent fort bien aux sentimens des anciens, & aux indications les plus vulgaires.

Nous pouvons donc dire avec toute sorte de raison, que la méthode curative des modernes, n'est qu'une pure empyrie, puisque leur pratique suppose qu'ils ont aux anciens une entiere confiance, pendant qu'il semble que la prudence & les veues de ces anciens soient d'échûës de toute leur autorité.

Ce qu'on ne peut nier, c'est que les medicamens qui passoient autrefois pour specifiques, pour arrêter le flux immoderé de semence, ont été employez par les anciens contre la Gonorrhée, le mêlange qu'ils ont souvent fait de ces remedes avec les purgatifs & les diuretiques, a eu lieu dans leur méthode curative.

D'un autre côté, nous trouvons dans

les nouveaux Auteurs un riche trésor de tisannes diuretiques, chargées à l'excès de tous ces spécifiques, sur l'utilité desquelles nous ne sçaurions affirmativement prononcer quoiqu'elle soit fondée sur la théorie qu'ils ont eux-mêmes imaginée.

Alexandre Trajan Petrone, composoit dans la même veuë son sirop d'agnus-castus, qui tout chargé qu'il soit du fatras énorme de ces sortes de médicamens, est aujourd'hui si peu estimé qu'à peine le trouve-t-on chez quelques Apoticaires.

Cependant je vais donner ici la description de ce grand remede, tant parce qu'il est encore aujourd'hui la base des tisanes vulgaires, qu'à cause que la proportion des ingrediens qui entrent en cette composition, est sans aucune raison augmentée dans quelques Pharmacopées, & leur ordre changé dans d'autres, ensorte qu'il est plus sûr d'en tirer la formule de sa source même.

Prenez des semences d'endive;
De laituë.
De pourpier.
De courge, &c.

De melons, de chacunes, deux drachmes.

De Psyllium, une drachme.

De fleurs de nenuphar, &

Des feüilles de menthe, de chacune, une demie poignée.

Des semences de rhuë & de chanvre, de chacune une demie drachme.

D'agnus castus, quatre onces.

Des eaux de coriandre & de lentilles, de chacune parties égales.

Faites les boüillir selon l'art, coulez la décoction;

Prenez ensuite une chopine de la coulure.

Du suc de limons, deux onces.

Du sucre, ce qu'il en faut pour faire un sirop.

Trajan, ce même auteur, appelle au secours de son sirop le camfre; le carabé, & le nymphea, & quelques autres remedes propres à moderer l'activité de la semence; ainsi quand les Medecins modernes ordonnent aux malades ces sortes de remedes, qui est-ce qui peut ignorer qu'ils mettent en usage une pratique tout à fait opposée à leur propres principes?

Nous avons jufqu'à préfent fidelement expofé la pratique des anciens & des modernes, auffi bien que les indications fur lefquelles elle eft fondée, & nous n'avons point omis les raifons de leur efficace prétenduë par rapport à la Gonorrhée : au moyen de quoi nous jugeons en quelque façon des caufes qui rendent ces medicamens propres à concourir à la guérifon des maladies, mais nous connoiffons encore par-là, avec affez d'évidence, pourquoi les fymptomes de la Gonorrhée, pour laquelle on les employe, deviennent fi preffans & fi pernicieux, que cette premiere maladie fe convertit par leur ufage dans une verole entiere & parfaite.

Que fi quelqu'un s'avifoit de nous blâmer, de la liberté que nous prenons de reprocher aux Medecins anciens & modernes dans l'ufage qu'ils font de leurs remedes, leur imperitie, & le peu de progrès qu'ils font dans la cure des maladies; on ceffera fans doute de lancer contre nous ces invectives, pour peu que l'on confidere que les reproches que nous leur faifons, ne tendent qu'à prémunir une infinité de malheureux contre les dangers aufquels ceux

qui en uſent ſont journellement expoſez ; ce qui n'eſt que trop confirmé par la triſte experience de plus de deux ſiecles.

Au ſurplus, il n'eſt pas beſoin pour appuyer ce que j'oſe avancer, d'autres témoignages que de ceux mêmes des inventeurs de ces méthodes, qui font un aveu public & ſincere, des déſordres que cauſent dans leur pratique, leurs propres ſectateurs, qui ne s'en apperçoivent pas eux-mêmes, ou qu'ils diſſimulent de leur mieux. Voici comme cet Auteur s'explique à ce ſujet, au chapitre de la cure de la Gonorrhée virulente.

« Ainſi, dit-il, n'ayant pû réüſſir ni » par l'uſage des médicamens qui ou» vrent le ventre, ni par ceux qui por» tent les humeurs à la ſurface du corps; » ni par tous ceux qui les évacuent par » d'autres endroits, &c. . . . . . Il faut » changer de méthode, & ſe ſervir de » remedes d'un autre caractere, & pro» pres à produire de meilleurs effets. »

C'eſt donc à préſent qu'il s'agit de proceder à la recherche de quelques moyens plus ſûrs, & plus propres à dépoüiller les ſymptomes dont nous a-

vons fait le dénombrement de toute leur violence : car il ne faut pas negliger de réprimer la fougue des accidens, dans le temps même que nous donnons une attention particuliere, à guérir la maladie qui les cause.

Mais avant d'executer ce projet, j'estime qu'il est à propos de dire un mot d'une erreur dont on se vante hautement, qui consiste à s'imaginer que la Gonorrhée des femmes demande pour sa guérison, une méthode particuliere, & toute differente de celle des hommes.

Cependant comme je ne connois point d'autre difference dans le traitement des femmes, si ce n'est au temps de leur grossesse, où tous les Medecins sçavent qu'il n'est pas permis d'employer de forts purgatifs, il n'est pas besoin que j'insiste ici plus long-temps sur cet article. Il est pourtant vrai de dire généralement parlant, que les femmes sont quelquefois plus difficiles à guérir que les hommes; mais il n'est pas moins vrai que les indications curatives de la maladie sont les mêmes dans les deux sexes, comme on peut l'inferer de tout ce qui a été dit ci-

devant dans la théorie & dans la pratique de cet ouvrage.

CHAPITRE IV.

De la maniere d'appaiser la douleur & l'ardeur que les Malades souffrent en urinant.

LA violente douleur que les malades souffrent en urinant, est principalement excitée par les irritations que les sels de l'urine causent à l'uretre en le traversant, ayant été préalablement excoriée par l'acrimonie virulente de la Gonorrhée, comme nous l'avons dit précedemment.

Ainsi la vive ardeur d'urine ne peut être calmée tant que le virus continuë son séjour dans les mêmes endroits, & à y faire les mêmes irritations : d'ailleurs la maladie tendante à sa guérison, la douleur en urinant diminuë en même temps. Or, comme, outre que cette douleur causée par le passage de l'urine, tourmente toûjours beaucoup le malade, elle le met aussi dans un grand danger lorsqu'elle persevere ; ce qui

nous oblige à trouver quelque moyen d'adoucir cette acrimonie avant que la cure de la Gonorrhée ſoit abſolument terminée.

Cette douleur ne peut pourtant ſe calmer qu'à deux conditions, 1°. De prémunir ſi bien le conduit de l'uretre, qu'il ne ſoit plus expoſé aux inſultes des ſels urineux. 2°. Ou bien d'ôter à l'urine ſa ſalure. Le premier moyen empêche les ſels de corroder l'uretre, & le dernier éteint entierement leur ſalure. Mais par ce premier moyen nous enviſageons la nature & nous l'imitons, en ce que nous nous ſervons du même expedient dont elle ſe ſert pour empêcher l'uretre d'être agacée par la ſalure de l'urine & de la ſemence.

Le ſoulagement que l'on procure au malade par cette imitation, eſt d'autant plus gracieux que la liqueur douce des lacunes étant viciée par la Gonorrhée, devient nuiſible à l'uretre, & moleſte ſans ceſſe toute l'étendue de ſon canal qu'elle auroit dû défendre, au lieu qu'en rendant l'urine viſqueuſe, ou en ſeringuant des liqueurs viſqueuſes dans l'uretre, ſon canal enduit de ces viſcoſitez artificielles, qui ſuppléront à ſon

enduit naturel, ſera préſervé de toute impreſſion acrimonieuſe, tant de la part de l'uretre que de la ſemence.

Nous arriverons au but où nous tendons d'empêcher l'ardeur d'urine par un ſecond moyen, ſi nous faiſons enſorte que la liqueur que les reins ſéparent ſoit chargée d'une très-petite quantité de ſels, ou que les particules ſalines ſoient diſſoutes dans une ſi grande quantité d'eau douce, que leurs pointes ainſi émouſſées ne puiſſent plus bleſſer le conduit qu'elles parcourent.

Quoique l'execution de la premiere partie de ce projet ſoit très-difficile, nous ſommes pourtant ſûrs, que du ſel jetté dans une grande quantité d'eau abandonne preſque ſa nature de ſel; de maniere que ſi nous augmentons exceſſivement la partie aqueuſe du ſang, (qui eſt la ſéroſité) le ſel du ſang extrêmement diſſous ſera privé de ſes aiguillons, & l'ardeur de l'urine ſe trouvera amortie.

Nous déduiſons donc de-là & du troiſiéme corollaire, la raiſon pour laquelle la Gonorrhée, deux & trois jours après ſon apparition, ne cauſe aucune douleur en urinant.

Cette ardeur d'urine, qui eſt le propre accident de la Gonorrhée, & l'effet inſéparable de l'acrimonie, a induit les Auteurs dans pluſieurs erreurs ; car la plûpart ſe ſont imaginez que pour guérir la Gonorrhée, il ſuffiſoit d'appaiſer cette ardeur, ce qui a été cauſe qu'ils ſe ſont uniquement appliquez à calmer ce ſymptome, ne s'aviſant pas que s'ils guériſſoient d'abord la Gonorrhée, cet accident périroit de lui-même.

Leur erreur s'eſt fondée à cet égard ſur ce qu'ils ont cru que ces grandes douleurs excitées en urinant procedoient d'une certaine chaleur renfermée dans l'urine, & que cette chaleur étoit cauſée par une inflammation du çol de la veſſie & des véſiçules ſéminales, & que l'inflammation partoit de la cauſe même de la Gonorrhée.

Auſſi appliquoient-ils toute leur induſtrie à moderer l'inflammation, & ç'a été ſur cette erreur que toute la théorie & la pratique du ſieur de Blegny & des autres Auteurs a été fondée. Or quand cette hypotheſe ne contiendroit pas, comme on l'a fait voir, un recueil de ſonges, & une enfilade de raiſons controuvées, je n'y inſiſterois cepen-

dant que pour examiner ce que peut contribuer leur hypoteſe à leur pratique.

L'on ne ſçauroit nier que le ſuccès des remedes n'ait beaucoup prévalu ſur la prudence des Medecins, puiſqu'au travers d'une infinité d'erreurs, ils n'ont pas laiſſé de ſe faire une pratique en quelque façon ſupportable.

Car ſur ce faux principe, que les inflammations ne pouvoient être appaiſées que par des remedes froids, il eſt arrivé qu'ils ont affecté l'uſage de certains remedes que leur froideur mettoient en état de procurer l'évacuation d'une grande quantité d'urine, & dont quelques-uns, quoique gluans & viſqueux, n'ont pas laiſſé de délayer les ſels, de remplir même auſſi contre leur penſée le canal de l'uretre de viſcoſitez.

Ils auroient été certainement heureux, ſi toutes leurs erreurs avoient eu le même ſuccès, puiſque leur imprudence auroit toujours été cachée & n'auroit jamais ſauté aux yeux du public. Mais le mauvais uſage qu'ils firent de la saignée, leur ôta non-ſeulement toute eſperance de guériſon, mais fut auſſi cauſe que la Gonorrhée dégenera ſouvent dans une verole parfaite : il a encore

beaucoup d'autres erreurs qui leur ſont ſouvent inconnues, & dont leurs malades ne s'apperçoivent pas le plus ſouvent.

Après avoir tiré d'une véritable théorie les moyens d'appaiſer l'ardeur d'urine, il eſt fort à propos de déclarer les remedes qui peuvent efficacement calmer cette douleur cruelle, ſoit qu'elle ait été occaſionnée par un mauvais traitement, ou qu'elle ſoit un accident propre de la Gonorrhée même.

Prenez du ſel volatil de ſuccin, une drachme.
Du ſucre candit, deux drachmes.
Mêlez-les, & faites-en ſix priſes, dont le malade prendra trois dans la journée, & par-deſſus une taſſe de teinture de thé, ou de bierre tiede, ou de petit lait.

Prenez du criſtal mineral, deux drachmes.
Faites-en deux doſes qui ſeront priſes dans la journée, & par-deſſus un verre des liqueurs ci-deſſus preſcrites.

Prenez des eſpeces de diatragagant

froid, une drachme.

Du criſtal mineral, deux drachmes.

Mêlez-les pour quatre doſes, qui ſeront pareillement priſes le même jour.

Prenez des amandes douces, huit paires.

De la décoction d'orge, une pinte.

Faites-en une émulſion, y ajoutant:

Du ſucre blanc, ce qu'il en faut pour l'agrément.

Que le malade prenne cette émulſion en trois ou quatre fois.

Prenez des quatre grandes ſemences froides, une once.

De celles de pavot blanc, deux drachmes.

Des amandes douces, n°. huit.

Broyez le tout, & verſez-y peu à peu de l'eau de perſil, trois demi-ſetiers.

Faites-en une émulſion édulcorée avec le ſucre candit.

Prenez des ſemences de chanvre, une demie once.

Des amandes douces, ſix paires.

De l'eau commune, une pinte.

Faites-en une émulsion, à laquelle on ajoutera :

De l'eau de fleurs d'oranges, une once.

Le malade la prendra à deux reprises.

Prenez des amandes douces, neuf paires.

De la décoction de saxifrage, une pinte.

Faites-en une émulsion, dans laquelle vous dissoudrez :

De la gomme Arabique, trois drachmes.

Le malade la prendra à trois ou quatre fois.

Prenez du petit lait, un demi-setier.

De la gomme Adragant, deux drachmes.

Dissolvez la gomme, & servez-vous en pour injection.

Prenez de l'eau de plantain, dix drachmes.

Des trochisques blanc de rhasis; demie drachme.

Mêlez-les, pour servir d'injection.

Prenez des fleurs de surreau, une poignée.

De la racine d'Althea, demie once.

De la ſemence de coins, une drachme.

Faites tout boüillir dans trois demi-ſetiers d'eau commune, & que le malade uſe de la coulure.

Prenez de la racine de juſquiame, une demie once.

De la farine de ſeigle, une demie poignée.

De la ſemence de lin concaſſée, deux drachmes.

Faites boüillir le tout dans une pinte d'eau de roſes; laiſſez tout refroidir dans un vaiſſeau couvert, & ſervez-vous de la coulure pour injection.

Prenez de l'orge commune, une once.

De la racine de lys blancs, une demie poignée.

Des feüilles de mauves, une demie poignée.

Des quatre grandes ſemences froides, une once & demie.

De l'ortie morte, deux pincées.

Preparez ces ingrediens ſelon l'art; faites-les boüillir enſuite à petit feu.

dans une pinte d'eau de fleurs de ſurreau, & ſervez-vous de la coulure en injection.

Ces ſortes de remedes ſont non-ſeulement conformes à notre théorie ; mais ils ont auſſi de grands effets dans la pratique : car il eſt rare, ou pour mieux dire, ils ne manquent jamais d'appaiſer la plus vive douleur. Mais pluſieurs Medecins, comme nous avons déja dit, croyant que la douleur vient d'une inflammation cauſée par un ſang fort échauffé, ont recours à la ſaignée.

Mais ſoit que la douleur vienne de l'inflammation, ou plûtôt qu'elle ſoit dûë à la vertu irritante, qui eſt la cauſe de l'inflammation, il ne faut pas pretendre faire ceſſer cet accident, que les ſels de l'urine, ou l'acrimonie du virus ne ſoient enlevez ; & ſelon ces veuës la ſaignée, (comme on le ſçait par experience) n'y peut être d'aucune utilité, puiſqu'elle n'a aucune vertu balſamique ni diuretique.

Il y en a même quelques-uns, qui comme nous l'avons dit, ont ſouvent remarqué que la verole ſuivoit immédiatement la ſaignée, & la veritable cau-

ſe de cet accident doit être imputée à la révulſion que fait la ſaignée, qui n'a pas été inconnue aux anciens, & que la circulation du ſang nous donne à préſent lieu d'expliquer d'une maniere plus ſenſible.

L'uſage des bains eſt d'un ſi grand ſecours, tant pour appaiſer l'ardeur d'urine, que pour remedier à ſon entiere ſuppreſſion, qui ſuit l'uſage de quelques mauvais remedes, qu'il eſt à propos d'en parler avec plus d'exactitude, & d'une maniere plus étenduë.

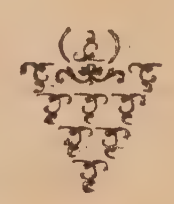
La théorie des bains nous avertit qu'un homme plongé dans l'eau froide rend ſon urine plus promptement & plus abondamment, que lorſqu'elle eſt expulſée par le reſſort naturel des organes; au lieu qu'un bain chaud produit un effet contraire: mais la ſuppreſſion totale de l'urine, vient d'une véhemente conſtriction du cou de la veſſie, qui eſt cauſe que le ſphincter de la veſſie incapable d'action réſiſte à la vertu expulſive de cet organe.

Or comme cette conſtriction eſt entierement dûë à l'inflammation produite comme nous avons dit, par des irritations exceſſives, & comme ces mêmes

inflammations cedent aiſément d'ordinaire à l'application des liqueurs tiedes ; ainſi les eaux temperées d'un bain entourant tout le bas ventre, font que le ſphincter de la veſſie qui a été irrité, en eſt tellement adouci, que ne faiſant plus aucune réſiſtance, il permet aux humeurs de deſcendre & de s'échaper.

Mais lorſque dans le même temps, & pour la même cauſe, l'uretre eſt auſſi atteint d'inflammation, la tiedeur des bains fait ſur cet organe le même effet que ſur le ſphincter, enſorte que l'urine ayant obtenu par ce moyen la permiſſion de s'échaper, la veſſie s'en décharge au grand ſoulagement & au grand plaiſir du malade.

De là nous inferons à quel dégré de chaleur ces bains doivent être portez, & combien il eſt inutile d'y joindre des plantes chaudes & diuretiques pour les rendre plus efficaces.



CHAPITRE V.

La maniere de relâcher la constriction de la verge dans son érection, & d'appaiser l'inflammation du gland.

COmme cette forte constriction du gland, qui succede quelquefois à l'érection de la verge, ne provient que de ce que l'uretre ulceré se trouve fortement serré entre les deux corps caverneux; & que l'érection même ne se fait que par l'irritation de l'esprit virulent de la Gonorrhée, ainsi à moins que nous n'empêchions l'ulceration de l'uretre, ou si nous ne domptons l'impétuosité de l'érection, ce sera envain que nous tâcherons d'appaiser la douleur.

La premiere de ces deux intentions se peut accomplir par les moyens & les medicamens dont nous avons suffisamment parlé dans le précedent chapitre, & l'autre ne peut avoir son execution, si nous n'employons les moyens propres à réprimer soudainement le gonflement de la verge.

Mais si chacun s'acquitte de son de-

voir, en ſe plongeant dans la riviere ou dans la mer, ou pour mieux faire encore, ſi l'on prend un bain d'eau froide, le remede dont il a beſoin ſera toujours entre ſes mains.

Une maîtreſſe faite de neige, comme on nous fait entendre qu'étoit celle d'un ſaint François, ſeroit ſurtout dans notre climat, un très-préſent ſecours contre cette maladie.

Mais pour me conformer à la méthode qui a été juſqu'à préſent la plus uſitée, j'eſtime que je dois joindre ici, à ce que j'ay dit ailleurs, quelques formules des Auteurs, qui ont eu en les preſcrivant les mêmes veuës.

Neanmoins avant de donner ces formules, il ſe préſente ici une occaſion très-favorable, de m'expliquer un peu ſur les moyens de guerir les inflammations du gland & du frein de la verge, & l'ouverture béante à l'extremité de l'uretre : car tous ces ſymptomes ſont les productions de l'acidite virulente de la Gonorrhée, qui tourmentent beaucoup les malades, & les expoſent à de grands perils.

Quoique les femmes n'ayent ni frein ni gland, le ſphincter du vagin, le cli-

toris & les lévres, ne laiſſent pas de ſouffrir la même inflammation par l'uretre du virus que les parties des hommes, & on les guérit en ſuivant les mêmes indications; indications, dis-je, qui tendent à appaiſer l'inflammation, & à empêcher que la virulence ne gagne les parties voiſines : c'eſt ce que l'on peut obtenir par l'uſage des medicamens qui ſuivent :

Prenez du lait tiede, &:
De l'eau de roſes rouges, de chacun, une once.
Du ſucre de Saturne, une drachme & demie.
Mêlez-les, & fomentez-en le gland & les parties voiſines.

Prenez des fleurs de ſurreau.
Du ſon de ſeigle, de chacun une poignée.
De la racine de lys blancs, une once.
Faites-les boüillir dans l'eau de fray de grenoüilles, & un demi-ſetier de lait nouveau trait.
Ajoutez à la coulure tiede.
Du beaume de Saturne, une drachme.

Mêlez le tout, & fomentez-en les parties malades.

Prenez des feüilles d'oſeille, &:
Des fleurs de ſurreau, de chacunes une poignée.
Du pain de ſeigle, deux onces.
Mêlez-les, & fomentez-en un cataplaſme pour appliquer ſur le gland enflammé.

CHAPITRE VI.

De la cure du Chancre, ou de la Carie.

QUoique nous mettions ici le chancre au nombre des accidens de la Gonorrhée, nous avons pourtant fait voir ci-devant que tous ces accidens ne ſont pas de ſa dépendance : qu'il y en a quelques-uns qui n'ont pas un rang moins diſtingué dans le mal venerien que la Gonorrhée même. Quelques-uns viennent du malheur ou de l'ignorance commiſe dans le traitement, ou de la verole même ; & quelques-uns enfin ſont directement les vrais ſymptomes de la verole.

Et

Et quoiqu'il se trouve d'une part quelques chancres qui succedent à la verole, & d'autres mêmes d'une nature indépendante qui leur est propre & particuliere, qui puissent guérir sans le secours d'aucuns remedes pris interieurement, & que ceux d'ailleurs qui sont les suites du mal venerien, demandent l'usage des remedes interieurs : il ne sera pourtant pas inutile d'entrer à présent un peu plus exactement dans leur methode curative, & s'en former au moins une idée generale.

Car quelle que soit la necessité d'user interieurement des remedes, chaque Medecin en particulier s'est toûjours proposé de détruire ces tubercules par des applications exterieures, quoique le succès en fut incertain, & que les grandes douleurs parussent en quelque façon s'opposer à cette methode.

Mais si de trois chancres il y en a au moins deux qui ne demandent pas que l'on ait recours aux remedes interieurs, cela étant, ce sera rendre un grand service au public, d'exempter un grand nombre de malheureux de la salivation si peu necessaire des préparations mercurielles, & des violens vomitifs.

Or de quelque part que viennent ces petits ulceres, ſoit qu'ils ſoient cauſez par la coagulation ou par la diſſipation des liqueurs qu'ils attaquent, nous ſommes perſuadez que tous les remedes qui ont été juſqu'à préſent inventez n'ont point eu le ſuccès qu'on s'en promettoit, à moins que ces malins ulceres n'ayent eſſuyé l'action entiere des conſomptifs, en ſequeſtrant des parties ſaines, toute la portion qui avoit ſouffert les atteintes de la pernicieuſe virulence.

Ce moyen de guériſon ne détruit pourtant pas la cauſe efficiente des chancres, parce que cette méthode répond à celle dont on ſe ſert dans le traitement des maux incurables, auſquels on ne peut appliquer le feu ſans ruiner des parties qui ont toute leur integrité; & ces remedes ſi violens cauſent ordinairement de ſi grandes douleurs & une inflammation ſi terrible, que l'on eſt quelquefois obligé d'en venir à l'amputation de la verge, par la rebellion de la maladie, & par le mauvais effet du remede que l'on employe pour l'enlever d'emblée. C'eſt pourtant là l'indication que les Mede-

cins se sont jusqu'ici proposez dans la cure du chancre venerien, & le sieur de Blegny a été du même sentiment, en s'imaginant que les escharrotiques devoient être preferez aux autres remedes quand il s'agissoit de corriger la malignité de ce mal.

Il nous avertit sur-tout que dans l'usage des escharrotiques, il faut avoir égard à la nature des lieux où on les applique, & au degré de la virulence qui demande leur action. Qu'il faut, par exemple, sur les parties délicates appliquer des remedes plus doux, aussi bien qu'aux ulceres récens, & d'une petite étenduë; au lieu qu'en des parties solides & calleuses, ainsi qu'aux ulceres qui ont duré long-temps, & qui ont jetté de profondes racines dans les lieux de leur premiere impression, on ne peut manquer d'y appliquer les remedes les plus forts & les plus actifs.

Cependant ces escharrotiques, comme nous l'avons déja dit, causent non-seulement des douleurs incroyables, mais ils retardent encore beaucoup la cure des chancres, puisque l'on en voit qui sont un an & plus à guérir.

« Après la chute de l'escharre, dit

» cet Auteur, il ne faut uſer des ſupu-
» ratifs que pendant huit jours ſi les
» chancres ſont petits, mais quand ils
» ſont grands il faut les continuer pen-
» dant ſix ſemaines ; enfin, s'ils ſont
» mediocres, il faut que le temps que
» l'on employe à leur guériſon ſoit
» proportionné à la grandeur du mal. »

Enfin, le temps que nous venons de marquer, eſt le moindre que l'on puiſſe aſſigner pour la guériſon des chancres, en ſuivant la méthode des eſcharrotiques qui dure ſouvent pluſieurs années, avec toutes les incommoditez dont nous avons parlé.

Mais comme à préſent tous les Medecins & les Chirurgiens commencent de vouloir ſubſtituer à cette méthode tardive & incertaine, un moyen de guériſon plus prompt & plus ſûr, je me contenterai de donner en attendant quelques formules d'eſcharrotiques d'un uſage le plus commun & le plus ordinaire.

Les Medecins s'étant apperçus que les remedes dont ils ſe ſervoient le plus ſouvent pour détruire les chancres, n'étoient pas fort efficaces, ils ont été comme obligez d'avoir recours aux plus

forts & aux plus agiſſans, comme ſont par exemple l'eau forte & l'eau régale. Mais Fallope ayant connu par experience combien ces violens remedes étoient préjudiciables aux malades, il enjoint fortement aux Medecins de ne ſe point ſervir de cette eau que l'on employe pour ſéparer l'or de l'argent : & il propoſe enſuite deux differentes formules d'eau forte ; l'une de Marianus Barolitanus, & l'autre de Jean de Vigo, ſans oublier la teinture de verd de gris tirée avec l'eau de roſes ; & ſe perſuadant enfin, comme tous ceux qui l'avoient précedez, qu'il étoit inutile d'entreprendre de guérir les chancres, à moins de ſe ſervir des corroſifs & des eſcharrotiques, il ne manque pas d'indiquer ceux qui ſuivent.

Prenez de l'eau commune ce que vous voudrez.

Faites-la boüillir dans un vaiſſeau de cuivre, puis faites-y infuſer un peu de chaux vive ;

Ajoutez-y enſuite du vitriol de Hongrie, ce qu'il en faut pour donner à la diſſolution une teinture bleuë. Filtrez-là, & fomentez-en l'ulcere chaudement.

Prenez du lait virginal à discretion.
Tant soit peu de mercure sublimé.
Mêlez-les, & formez-en une liqueur dont vous toucherez souvent les ulceres.

Prenez ce que vous voudrez d'axonge de Porc.
De l'huile de tartre par défaillance.
Autant qu'il en faudra pour donner à l'axonge de l'acreté, & faites-en un onguent. On peut substituer à l'huile de tartre l'huile de vitriol.

Prenez du mercure précipité une once.
De l'eau-de-vie, deux onces.
Laissez-les ensemble, puis mettez le feu à l'eau-de-vie jusqu'à ce qu'elle soit entierement consommée, & réïterez cette operation jusqu'à trois fois.

Prenez du mercure précipité, deux onces.
De l'esprit de vin rectifié, quatre onces.
Mettez-les dans une retorte, puis distillez l'esprit de vin, & le sepa-

rez du mercure, & qu'il tombe dans un récipient, qui ſera gardé pour l'uſage.

Les deux préparations ſuivantes de précipité ſe font ſans beaucoup de travail. Nous éprouverons pourtant le contraire, à moins qu'on n'y apporte un grand ſoin, & que les corroſifs ne ſoient entierement détruits.

Prenez de l'argent vif bien purifié, une once.

Diſſolvez-le dans deux onces d'eau forte, verſez ſur la diſſolution de l'eau commune.

Ajoutez-y enſuite goute à goute un peu d'huile de tartre, & le mercure ſe précipitera en forme de bouë. Vous le délivrerez de ſon corroſif avec de l'eau ſimple. Ce precipité s'appelle limoneux, ou ſelon d'autres, le grand calciné de Paracelſe.

Prenez du precipité limoneux, ou bien un peu de précipité rouge.

Mêlez-le avec une quantité ſuffiſante d'onguent Baſilic, que vous étendrez ſur de petits plumaceaux que vous appliquerez ſur les chancres.

Lorſque l'acreté de ces corroſifs a détruit le chancre l'enlevant dans ſa totalité, les parties qui ont ſouffertes les atteintes du corroſif ont beſoin d'être rétablies : c'eſt pourquoi j'en propoſerai d'abord de la premiere eſpece, & je viendrai enſuite aux balſamiques.

Or les remedes balſamiques vulgaires ſont lents dans leurs operations, ce qui a porté Muſitan à propoſer le baume qui ſuit :

Prenez de l'aoës,
De la myrrhe, &:
De l'encens, de chacun une once.
Faites une poudre de ces trois ingrediens, & verſez deſſus :
De l'eſprit de vin rectifié, une chopine.
Laiſſez l'infuſion pendant deux jours, puis ſeparez l'eſprit de vin en le verſant ſeulement par inclination, & gardez la liqueur dans un vaiſſeau bien clos, & en arroſez l'ulcere trois ou quatre fois par jour, l'ulcere ſera bientôt conſolidé.

Ce baume, comme l'Auteur en convient, doit cauſer de grandes douleurs, c'eſt ce qui lui fait preſcrire enſuite des

remedes huileux, comme l'onguent de Tutie, mais l'onguent déſiccatif rouge ou l'onguent Pomphelix valent encore mieux, ou bien celui que Jean Devigo propoſe.

Prenez de l'huile de roſat, deux onces.
Du ſuc plantain, ſix drachmes.
Des litharges d'or & d'argent, de chacuns ſix drachmes.
De la tutie, trois drachmes.
De la ceruſe, deux drachmes.
Du plomb brûlé, une drachme.
Mêlez le tout, & le formez dans un mortier de plomb, en conſiſtence d'onguent.

Quoique les Auteurs ſe ſoient ſervis des remedes que l'on vient de propoſer dans le traitement des chancres, cependant les plus acres & les plus forts n'ont pas ſuffi pour s'oppoſer au progrès du virus verolique, ce qui les a obligez à faire prendre interieurement aux malades des remedes mercuriels, qui concourent en même temps à la guériſon de la maladie, & empêchent que la maſſe du ſang ne ſoit empreinte du virus.

Or comme nous nous sommes suffisamment expliquez sur les differentes especes de chancres dans la théorie que nous avons ci-devant établie ; il nous sera facile, suivant ces principes, de distinguer ceux qui demandent des remedes interieurs, de ceux que l'on peut guérir par la simple application des topiques.

De la lenteur avec laquelle les escharrotiques agissent, on infere aisément que les chancres ne corrompent pas si promptement la masse du sang, que la plûpart des Medecins se l'imaginent ; parce que comme le remede escharrotique ne peut pas par lui-même détruire absolumuent l'acrimonie de la Gonorrhée qui cause le petit ulcere, mais qu'il peut seulement faire tomber la croute qui l'environne ; il est évident que l'esprit virulent ne passe pas d'abord dans la masse du sang, mais qu'il est renfermé dans les bornes du chancre : d'autant plus que nous voyons qu'après avoir effacé ces petits ulceres, les autres symptomes de la maladie se calment, & s'évanoüissent absolument.

C'est pourquoi, comme cette cure de chancres, toute tardive qu'elle est,

& ſe ſervant des remedes peu propres à dompter le virus, eſt rarement ſuivie de la verole, il en faut conclure que les chancres ne feront pas plus diſpoſez à donner la vérole que la Gonorrhée.

Le ſieur de Blegny entre lui-même dans cette idée : « Si nous ſuppo» ſons, dit-il, que les ſels acides ont » plus profondement penetré dans le » corps d'un malade lorſqu'il contracte » une Gonorrhée, que lorſqu'il lui ar» rive des ulceres veneriens ou des » chancres, on peut concevoir alors » que la Gonnorrhée peut encore plû» tôt cauſer la verole que les chan» cres. » Cette difficulté ſe trouve donc abſolument décidée, & ſe trouve très-conforme à l'obſervation du ſieur de Blegny : or il eſt facile d'en rendre raiſon, en ſe rappellant les queſtions que nous avons ci-devant agitées.

Mais le ſyſtême qu'à ſuivi cet Auteur, l'a forcé d'embraſſer un ſentiment tout-à-fait oppoſé à ſa propre experience; ce qui eſt ſi viſible, qu'il ne faut pour s'en convaincre, que reflechir un peu ſur la concluſion qui reſulte des termes de la citation précedente.

Afin pourtant de ne paroître pas trop insister sur la mauvaise & trop lente cure de cet ulcere, je ne differerois pas davantage à en proposer une autre plus prompte & plus facile, qui détruit les chancres en très-peu de temps, sans presque appréhender l'inflammation & les violentes douleurs, sans exposer les malades à l'amputation : joint à ce que ce remede n'a besoin du secours d'aucun autre, ni pour enlever les chancres, ni pour rengendrer la peau qui a été enlevée.

Ce bon effet est produit par un certain onguent, dont la vertu n'est pas seulement fondée sur une esperance legitime, mais sa recommandation est appuyée sur des effets réels, & sur une experience qui ne s'est point démentie depuis vingt années. L'efficace de cet onguent répondoit certainement aux desirs de tous les hommes qui sont à présent, aussi bien qu'à ceux de quelques amis ausquels on en fit part. La maniere de le faire est courte & facile, & ce n'est qu'un topique pour appliquer sur le chancre.

Prenez une dose de mercure crud telle qu'il vous plaira, &
De la terebenthine à proportion, pour faire un onguent.

Mais avant d'entreprendre la défense de cet onguent, & de rendre raison de son efficace, il est fort à propos d'expliquer de quelle maniere il a gueri d'autres facheux ulceres. Cette explication sera d'autant plus satisfaisante, que l'espece d'ulcere dont il prétend parler, est inconnus parmi tous les peuples de l'Europe.

L'histoire m'en a été communiquée par le Docteur Cokburn mon parent, mais comme son sentiment pouvoit être suspect de partialité en ce qui me regardoit, il expose d'abord ce que les autres pensent de mon livre, & il s'explique ensuite sur mon onguent, & après avoir rapporté les sentimens également obligeans & sinceres du Sieur Tho-hoy, & de quelques autres sur mon ouvrage & sur la vertu de mon onguent, voici comme il continuë d'en parler.

» Je ne puis pas avancer, dit-il, que
» je me sois jamais servi de votre on-
» guent pour guerir des chancres, mais

» bien de l'avoir employé pour d'autres
» ulceres d'un caractere peu different,
» & situez en des parties encore plus
» dangereuses : un More mon domes-
» tique étoit attaqué d'un certain ulce-
» re appellé en notre Langue *Crab-ra-*
» *nes*, cette sorte d'ulcere vient d'or-
» dinaire à la plante des pieds, & a
» des bords si durs & si calleux, que
» l'on ne peut les couper qu'avec peine.

» On avoit coutume après les avoir
» coupez avec un petit instrument tren-
» chant de les brûler avec un fer ardent,
» ou d'y appliquer des poudres causti-
» ques comme celles de verd de gris
» ou de vitriol Romain, sans en tirer
» le plus souvent aucun avantage. L'ul-
» cere dont il s'agit, se manifesta à l'en-
» droit de la plante du pied où la peau
» étoit plus calleuse : après avoir cou-
» pé les bords de l'ulcere j'y appliquai
» de votre onguent, & toute la dureté
» s'évanouit en peu de jours : & le pied
» de ce jeune homme fut bien-tôt réta-
» bli dans sa mollesse & dans son état
» ordinaire. » La même experience est
si facile à faire, qu'elle n'a pas besoin
d'une plus longue explication.

Il y a cependant par tout une infi-

nité de mauvais eſprits, plus diſpoſez à blâmer & à noircir par des calomnies les intentions qui tendent au bien public, qu'à encourager par des louanges ceux qui en ſont les inventeurs ; puiſque malgré le grand jour de la verité qui penetre leurs yeux, pour ainſi dire, ils font les objections ſuivantes.

Le mercure, diſent-ils, & la terebenthines, n'étoient-ils pas employez dans la cure de la Gonorrhée avant que M. un tel fut au monde ? je n'en diſconviens pas; mais on ne s'en étoit point encore ſervi dans le traitement des chancres veneriens, & ſi, pour le dire en un mot, ce remede eſt veritablement capable lorſqu'on l'employe contre ces chancres d'appaiſer les grandes douleurs, s'il procure en peu de jours la gueriſon parfaite d'un mal qu'on ne peut obtenir qu'en pluſieurs mois ; & ſi l'on préfere enfin une gueriſon prompte & certaine à l'amputation de la verge, il eſt ſûr que notre methode eſt préferable à toutes celles qui ont été juſqu'à preſent en uſage.

Les bons effets d'un remede ſont les veritables moyens de juſtifier ſon excellence : ſi donc un remede commun

& des plus populaires, mêlé avec d'autres & bien préparé est appliqué avec succès à un nouvel usage, on ne doit pas le moins estimer, qu'un autre qui viendroit des pays éloignez, ou que l'on auroit inventé sur de nouveaux principes.

Cela posé, je ne crains pas d'avancer que je préfere l'heureuse disposition des remedes les plus vulgaires pour des intentions nouvelles & de nouvelles utilitez, & qu'ils sont plus avantageux à la Medecine que n'est la découverte de ceux qui auroient été jusqu'alors tout-à-fait inconnus, en cas que ces remedes vulgaires appliquez à de nouveaux usages satisfassent à toutes les intentions pour lesquelles on les peut employer.

Ainsi rien ne m'empêche de regarder ce remede comme nouveau, & comme un bien qui m'appartient, à aussi juste titre, qu'une plante nouvelle & absolument inconnuë que j'aurois découverte; lors qu'autrefois je préconisois ce remede malgré sa simplicité, & la connoissance des anciens principes dont il est composé, j'étois fort éloigné de croire que ce fut une bonne raison de me

mettre

mettre au nombre des plagiaires.

Mais quand j'ai appris que par la mauvaiſe volonté de certaines gens qui m'a été de plus en plus confirmée, on faiſoit courir le bruit que mon remede avoit été depuis long-tems preſcrit par Fallope, quoique les plus modeſtes ſe contentent de dire que j'ai un peu corrigé ſon remede.

Quand, dis-je, cela ſeroit, il faudroit toûjours examiner la choſe plus au long & de plus près : cependant je me congratule moi-même, de ce que c'eſt le ſeul défaut qu'on a crû me devoir reprocher dans tout mon livre : mais parce qu'il y a eu de certaines gens qui ont mis toute leur adreſſe à répandre ce bruit autant qu'il leur a été poſſible, je ne me crois pas obligé à laiſſer impunies leurs erreurs groſſieres ; & pour les expoſer dans tout leur jour. Voici la formule du veritable onguent propoſé par Fallope.

Prenez de l'axonge de porc, deux onces.
De l'encens, &
De l'aloës, de chacun, une drachme.
De l'argent vif, deux drachmes.

V

Après avoir éteint le mercure, broyez le tout dans un mortier pour en former un onguent.

Y auroit-il quelqu'un qui puisse dire que je m'approprie ce remede, ou que me l'étant approprié, je le publie comme un remede de mon invention ? Sera-ce parce que le mercure entre dans l'un & dans l'autre ? je répons à ces gens-là, & leur demande s'ils croyent que Fallope ait été le premier à faire entrer le mercure dans les onguens ? Que ne disent-ils plûtôt que j'ai pillé les écrits de Galien, ou du moins des Arabes ? Car ils ont tous fort vanté les onguens où entroit le mercure : & même si l'on en croit le docte Fracastor, Avicenne a donné lieu à la fabrique de l'onguent dont on se sert pour exciter la salivation.

Un raisonnement aussi absurde & aussi malin pourroit donner lieu à ces gens-là s'ils le trouvoient à propos, de donner la loüange de cette invention à Hippocrate ; puisque ce Medecins & les plus anciens, ont reconnu la terebenthine qui entre dans notre onguent comme un remede très-souverain pour les ulceres.

Où donc sera la nouveauté de cette

invention? toute la force de leur argumens consistera donc à dire que c'est une nouveauté, puisque Fallope ne se servoit point de terebenthine. Le même argument aura donc lieu contre Rudius ou Rufus, que Rhasis appelle Pereira, qui mit le premier les pilules en usage.

Car cet Auteur, selon ceux dont je parle, ne mérite pas le nom d'inventeur, puisque l'aloës qui fait la base de la plûpart des pilules, étoit en usage dans la Medecine long-tems avant que l'on eut pensé à donner la forme à ce medicament. Fallope, selon la même idée, ne peut pas aussi revendiquer son onguent, puisqu'il n'étoit pas le premier à se servir du mercure contre la carie, ou pour désecher les chancres veneriens dont il s'agit presentement, ou pour corriger quelqu'autre symptome de la verole.

Mais cet onguent de Fallope, n'a pas, comme il l'avoüe lui-même, toûjours répondu à ses esperences, & a quelquefois causé de grandes douleurs aux malades à cause de l'axonge de porc & de l'aloës; défauts que le mien n'a point; outre que l'argent vif composé

la moitié de mon onguent, & qu'il ne compoſe que la dixiéme partie de celui de Fallope, & qu'il eſt temperé dans le mien par la terebenthine qui eſt un très-puiſſant digeſtif.

Tout cela nous fait comprendre que les vertus de chaque remede en particulier ſont très-differentes, & qu'ils agiſſent differemment ſelon diverſes circonſtances. L'encens par exemple eſt eſtimé par Avicenne un remede très-ſpecifique pour réſoudre toutes ſortes de tumeurs : ce qui a fait que Fallope a eu une égale confiance à l'encens & au mercure, s'appuyant auſſi également ſur l'autorité de cet Auteur celebre.

Or c'eſt en cela ſur-tout que mes adverſaires prétendent qu'a conſiſté mon adreſſe à retrancher de l'onguent de Fallope tout ce qu'il y avoit d'inutile, & en joignant à une juſte & aſſez forte quantité de mercure à une matiere qui formant l'onguent, augmentent ſon efficace.

Auſſi cette objection me fait-elle dans le fond beaucoup d'honneur. Car n'ai-je pas en quelque façon encheri ſur la ſagacité du grand Fallope ? & n'ai-je pas donné à ſon onguent la correction

qu'on avoit attenduë pendant ſix-vingt ans.

Qu'il me ſoit donc permis de me vanter d'avoir donné beaucoup d'éclairciſſement à cet excellent remede comme nos adverſaires mêmes, le reconnoiſſent pendant ſix vingt ans, & pendant ſoixante qu'il n'en avoit été fait aucune mention, & de l'avoir heureuſement porté à ſa derniere perfection.

Cependant mon remede n'ayant de commun avec celui d'un autre Medecin qu'à raiſon d'un ſeul autre ingredient, ayant augmenté dans le mien de cinq fois plus la quantité de cet ingredient qui lui donne toute ſa force, y ayant ajoûté un veſicule plus commode, tout lecteur éclairé & judicieux conviendra que c'eſt plûtôt faire la fonction d'un inventeur que celle d'un correcteur & d'un imitateur.

Sur quoi l'on peut dire que les Medecins qui blâment une methode curative, parce qu'elle n'admet pour ſon uſage que des remedes communs & vulgaires, ſe font un grand tort à eux-mêmes & à leur faculté ; car ſi ces cenſeurs prétendent par là faire entendre que leur pratique baniſſant tous les reme-

des connus, ne table que sur une methode inconnuë & sur des remedes absolument nouveaux, cette fanfaronade doit les faire passer pour les plus arrogans de tous les empyriques qui ayent jamais été dans le monde.

Mais de quelque maniere que l'on regarde ces censures ridicules & insensées, la calomnie suivant le penchant naturel des hommes, ne laisse pas de faire impression & de se répandre: or pour ne rien dire de certains remedes ausquels une nouvelle pratique, ou une matiere peu connuë donnent une fausse apparence de nouveauté, nous pouvons certainement avancer que les remedes prescrits selon les vûës diverses des differens Medecins ne peuvent avoir dans l'évenement un succès plus favorable que differentes couleurs appliquées sur une toile par differentes mains ne peuvent donner de beauté au tableau qui en résulte.

Il arrive pourtant que ceux qui ont un grand penchant à calomnier les autres, ont en même-tems beaucoup de disposition à s'encenser eux-mêmes, & ont coutume de porter un très-profond respect à toutes leurs productions; ce

qui a toûjours été cause que j'ai crû ne devoir admettre aucun remede pour specifique, à moins que son efficace n'ait été confirmée par un grand nombre d'experiences, que tous ses effets n'ayent été diligemment examinez, je veux dire, qu'on ne l'ait éprouvé dans la même maladie & dans ses differens degrez ; & qu'il n'ait été administré avec succés après avoir inutilement tenté tous les autres remedes.

Le sort le plus fatal qu'ait essuyé de tout tems la Medecine, a été sans doute que la plûpart de ses suppots ont toûjours fait un grand nombre de promesses beaucoup plus seduisantes qu'ils n'en ont pû accomplir. Les belles promesses qu'ont fait tant de Medecins, soi-disans, de guerir les chancres veneriens sans se servir de caustiques, & par des remedes secrets qui n'avoient point encore paru dans la pratique Medecinale, en fournissant une preuve incontestable.

Et comme le Sieur de Blegny a fait une peinture assez juste de ces charlatans, & des vaines promesses dont ils infatuent les malades, je ne ferai pas de difficulté d'emprunter ses propres

termes. » La troupe des Charlatans, » dit-il, ne manquera pas de vous pro- » mettre de guerir en huit ou neuf jours » les chancres les plus malins & les plus » rebelles ; & quand ces imprudens » voyent que leur ignorance & leurs » fourberies ont été mises au grand jour » par l'experience, ils tachent d'insinuer » aux malades, que leurs remedes gue- » rissent infailliblement tous les chan- » cres causez par le virus verolique ; » mais que la masse de leur sang a con- » tracté un tel degré de corruption que » ces petits ulceres ne sçauroient être » gueris, que la verole n'ait été traitée » à fond pour purifier toute la mas- » se. Mais pour ne me point engager dans une trop longue discution, je me contente de rapporter ce que dit encore Musitan au sujet de ces Charlatans quand le traitement de la Gonorrhée a épuisé tout leur sçavoir.

» Ils tachent, dit cet Auteur ; de per- » suader au malade que cet écoulement » lui est avantageux, la nature faisant son » possible pour se décharger par cette é- » vacuation particuliere de toute la na- » ture virulente, & qu'il faut bien se don- » ner de garde d'arrêter ce flux, parce

que

» que la virulence pourroit s'emparer
» de toute l'habitude, d'où il lui arri-
» veroit de plus grands maux : par cet-
» te malicieuſe induſtrie, ils empêchent
» que d'autres plus habiles qu'eux ne
» gueriſſent avec aſſez de facilité, ce
» qu'au grand dommage du malade, ils
» n'ont pû guerir avec leurs ſaignées &
» leurs purgatifs.

CHAPITRE VII.

De la cure des tumeurs criſtallines.

La nature des tumeurs criſtallines (qui ſont une eſpece de carie qu'Antoine Muſa & d'autres Italiens appellent *Taroli.*) La nature, dis-je, de ces tumeurs a été ſi bien éclaircie dans toute la ſuite de notre précedent ouvrage que rien n'eſt plus facile d'indiquer à preſent les remedes qui lui conviennent, ſur tout ſi nous faiſons reflexion qu'elle vient d'une contuſion faite à une partie du corps qui eſt ſujette à une grande fluxion d'humeurs & à la gangrene. Pour raiſon dequoi tout ce qu'on

y applique doit être d'une vertu ſtyptique, ſans avoir une violente aſtriction, afin de reſerver un peu la molleſſe des veſicules, ſans neanmoins condenſer les liqueurs du lieu contus juſqu'au point de cauſer la gangrene.

Enfin pour tout dire en un mot, les aſtringens dont on ſe ſert, auſſi bien que les fomentations, doivent être ſuffiſamment animez de remedes ſpiritueux pour éviter cet inconvenient.

L'heureuſe iſſuë de cette pratique confirmée par une continuelle experience s'accorde parfaitement avec la theorie que nous avons ci-devant établie : car cette theorie nous a fait comprendre que ces criſtallines ne ſont point des ſuites de la Gonorrhée, mais qu'elles ſont produites par le coït même, ſur tout quand toutes les conditions que nous avons marquées s'y rencontrent.

Au contraire tous les autres remedes de quelque nature qu'ils ſoient ſont inutilement tentez, ou du moins n'ont que des effets très-tardifs. L'experience du Sieur de Blegny cadre exactement à cette doctrine.

» Ces tumeurs aqueuſes, dit-il, en-

» traînent après elles une si longue suite de maux, que plusieurs les ont regardées comme des symptomes du mal venerien ou comme la verole même, & sur ce principe la vûë de ces gens-là a été de désecher les cristallines par le moyen des purgatifs, des sudorifiques, des forts diuretiques, par la fumée du cinnabre, des onguens & des emplâtres chargez de mercure, & enfin par tous les remedes qui conviennent au mal venerien; & c'est en quoi ils se sont malheureusement égarez de la bonne voie, parce que ces tumeurs ne dépendent point du mal venerien.

» Nous sçavons par experience que les remedes qui sont dans un commun usage n'agissent pas sur ces tumeurs en aussi peu de tems qu'elles le demandent: car ces tumeurs sont si importunes, qu'elles parviennent à leur maturité en trois ou quatre jours, à moins qu'elles ne soient gueries dans ce petit espace de tems par des topiques.

J'ai crû necessaire de confirmer tout ce que je viens d'avàncer dans le meil-

leur traité qui se soit encore fait sur cette matiere, & deux principales raisons m'y ont engagé; 1°. Pour faire voir que je ne suis pas le premier qui ait embrassé cette opinion dans la vûë de me singulariser : 2°. Parce que la plûpart des gens sont faits de maniere à se rendre plûtôt à l'autorité d'un Medecin étranger qui n'est plus en vie, qu'à la vive voix de ceux qui sont actuellement presens, sans oublier l'appui que tout cela reçoit de l'experience.

Cependant le Sieur de Blegny ayant tiré ses indications pour la cure de ces tumeurs plûtôt de l'eau qu'elles contiennent, que de leur propre & particulier caractere, il n'a pas adopté de moindres erreurs que les autres, bien que moins dangereuses.

L'opinion de bien des gens est que ces vesicules aqueuses peuvent se resoudre & se dissiper par l'action des remedes qui purgent l'humeur acqueuse, & la prédilection qu'a cet Auteur entr'autres, pour ses chers remedes qui passent pour specifiques contre le mal venerien, fait qu'il conseille de les joindre à quelques autres qu'il recomman-

de contre les ulceres veneriens & contre les chancres. Or il ne donne pas ces avis dans la vûë de bannir les topiques : » dont la necessité, dit-il, paroit » sur-tout indispensable, de ce que dans » le traitement de quelques malades, » les remedes interieurs sont inutiles, » à moins qu'ils ne soient en même-tems » secondez des applications exterieures.

Que si l'usage des topiques est aussi necessaire que cet Auteur nous le fait entendre, & que lui-même au contraire donne des purgatifs dans l'intention de resoudre la serosité de ces vesicules, ce qui est absolument impossible, il est évident que le Sieur de Blegny use mal de son experience, & que les cristallines n'ont besoin pour guerir, que des topiques, sans aucun égard au chancre, à la Gonorrhée & à la verole.

Il y a beaucoup d'Auteurs qui mettent souvent les cristallines au nombre des plus mauvais symptomes de la Gonorrhée, quoique ni la raison ni l'experience, ni l'opinion que j'ai de la maniere dont elles se guerissent m'ayent jamais suffisamment persuadé de les soupçonner d'une si grande malignité : j'espere

neanmoins que la pratique des autres toute differente qu'elle ſoit de la mienne, la confirmant plûtôt qu'elle ne la détruit, me donnera lieu, & une entiere liberté de m'en éloigner.

Mais afin qu'au milieu de ces differens ſentimens, la cure de la maladie ne reſte pas dans l'incertitude, j'eſtime qu'il eſt à propos de faire ici mention des methodes ſuivantes qui ſont les plus goutées.

Or ſi l'on en croit Muſitan, l'eſprit ſeul de tabac eſt ſuffiſant pour remedier à ce facheux mal; & c'eſt ainſi qu'il enſeigne à le préparer.

Prenez des feuilles vertes de tabac; ce qu'il vous plaira.

Faites-les infuſer dans du vin d'Eſpagne, &

Tirez-en la teinture ſans diſtillation.

Il faut toucher cinq fois au plus les criſtallines avec cette teinture temperée par l'addition du mercure précipité. Il faut auſſi lorſqu'on s'en ſert que le malade ſoit couché, de peur que la violence des douleurs ne le faſſe tomber en convulſion.

Or ſi les criſtallines étoient auſſi fa-

cheuſes que ce Medecin le prétend, & qu'elles demandaſſent un remede d'une auſſi grande violence, on auroit ſans doute lieu de les mettre alors au nombre des plus facheux accidens de la Gonorrhée.

Cependant le Sieur de Blegny & bien d'autres, ne font point des criſtallines un ſi mauvais prognoſtic, quoiqu'il ſemble, à cet égard que celui-ci ſoit plus craintif que la maladie même & ſa propre experience ne le demandent : car ſa penſée étoit que les remedes déſiccatifs ſuffiſoient pour guerir les criſtallines.

C'eſt pourquoi il ordonnoit l'eſprit de vin camfré, & une pâte faite avec la farine de feves, l'eau de tillot, & le ſel armoniac : il en vient même juſqu'aux aſtringens, comme ſont les blancs d'œufs avec l'alun, & la poudre de vitriol.

Comme nous avons fait voir ci-devant que la contuſion demandoit des remedes tiedes, pour être plus en état de pénetrer les liqueurs & de les rendre fluides, c'eſt pour cela que les medicamens aſtringens & déſiccatifs, dont

quelques-uns se servent pour absorber les liqueurs sont souvent très-nuisibles, parce que la gangrene qui survient aux contusions que l'on traite par ces sortes de remedes, ne manqueroit pas d'arriver.

C'est pour cela que tout ce qu'on applique contre une contusion doit être en quelque façon styptique & moyenement astringent,

Prenez de l'eau de chaux, trois onces.
De l'esprit de vin de France, deux onces.

Mêlez-les, & fomentez de cette liqueur tiede la partie quatre & cinq fois le jour.

Prenez des feuilles d'absinthe, une poignée.
Des fleurs de camomille, &
De surreau, de chacunes, une demie poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi septiers d'eau de chaux jusqu'à consomption du tiers. Ajoutez dans la coulure faite par expression.

De l'esprit de vin, six onces.

Mais quand on n'a rien de sembla-

ble à apprehender de la contuſion, il faut paſſer à de plus fort aſtringens, & y ajoûter même le vitriol Romain, ou l'eau ophtalmique celeſte ; en uſant de cette maniere, la maladie guerira ſans y employer le mercure ni aucun remede interieur.

Or comme nous ſuppoſons que ni l'eſprit de tabac, ni la force & la violence des plus violens remedes ne peuvent enlever le virus venerien, cette experience ne nous fournit pas une raiſon ſuffiſante pour croire que ces ſortes de tumeurs ſont des productions de la verole, parce qu'il n'y a rien en tout cela qui ſoit conforme à la nature des criſtallines, non plus qu'à la maniere de les guerir.

De tout ce que nous venons de dire il reſulte manifeſtement que la doctrine que nous avons ci-devant établie eſt veritable ; ſçavoir que les criſtallines ne tirent pas leur origine du virus verolique, mais bien de certaines circonſtances qui accompagnent le coït.

CHAPITRE VIII.

De la cure du Phymosis & du Paraphymosis.

JE ne puis certainement être du sentiment de ceux qui pensent que l'ineptitude naturelle du prépuce à ne se retirer qu'avec peine au-delà de gland, soit en quelque maniere un phymosis, parce que le prépuce peut s'avancer sur le gland & se retirer sans danger d'étranglement.

Mais toutes les fois que l'étranglement du prépuce cause des douleurs considerables, une inflammation, & un dépôt d'humeurs sur la partie, alors les symptomes du phymosis & du paraphymosis demandent toute notre attention.

Cette ineptitude contre nature du prépuce à se mouvoir sur le gland en avant & en arriere sans une grande peine, vient des chancres qui s'y engendrent, & qui en augmentent l'épaisseur: car nous avons ci-dessus donné

pour exemple que les pustules crouteusses de la petite verole en rendant le prépuce plus épais, peuvent produire un phymosis semblable à celui qui vient des chancres & des cristallines. Pour raison dequoi les cristallines & les chancres, ne demandent pas moins d'égards que le prépuce.

Il est vrai au surplus que l'épaisseur du prépuce demande notre premier soin, afin qu'étant diminuée l'on puisse avoir un accès plus facile vers sa cause qui sont les chancres.

Après cela il n'y a que la guerison des chancres, qui peut prévenir le retour de l'épaisseur du prépuce. Nous avons fait connoître dans les deux précedens Chapitres, quelle est la meilleure méthode de guerir les chancres & les cristallines.

Pour ce qui est du phymosis & du paraphymosis, ils ne cedent qu'aux remedes discussifs & à des adoucissans, qui appaisent l'inflammation, ou qui étant aidez de quelques forts supuratifs qui chassent en peu de tems les humeurs au dehors : par le moyen de ces deux sortes de remedes, le prépuce

étant rendu plus flexible, il s'acquittera, si bien & si promptement des fonctions ausquelles il est destiné, qu'il ne sera jamais necessaire d'en venir à l'operation Chirurgicale.

Ces indications, si l'on s'en rapporte à la pratique ordinaire des Medecins, supposent quelques principes de theorie, mais qui ne se rapportent tous veritablement qu'à la mienne : car nous sçavons à n'en point douter, que de même que le phymosis & le paraphymosis procedent des chancres, des glandes & du prépuce, de même aussi ces chancres étant gueris, le prépuce reprendra bien-tôt toutes ses fonctions.

On conçoit par toutes ces raisons, que le phymosis se guerit non-seulement en moins de tems, mais aussi sans le secours des fomentations, & sans essuyer le risque d'une incision. Mais la methode curative de cette maladie, n'a point encore été connuë des Medecins, quoiqu'il eût été facile de la mettre en pratique.

Or afin qu'il ne paroisse pas que l'on insiste trop long-tems sur ces difficultez, je viens à quelques autres enseigne-

mens que proposent des Medecins qui n'appuient leurs sentimens, ni sur leur idée particuliere, ni sur aucune theorie déduite de la nature ou des accidens des chancres.

Car quelques-uns veulent que l'on fasse une longue & forte ablution d'eau froide sur l'hypogastre & sur le pubis, pendant que le Chirurgien avec sa main mouillée d'eau froide fait de sa part quelques efforts pour amener le prépuce sur le gland.

D'autres aiment mieux absorber l'humeur qui distile du prépuce avec une petite éponge, ou de la moelle de viorne, ou d'un peu de racine verte de gentiane, insinuez entre le gland & le prépuce. Mais comme le premier moyen n'est propre qu'à réprimer l'érection de la verge sans détruire la cause du phymosis; que le second moyen est fondé sur une fausse hypothese, selon laquelle on s'imagine que les humeurs aqueuses qui gonflent le prépuce, peuvent être entierement déséchées par l'application des remedes mentionnez, il ne faut pas s'étonner que l'esperance conçûë de ces moyens soit infructueuse & privée de tout succès.

Tout au contraire l'humeur qui s'imbibe des fomentations, n'eſt propre qu'à cauſer aux parties une plus forte diſtenſion, & fait que les douleurs & l'affluence des liqueurs ſur la partie, s'augmentent plûtôt qu'elles ne diminuent.

Prenez des racines d'Althea, &
De lis blancs, de chacunes, trois onces.

Faites les cuire dans de l'eau commune, pilez-les, & les paſſez au travers du tamis de ſoye.

Ajoûtez-y enſuite trois onces de têtes d'ail cuits ſous la cendre de l'huile de lis, & des graiſſes d'oyes & de canne, de chacun, une once & demie.

Prenez des feuilles d'une eſpece de morelle nommée
Dulcamara, quatre poignées.
De la ſemence de lin pulveriſée, quatre onces.

Faites les bouillir dans du vin muſcat, ou de crete, ou dans l'axonge de porc, en forme de cataplâme que l'on appliquera ſur la partie malade.

Prenez de la racine de la grande bryone blanche coupée par tran-

ches, demie livre.

Fricassez-la dans une poële jusqu'à ce qu'elle se desseche.

Ajoutez-y ensuite de la gomme de sapin, demie livre.

De la cire, deux onces.

Mêlez le tout, & faites-en un onguent visqueux.

Prenez des mucilages d'althea & de fenugrec, &

Des figues grasses, de chacun, trois onces.

De la graisse d'oye, &

De l'axonge de porc, de chacun, demie once.

Des huiles de lis & de camomille, de chacune, une once.

De la terebenthine de Venise, une once & demie.

Des gommes ammoniac & Galbanum dissoutes dans le vinaigre, de chacun, une drachme.

De la cire neuve, selon le besoin.

Faites du tout un cerat semblable à celui du grand Diachilon.

Prenez des racines d'Althea, &

De lis blancs, de chacune, une once.

Des feuilles de mauve, &
De mercuriale, de chacunes, une poignée.

Faites-les bouillir jusqu'à molesse, & après les avoir broyées, ajoutez-y des farines de froment, &
D'orge, de chacun, une once & demie.
Du beurre nouveau, &
De la graisse de poule, de chacun deux onces.
De l'huile de camomille, ce qu'il en faut.

Mêlez le tout, pour un cataplâme, qu'il faut appliquer tiede.

Je pourrois ajouter ici beaucoup d'autres fomentations & cataplâmes; mais comme j'en ai proposé plusieurs en differens endroits de ce Traité qui pourroient avoir lieu dans le cas dont il s'agit, je ne m'engagerai pas dans des répetitions peu necessaires, & j'en laisse le choix à la prudence des Medecins.

Les remedes que l'on vient de proposer, dissiperont ces sortes de tumeurs ou les dissoudront, & feront ensorte qu'à l'instar du meliceres elles se fondent

bien-tôt, & ne ſoient point ſujettes à ſe terminer par de grandes operations.

Il n'y a certainement pas de difference entre le phymoſis des femmes & celui de l'homme, puiſqu'ils viennent tous de cauſe venerienne. Dans le phymoſis des hommes, le gland ne peut ſe découvrir, & le prépuce ne ſçauroit ſe retirer au-delà du gland : dans celui des femmes le vagin eſt abſolument obſtrué, & l'on n'y peut trouver aucune ouverture. Le premier a pour cauſe l'épaiſſeur du prépuce, l'autre vient du gonflement des caroncules qui ſont à l'entrée de ce canal, & à l'occaſion de leur inflammation.

Les accidens qui accompagnent le phymoſis feminin ſont cauſez par les chancres qui attaquent les caroncules de la même maniere que de pareils ulceres inſultent le gland & le prépuce. Ainſi pour le phymoſis des femmes nous appliquons les fomentations émollientes, & il ne faut pas omettre les remedes qui ſont particulierement deſtinez a la cure des chancres. Mais nous nous ſommes ſuffiſamment expliquez

ſur tout cela à l'occaſion du phymoſis des hommes.

FIN.



TABLE DES PRINCIPALES MATIERES,

Contenuës dans chaque Chapitre de ce Traité.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

Conclusion de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

Section premiere.

Section deuxiéme.

Quelques

Section troisiéme.

Section quatriéme.

CHAPITRE IV.

CHAPITRR V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

Fin de la Table.







